953.2 L23C

Lammens, P. H.

Cite arabe de Taif. 1922.

25.2.55 $13

MÉLANGES DE L'UNIVERSITÉ SAINT-JOSEPH
BEYROUTH (SYRIE)
Tome VIII, fasc. 4.

P. H. LAMMENS, S. J.

LA CITÉ ARABE DE ṬAIF A LA VEILLE DE L'HÉGIRE



IMPRIMERIE CATHOLIQUE
BEYROUTH (SYRIE)
1922

AVANT-PROPOS

En Octobre 1904, sous le titre: *Tâïf, la cité alpestre du Hidjâz au 1er siècle de l'hégire*, j'ai publié dans la *Revue des questions scientifiques* de Bruxelles, une modeste esquisse géographique; rédaction d'une leçon professée, l'année précédente, à la *Faculté orientale* de Beyrouth. Pendant les trois premiers mois de 1914, à l'*Institut biblique* de Rome, j'ai repris toute cette matière pour la développer en une série de conférences, ou de prélections publiques, auxquelles des professeurs de la *Scuola orientale* de l'Université royale m'ont parfois fait l'honneur de venir assister. J'avais à tenir l'engagement, pris dans la Préface du *Berceau de l'islam*, à étudier, après les nomades, les populations sédentaires du Ḥigâz, à la veille de l'hégire. J'explique plus loin, dans l'*Introduction*, pourquoi, parmi les sédentaires, je commence par Ṭâif et les Ṭaqafites.

La rédaction de cette monographie était achevée, l'impression allait être commencée, quand éclata la guerre. Après l'armistice, d'autres occupations m'ont distrait. Je me décide aujourd'hui à publier ces pages, après les avoir revues sommairement. Je n'ai pas cherché à dissimuler partout le ton de la conférence. On y retrouvera des digressions, des compléments d'information, dans le genre de celles que le Professeur Nöldeke (1) a signalées dans le *Berceau de l'islam*, ouvrage qui, lui aussi, représente une réunion de prélections académiques. Dans mon manuscrit, dont j'ai commencé la rédaction à Rome, il y a dix ans, certains chapitres auraient

---

(1) *Der Islam*, V, 205.

gagné à être remaniés et même recomposés. Je ne me suis senti ni le courage ni la force d'entreprendre cette refonte.

Je me suis proposé dans cette monographie d'étudier, de fixer la part qui revient à la population de Ṭâif, dans l'établissement de l'islam. Mais, en dépit du titre adopté, je n'ai pas considéré la limite chronologique de l'hégire comme un *ḥaram*, une barrière inviolable. La Tradition musulmane et l'orientalisme se sont accordés pour exalter le calife ʻOmar. J'ai pensé, qu'après Moʻâwia, il était temps de mettre en lumière les compatriotes de Ziâd et de Ḥaǵǵâǵ, de montrer le rôle islamique qu'ils ont joué et comment leur intervention intelligente a consolidé l'œuvre ébauchée par Mahomet.

Ce travail formant la continuation du *Berceau de l'islam*, je renvoie, pour les références, les sigles et abréviations en usage dans les notes, à la bibliographie publiée en tête du *Berceau*. Les nouveaux ouvrages sont peu nombreux ; ils seront décrits, à mesure de leur utilisation. La lettre E réfère à une édition égyptienne de l'auteur cité.

INTRODUCTION

Les sédentaires, éducateurs des Bédouins.— La Mecque, Ṭâïf, les deux villes-sœurs, « les deux Mecques ».— Nombre restreint des « Compagnons » ṭâïfites ; leur tardive conversion. Entraîneurs d'hommes ; leur supériorité sur les Anṣâriens. — Les Ṭâïfites, lieutenants, ministres des Omayyades dans la fondation du califat et l'expansion islamite.

Le *Berceau de l'islam* a montré quelle était la situation politique et morale des Bédouins dans l'Arabie, à la veille de l'hégire, au moment où un groupe de Qoraišites, réunis à Médine, autour de Mahomet, s'apprêta à les façonner pour en tirer « la matière de l'islam » مادّة الاسلام.

Il ne s'agissait plus, comme aux beaux temps de la *République marchande* de la Mecque (1), d'affirmer, de maintenir contre toutes les compétitions la supériorité économique de la métropole qoraišite. A cette besogne pratique, le savoir-faire d'Aboû Sofiân et des financiers, ses concitoyens, avait pu suffire. La mission nouvelle offrait des difficultés, insoupçonnées par ceux-là mêmes que la mort inopinée du Prophète appela à continuer son œuvre. Malgré leur incontestable habileté, en dépit de leur foi en eux-mêmes et dans les destinées de l'islam, cette poignée de commerçants mecquois aurait sans doute succombé sous le faix de l'écrasante tâche : la transformation d'une race aussi peu maniable, aussi indocile que les habitants du désert. Le secours devait leur venir des populations sédentaires du Ḥigâz.

(1) Cf. notre *République marchande de la Mecque, en l'an 600 de notre ère.*

Le moment est venu de nous occuper de cette fraction de la race arabe, d'étudier ses aptitudes pour le rôle qui allait lui être dévolu. A la veille de l'hégire, ces populations, elles aussi d'origine bédouine, se trouvaient réparties dans les trois villes : Ṭâif (1), la Mecque, Médine, ensuite dans une série d'oasis, grandes et petites, disséminées principalement sur la surface septentrionale de la province. Nous en avons nommé la plupart au cours des recherches sur le climat de l'Arabie (2) : Ḫaibar, Ǧoḥfa (3); Fadak, Taboûk, Taimā'; enfin le chapelet de palmeraies s'égrainant le long du couloir étranglé de Wâdi'l-Qorā, entre Médine et la Syrie.

Il ne saurait être question de retracer l'histoire des oasis du Ḥiǵâz. Leur population d'agriculteurs se trouvait mal préparée pour exercer sur les Bédouins une influence profonde ; nous pourrons nous en convaincre à Médine. Et puis, à l'exception de Médine et de Wâdi'l-Qorā — où Juifs et Arabes voisinent et se disputent la prééminence politique — ces oasis étaient colonisées en majorité, pour ne pas dire en totalité, par des Israélites. Même après l'expulsion des Juifs de Ḫaibar, il n'est jamais question d'un personnage important, originaire de ce centre si renommé pour sa fertilité. Au moment de l'hégire, quand Mahomet émigrera à Médine, nous aurons à étudier les Juifs du Ḥiǵâz.

Notre attention va donc se limiter aux agglomérations urbaines. Elles ont fourni à l'islam primitif les classes dirigeantes : celles de Qoraiś et de leurs auxiliaires citadins. Dans leur milieu, s'est élaboré le premier précis de dogmatique et de législation qoraniques, celui-là même que les Bédouins propageront à la pointe de leurs lances jusqu'aux extrémités de

(1) Nous adoptons cette orthographe expéditive, au lieu de la graphie plus correcte *Ṭā'if* طائف, où l'on a voulu voir un dérivé du verbe طاف. Comme l'observe le vieux Turpin : « son nom qui signifie tourner en rond a donné naissance à bien des fables » ; *Histoire de la vie de Mahomet*, I, 37. Maurice Tamisier, *Voyage en Arabie* (2 vol., Paris, 1840) écrit toujours *Taiffa*. Il assure (I, p. 227, n. 1) que « les Arabes prononcent indistinctement Taïffa, Taif ou Tayef ».

(2) Cf. *Berceau de l'islam*, I, 113—183.

(3) Dans la région de la Mecque ; la seule oasis, située au sud de Médine : cf. *Aġ.*, II, 170, bas.

l'Orient. Propagande fort efficace, mais ni plus ni moins consciente chez les nomades, missionnaires armés du nouveau monothéisme — nous transcrivons la pittoresque comparaison dont le Qoran s'arme contre les Juifs— que celle de « l'âne transportant des livres sacrés » مثل الحمار يحمل اسفارًا بئس مثال القوم (1). Etrange phénomène, en vérité, que la diffusion d'une religion, demeurée d'abord lettre morte pour ses meilleurs défenseurs. Du temps s'écoulera avant que leurs cousins des villes réussissent à leur inculquer les rudiments du credo musulman (2).

A maintes reprises, le Qoran souligne avec complaisance une marque de la miséricorde d'Allah à l'égard des Arabes. Il leur « a gracieusement dépêché », منّ على المؤمنين, un prophète national — non pas étranger, Juif ou chrétien — un prophète sorti de la « gentilité » arabe, أمّي, un homme, semblable à eux, رجل منهم, élevé « dans leur milieu, choisi au sein même de leurs tribus », رسول من انفسهم. Cette insistance répliqnait à l'exclusivisme des Juifs, se réservant le monopole de la vocation prophétique, monopole que le Qoran avait commencé par reconnaître. A l'encontre des révélations antérieures, consignées en des idiomes inintelligibles, *barbares*, اعجمي, la nouvelle révélation se trouve « formulée en arabe , انزلناه قرانًا عربيًا, en une langue accessible à tous, لسان عربي مبين, style d'une clarté sans ambages », قرانًا عربيًا غير ذي عوج (3). Mahomet ne se lasse pas d'insister sur ce thème, de développer cette faveur d'Allah (4).

Passons sur l'éloge hyperbolique, décerné à la limpidité constante de la pensée, sur l'oubli des متشابهات, ambigüités, qui subistent dans le Qoran (5),

---

(1) Qoran, 62, 6

(2) Cf. *Aḡ.*, I, 255—257, scène légendaire pour le choix des personnages et le développement du dialogue, vraie pour la mentalité prêtée aux Bédouins des *maḡâzi*. « La guerre les a empêches d'apprendre le Qoran », affirment-ils ; Aḡ., XIV, 40, 19. Les ablutions et les Bédouins de Baṣra, le cas qu'ils en font ; I. S. *Ṭabaq.*, VII[1], 138, 10 etc.

(3) Qoran, 18, 1.

(4) Cf, Qoran, 2, 146 ; 3, 158 ; 7, 156, 158 (cf. 62, 2) ; 9, 129, 10, 2 ; 12, 2 ; 13, 37 ; 14, 4 ; 16, 105, 114 ; 19, 97 ; 20, 112 ; 26, 195 ; 41, 1, 44 ; 42, 5 ; 43, 2 ; 46, 11 ; 50, 2.

(5) Qoran, 3, 5. Comp. Soyoûṭî, *Itqân*, I, 115 etc., II, 2 etc.

sur le parallèle avec les précédents monothéismes. Le Prophète ne prévoyait donc pas le caractère mondial de sa religion, destinée à conquérir des peuples *allophones*. Les versets, débutant par l'apostrophe *ô hommes*, s'adressent non à l'humanité, mais à un auditoire mecquois ou médinois. Quand il se proclame envoyé « à tous les hommes » (1), il faut comprendre les Arabes, ses contemporains, tous les habitants du Ḥiǵāz et des districts voisins, الناس كافة, *tous* les hommes, nomades et sédentaires, grands et petits, sans distinction de rang, de sexe ni de condition, dans le Naǵd, le Tihâma, le Sarât, tous ceux enfin, capables de saisir son dialecte qoraišite ; partant, à l'exclusion des citadins du Yémen, pour lesquels cet idiome était à peine plus accessible que l'araméen biblique.

Douze siècles après Mahomet, les docteurs šī'ites invoqueront ces versets du Qoran contre le fondateur de la religion bābiste. Ils lui reprocheront d'avoir rédigé ses prédications en arabe, langue incomprise par ses compatriotes persans. Ils ne se douteront pas que le syllogisme pouvait être retourné contre l'auteur du Qoran et contre tous ceux, orientalistes ou non (2), qui prétendent y découvrir des arguments en faveur de l'universalité de l'islam. Mais, ajoutait prudemment ce recueil, « Mahomet n'a pas reçu le privilège de l'immortalité. S'il vient à disparaître, seriez-vous tentés de faire défection » ? (3). Ce désastre, on risqua de le voir réalisé, au lendemain du trépas imprévu d'Aboū'l-Qāsim, mort sans avoir pu assurer l'avenir de son œuvre.

Le Prophète arabe s'était flatté de connaître ses compatriotes, les mobiles habitants du désert. De bonne foi il avait pensé pouvoir déterminer la dose de religiosité, d'obligations morales, adaptée à leur fruste mentalité. La tentative échoua lamentablement. Cet échec explique sans

---

(1) Comp. Qoran, 2, 57.

(2) Cf. *Mo'âwia*, 420—427 ; Snouck Hurgronje, *Mohammedanism*, 45, estime que la question demeure ouverte. Voir aussi plus bas. Nöldeke, *Der Islam*, V, 168, maintient la mission mondiale de l'Islam et la conscience de Mahomet à cet égard. Cette thèse commence à perdre du terrain, au sein de l'orientalisme.

(3) Qoran, 3,138.

doute l'inactivité de Mahomet, durant les deux dernières années de sa vie, son abandon de la Mecque, son oubli du pélerinage, l'interruption des révélations qoraniques, pendant cette période décisive. Les Bédouins demeuraient inconvertissables. Le Qoran en convient sans détours. A la mort du Réformateur mecquois, en masse « ils tournèrent les talons à l'islam », انقلبوا على اعقابهم et se révoltèrent contre Aboû Bakr.

La défection de la *ridda* — ainsi la *Sîra* qualifie ce mouvement — réduisit le groupe des Compagnons de Médine, divisés entre eux (1), à la peu enviable condition de chefs, de gradés, sans troupes à commander. Si l'on put conjurer alors l'éclipse totale du monothéisme qoranique, on en fut redevable à l'audacieuse initiative d'un noyau de citadins. Hardiment, sans en avoir reçu le mandat, ils prirent sur eux de continuer l'œuvre et, nous ajouterons dès maintenant, de compléter l'organisation ébauchée par le Prophète. La sanglante répression de la *ridda* attesta de quelle sombre résolution ces hommes se sentaient capables. S'ils réussirent, c'est parce que, comme le maître, « le prophète arabe », ils furent et restèrent Arabes; parce que, eux-mêmes sortis par leurs ancêtres d'un milieu bédouin, ils avaient su s'élever au-dessus de la mentalité et des conceptions bédouines. Compatriotes des nomades, alliés à leur chefs par les liens du mariage et des affaires, ces titres leur assuraient l'accès auprès des tribus. Citadins, trafiquants, banquiers, pour les avoir fréquentés de longue date, ils avaient, dans ce commerce ininterrompu, appris à connaître les côtés faibles de ces enfants solennels ; ils s'étaient initiés aux moyens de réduire l'individualisme de ces natures violentes et cupides. Les relations d'affaires et de parenté leur permirent d'assister aux luttes mesquines où s'épuisait l'énergie de la race, mais en spectateurs désintéressés et cherchant à exploiter ces divisions au mieux de leurs intérêts. Les citadins du Ḥiǵâz durent à leur primauté intellectuelle, à une moins rudimentai-

(1) Pour expliquer les dissensions entre ʿAli et le groupe d'Aboû Bakr, on suppose des divisions anciennes entre les clans qoraišites de Hâšim, de Taim, de ʿAdī. On essaie de la sorte d'atténuer le scandale des âmes faibles, *scandalum pusillorum* ; Wâḥidī, *Asbāb an-nozoûl*, 208, 6.

re organisation sociale, d'avoir tenu sous leur dépendance ces éternels vagabonds supérieurs par le nombre et par la valeur guerrière. Se représente-t-on les Qoraišites sans leurs *Aḥābīš*, les Ṭāifites sans les Hawāzin? Noyés dans la masse des nomades, les sédentaires ne peuvent se dissimuler cette cause d'infériorité (1). La mauvaise humeur des Bédouins suffisait pour les affamer ou ruiner leur commerce. Cette constatation leur inspirera l'art des compromis. Elle leur inculquera la nécessité d'entretenir des relations pacifiques avec les rudes habitants du désert, sans cesser de les mépriser (2).

Le triomphe de l'islam démontrera l'utilité de cette longue initiation diplomatique. Désormais les citadins deviendront l'âme mettant en mouvement la masse, demeurée jusque-là inerte, du monde bédouin. *Mens agitat molem.* Personne ne comprendra mieux ce rôle, ne s'y adaptera avec plus d'intelligente décision que les citoyens des villes du Ḥiǧāz méridional (3). Ils fourniront les groupes, les instructeurs chargés d'encadrer, de discipliner ces futurs soldats de l'islam. L'auteur du Qoran abandonnera à ses continuateurs le soin d'inculquer aux Bédouins la maigre mesure de croyances, de pratiques cultuelles, adaptée à la nature de cette race batailleuse et pillarde. Sa mort imprévue leur imposera la tâche, à peine moins délicate, d'éveiller en ces individualistes l'idéal nationaliste, le sentiment de la solidarité arabe. Intervenant seule, l'impulsion religieuse fût demeurée impuissante pour entamer leur indifférence, pour ébranler leur passivité et les entraîner dans l'aventure des *Maǧāzi*, des conquêtes mondiales. Les citadins de la Mecque et de Ṭāif connaissaient la *'aṣabyya*, le nationalisme de tribu; ils sauront la transformer en *'aṣabyya* de race, en chauvinisme arabe. A la suite du Qoran, ils

(1) Ils en conviennent devant Mahomet : ان العرب تخطفنا من ارضنا لاجماعهم على خلافنا ولا طاقة لنا بهم. Wāḥidi, *Asbāb an-nozoūl*, 255. Le ḥadīṯ paraphrase ici — comme souvent — le Qoran, **8**, **26** ; **28**, 57.

(2) Ici encore Mahomet leur aurait donné l'exemple. Comp. Qoran, **49**, 4, à l'adresse des Bédouins, au dire de l'exégèse traditionnelle.

(3) حجازيون, gens du Ḥiǧaz! (*Aǧ.*, VI. 6,1) Voilà comment au Ier siècle les poètes des Ḫāriǧites — en majorité de Bakr et de Tamīm — qualifient les orthodoxes!

exploiteront la légende d'Abraham et d'Ismaël, ancêtres de tous les Bédouins. Mahomet avait limité son ambition à la conversion du Ḥiǵāz. Ils le travestiront en prophète de l'humanité. Quand on considère l'indigente matière, sur laquelle ils durent opérer, on n'hésitera pas à qualifier de chef-d'œuvre l'ensemble de ces audacieuses évolutions. Leur adresse empêchera les Bédouins ombrageux de s'apercevoir qu'ils se laissaient mener par une minorité, la même minorité contre laquelle leurs poètes de la *ǵāhilyya* avaient élevé de si vibrantes protestations (1).

Malgré des dissentiments passagers, l'entente persistera entre les deux grandes fractions de la race arabe. Elle assurera le triomphe de l'islam et un siècle d'étonnants succès militaires. Nous allons donc étudier de plus près le milieu, où l'œuvre de Mahomet devait recruter ses plus intelligents auxiliaires, parmi les citadins du Ḥiǵāz.

*
* *

Ṭâif, la Mecque ! Par elles nous commencerons cette nouvelle randonnée à travers l'Arabie occidentale, pour compléter celle commencée dans le *Berceau de l'islam*. Je ne crois pas céder à un caprice, en juxtaposant de la sorte ces deux toponymes. Je me contente de répondre — on le verra — à l'invitation des Arabes, pour lesquels « la Mecque fait partie de Ṭāif, et Ṭāif de la Mecque » مكة من الطائف والطائف من مكة ; ainsi aimait à dire Mahomet (2). Telles Gand et Bruges, dans l'histoire mouvementée de la Flandre médiévale — on serait tenté de les appeler des villes-sœurs, tant leur histoire se ressemble et se compénètre. Dans les deux centres, on suit d'un regard scrutateur les vicissitudes de la vie politique, les oscilla-

(1) Cf. *Yazīd*. 38—55 ; nos *Aḥābîs et l'organisation militaire de la Mecque*, passim.

(2) ʿOǵaimī, *Aḫbār Ṭāif*, 10 b. Ce sigle désignera désormais اهدى اللطائف من اخبار الطائف œuvre de حسن بن المرحوم علي الشهير بالعُجيمي, manusc. de la Biblioth. Khediv. du Caire, marqué au catalogue, section Histoire, sous le nº 87 م. Dans ce recueil de *Varia* مجموعة. cette monographie de Ṭāif occupe les pp. 7ᵇ — 22ᵃ. Sur l'auteur, ʿOǵaimī, cf. Brockelmann. *Geschichte*, II,392, où n'est pas signalée cette composition, laquelle ajoute peu à nos connaissances sur l'histoire ancienne de Ṭāif.

tions du marché chez la voisine. C'est seulement après la reddition de la Mecque, que Ṭāif, jugeant son indépendance compromise, songera à traiter avec Mahomet.

Chez les Bédouins du Tihâma et du Sarāt — nous le savons par le Qoran, Ṭāif et la Mecque s'appelaient القريتان, les *deux villes* par excellence ; il faudrait peut-être ajouter : *Al-Makkatān*, « les deux Mecques » (1). Malheureusement les poésies, où la dernière locution se trouve conservée, nous paraissent d'une douteuse authenticité (2). Nous savons que dans les toponymes, les poètes affectaient parfois d'employer, au lieu du singulier, la forme du duel (3). Les fabricants de pièces apocryphes le savaient encore mieux que nous. Ce qu'ils ont prétendu, c'est attester d'une façon graphique les relations, la solidarité des deux cités. Celle-ci se trouvait renforcée, nous le verrons, par de nombreuses alliances matrimoniales et par la communauté des intérêts économiques. Ce fait était universellement reconnu. A chaque Qoraiśite, à chaque Ṭāifite de renom, le ḥadīṯ suppose des beaux-pères à Ṭāif ou à la Mecque, قُرَشِيّ وختَناهُ ثقفيان او ثقفيّ وختناهُ قرشيان (4). Imposante était — nous le verrons plus loin — la liste des propriétaires mecquois (5), dans les monts du Sarāt ; et non moins, celle des

---

(1) Qoran, **43**, 30 ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 519, 11.

(2) Ibn Hiśām, *Sīra*, 121, la pièce attribuée au légendaire Waraqa ibn Naufal est sûrement apocryphe. Celle citée, *ibid.*, 518—519, est pour le moins suspecte. C'est une réplique, *naqīḍa*, a une poésie, déjà suspectée au temps d'Ibn Hiśām : cf. 418, 1—2 : « aucun critique poétique ne la connaît, pas plus que sa *naqīḍa* ». Dans la phraséologie de cet auteur très circonspect, ce verdict équivaut a une condamnation ; cf. nos remarques dans *MFOB*, VII, 316—317.

(3) Ou même le pluriel ; ainsi *Afākil* = *Afkal* ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 116. *Marwatān* = *Marwa* ; Ibn Hiśām, 173, bas, (morceau apocryphe, composé de centons *archaïsants*) ; Raqqatan = Raqqa. Ibn Qais ar-Roqayyât (dans *Aǵ*. S. I, 45). Comp. dans *Aǵ*., X, 53, 1, d.l., « les deux Ḥiǵaz » ; *Berceau*. I, 16, n. 3, « les deux Maśriq » dans le poète Ǵamîl, *Aǵ*., VIII, 94, 19 ; dans le Qoran, **55**, 16, 17 et passim ; « les deux Naǵd » ; *ibid.*, **90**, 10; *Koūfān* = *Koûfa* : Moṭahhar Maqdisî, *Livre de la Création* (éd. Cl. Huart), IV, 103 : *Kawāẓim* = *Kāẓima*; Ḏou'r-Romma, *Divan*, (éd. Macartney), XXXV, vers 45.

(4) Ḥanbal, *Mosnad*, I, 381, 9 ; Wâḥidi, *Asbāb an-nozoûl*, 279.

(5) Azraqî, *Chroniken* (Wüst.), 70 ; I. S., *Ṭabaq.*, I[1]. 52, 240 ; Yâqoût, *Mo'ǵam*, Wüst., III, 497, lire جل au lieu de حل.

Taqafites (1) possédant le titre de *ḥalîf*, alliés, qoraišites, ou actionnaires et commanditaires des banques mecquoises, aux environs de l'hégire.

Ces considérations nous décident à étudier d'abord Ṭāif. C'est à peine si nous nous apercevrons avoir quitté la Mecque, en nous arrêtant dans la cité des Taqafites et dans les montagnes, dominant à l'Est le ḥaram mecquois. Nous y retrouvons, presque à chaque pas, le souvenir, l'intervention des grandes familles mecquoises, les Omayyades, les Hāšimites, les Maḫzoūmites. Ṭāif, c'était encore la Mecque, mais dans un cadre plus riant que la « stérile vallée, où, entre de hautes montagnes noires, sans une goutte d'eau, sans un brin d'herbe » (2) se dressait l'édicule de la Ka'ba. C'était une Mecque champêtre, ventilée, où l'on respirait et vivait à l'aise. C'est seulement en redescendant les pentes du Sarāt, en se rapprochant du *ḥaram* mecquois, après avoir quitté le territoire de Ṭāif, que cessait brusquement la succession de propriétés, de villas, de bastides qoraišites. Cette halte aux abords de la cité sainte du Tihāma nous préparera à mieux saisir la caractéristique étrange de cette métropole qoraišite, ville unique en Arabie, dont seul le commerce peut justifier l'existence et la prospérité. Chemin faisant, nous aurons pris contact avec un coin inconnu des paysages du Ḥigāz, achevé de nous convaincre que l'ensablement progressif, *fatal* — au sens de Winckler — ne menaçait pas toute la Péninsule : une thèse que nous avons discutée dans le ***Berceau de l'islam***.

A vrai dire, si on les compare à leurs contemporains mecquois et médinois, les Ṭāifites ont fourni un bien mince contingent au groupe des premiers Compagnons de Mahomet. On aura vite achevé de les compter dans l'innombrable armée des *Ṣaḥābîs*. A ces *Pères* de l'église musulmane, témoins et échos des traditions primitives, les plus anciens compilateurs de *Ṣaḥîḥ* et de *Mosnad* ont prêté leur propre curiosité et leur loquacité inépuisable. Taqîf se trouve sous ce rapport largement distancée par

(1) Relatif de Taqîf, tribu principale de Ṭâif.

(2) Qoṭb ad-dîn dans *Chroniken* (Wüstenfeld), III, 334.

mainte tribu du Ḥiğāz, sans en excepter des tribus aussi déconsidérées que Ġifār et Daus (1).

Dans la littérature qoranique, les écrits appelés *Asbāb an-nozoūl* prétendent expliquer les « occasions ayant motivé la révélation des versets ou des groupes de versets » et représentent un effort intéressant de l'exégèse musulmane pour suppléer à l'imprécision du Livre d'Allah. On sait la place envahissante prise par les Qoraiś et les Anṣārs dans ces recueils d'*Asbāb*. Or, l'ère des révélations se trouva pratiquement close, quand, un an avant la mort du Prophète, Ṭāif se décida à traiter avec lui. Aussi le nom de la cité figure-t-il à peine dans le *Tafsīr*, exégèse qoranique (2). Circonstance encore plus défavorable : un seul Ṯaqafite avait jusque-là représenté ses concitoyens dans l'entourage du Maître. C'était, convenons-en, une tâche particulièrement ardue de mettre en relief, dans l'interminable galerie des Ṣaḥābīs, des traits aussi ingrats que ceux de ce Moġīra ibn Śo'ba, traître, assassin et voleur. On a tenté de l'encadrer dans un cortège de prosélytes ṯaqafites. On pourra consulter à leur sujet la note 3 de cette page. Ce sont généralement des inconnus, aux dénominations, aux généalogies incertaines. Ces inconsistantes figures servent à masquer les vides, à dissimuler la résistance prolongée, opposée à l'islam par la *Mecque du Sarāt* (3). Il en fut de la sorte jusqu'au

(1) Il serait intéressant de découvrir le moḥaddiṯ dausite ou azdite (peut-être à l'époque de la prodigieuse fortune des Mohallabides : A. Horaira est partisan des Marwanides !) qui a créé l'originale figure d'Aboû Horaira et de son parrain dans la foi, Al-Ḥāriṯ ibn aṭ-Ṭofail ; cf. *Aġ.*, XII, 53—57. Abou Ḏarr, le Ġifārite, est une création de la Śī'a. Sur la douteuse réputation des B. Ġifār, cf. nos *Aḥdābīs*, 428.

(2) D'après Wāḥidī, *Asbāb*, 32, Qoran, 2, 163 regarderait Ṯaqīf.

(3) Compagnons ṯaqafites *anonymes* ; Wāḥidī. *Asbāb*, 91, 1, ou *légendaires*, comme Rāfi' ibn Yazīd ; *Osd*. II, 160; Ḥanbal, *Mosnad*, IV. 170—174 l'insignifiant *mosnad* du Ṯaqafite Ya'li ibn Morra (dédoublé dans *Osd*, V, 129), collection de légendes fantastiques; cf. Ibn Ḥağar, *Iṣāba* E., III, 669, n° 9361. Aḫnaś ibn Śarīq adversaire du Prophète à la Mecque (Ya'qoūbi. *Hist.*, II, 23) ḥalīf très influent مطاع chez les Banoū Zohra (voir plus loin), du nombre des مؤلّفة قلوبهم ; sa conversion est contestée. Ibn Ḥağar, *Iṣāba* E., I, 25—26, n° 61. Le Ṯaqafite Sa'īd ibn 'Obaid accompagne Mahomet au siège de Ṭāif : discussion pour ses droits au titre de Ṣaḥābī ; Ṭab., *Annales*, I, 1674, 2—3; Ibn Ḥağar, *Iṣāba* E.,

meurtre du sympathique ʿOrwa ibn Masʿoūd. Aussi a-t-on essayé de transformer en martyr de la cause islamique ce personnage, victime de rancunes locales, des rivalités politiques, divisant Guelfes et Gibelins de Ṭāif (1). Cette cité ne pouvait décemment accepter d'être représentée exclusivement dans les ménologes primitifs par le compromettant Moǵīra. Elle chargera ses *moḥaddit*, traditionnistes, de lui découvrir des acolytes plus décoratifs, sinon plus authentiques.

Les Ṭāifites figurent donc les *ouvriers de la onzième heure* et leur influence sur les premiers débuts de l'islam paraît négligeable. Lorsque, à la suite de laborieuses négociations, où l'on constate l'absence de toute spontanéité, ils se décidèrent à l'accepter, la faculté d'inspiration créatrice du Prophète se trouvait épuisée. Retiré à Médine, il se contenta d'y recevoir les députations des Arabes, « de noter la réalisation du triomphe promis par Allah, de compter les foules s'empressant d'embrasser le *dīn* d'Allah, اذا جاء نصر الله والفتح ورايتَ الناسَ يدخلون في دين الله افواجا (2). L'adhésion des Ṭāifites lui parut d'un heureux augure. A ces néophytes, il manqua la souplesse, j'allais dire, la crédulité des naïfs Anṣārs. Encore moins purent-ils se prévaloir de l'avantage — si adroitement exploité par les Qoraiś — d'avoir vu grandir parmi eux l'auteur du Qoran. Par bonheur l'intelligence politique leur permettra de suppléer à l'infériorité où devait les placer leur tardive adhésion, si âprement marchandée (3). Dans la tâche d'organiser, de façonner les Bédouins, en la qualité d'entraîneurs d'hom-

II, 49-50, n° 3273. ʿOṯmān ibn Rabīʿa. Ṣaḥābī ṯaqafite obscur: Ibn Ḥaǵar, *op. cit.*, E., II, 459 ; autre (inconnu au même auteur) Ḥanbal, IV, 8—10, il s'agit de Aus ibn Abi Aus (forme suspecte de filiation !) ou Aus ibn Ḥoḏaifa ; ḥadīṯ de ʿOṯmān ibn Abi'l-ʿAṣi ; *ibid.*, IV, 21—22. Ibn Ḥaǵar (*s. v.*) connait seulement un Ṣaḥābī qoraiśite de ce nom ; Ibn Ḥanbal n'indique pas sa généalogie. Autres Ṣaḥābīs de Ṭāif, chez Ibn Ḥanbal, *op. cit.*, III, 416-417. Sur Sofiān ibn ʿAbdallah cf. Ḥanbal, *op. cit.*, III, 413; Ibn Ḥagar, *op. cit.*, E., II, 54, n° 3315. Pour Abou'l-Baṣīr, cf. Ibn Hiśām, *Sīra*, 750—752; 753,2.

(1) Voir plus loin ; on le compare au Christ; Tirmiḏī, *Ṣaḥīḥ* D., II, 206. On en fera autant — à défaut du sayyd Ǵailān — pour les fils de ce dernier ; *Aǵ.*, XII, 45 ; *Osd*, IV, 43.

(2) Qoran, sourate 110.

(3) Voir plus bas, chap. VI : *La religion à Ṭāif*.

mes, ils se sont avancés au tout premier rang. Il suffit de nommer ici Moġīra, Ziād, Ḥaǵǵāǵ (1), les nombreux collaborateurs ṯaqafites de ces hommes d'Etat, enfin l'extraordinaire Moḫtār, la figure la plus originale du premier siècle de l'hégire, dont l'influence sur les Bédouins laisse dans l'ombre celle exercée par Mahomet et les hommes du Triumvirat.

Ces personnages ont plus contribué à la diffusion, au raffermissement de l'islam que des centaines de Ṣaḥābīs incolores, leurs contemporains, largement exaltés par les *Ṭabaqāt*. Jusque dans les *Manāqib*, un observateur attentif peut découvrir des essais de synthèse historique, condensés dans un ḥadīṯ, et généralement attribués à Mahomet. Au siège de Ṭāif, invité à maudire la tribu rebelle, le Prophète aurait prié Allah « de convertir Ṯaqīf et *par leur entremise* de *raffermir* les autres musulmans, اللهم اهد ثقيفاً واثبت بهم »(2). Ces *autres* représentaient la masse des nomades, dont l'éducation islamique restait à faire. En cette rude tâche, les Ṭāifites dépassèrent de bien loin les Médinois, placés dans des conditions par ailleurs si favorables. De bonne heure, les Ṯaqafites — ainsi appelés du nom de la principale tribu de Ṭāif— comprirent la nécessité de se joindre au groupe des Qoraišites, maîtres du califat, de se déclarer leurs auxiliaires, au lieu de s'engager, comme les Anṣārs imprévoyants et boudeurs dans une opposition sans issue. En agissant de la sorte ils ne faisaient que continuer — nous le verrons — les traditions politiques de leur cité natale. Leur habileté, leurs talents de gouvernement ont contribué, pour une part notable, à assurer la prospérité de la brillante période omayyade, le siècle de la grande expansion islamite.

A la suite des auteurs musulmans, les orientalistes (3) s'obstinent à reconnaître dans le calife 'Omar le fondateur de l'empire arabe. Cette conception a achevé d'embrouiller l'écheveau, extraordinairement compliqué

---

(1) Comp. notre *Ziād ibn Abīhi, vice-roi de l'Iraq, lieutenant de Mo'āwia I*, extrait de *Rivista degli studi orientali*, vol. IV.

(2) 'Oǵaimī, *op. cit.*, 12 a.

(3) Voir p. ex. D. B. Macdonald, *Development of muslim theology, jurisprudence and constitutional theory*, 14 etc.

de la primitive histoire de l'islam. Dans la réalité des faits, 'Omar ne se montra pas meilleur souverain que 'Otmān. S'il gouverna, ce fut au milieu de l'anarchie; il en mourut victime et, après lui, ses deux successeurs. Les Arabes refusaient de comprendre que, pour continuer l'œuvre politique de Mahomet, une autorité centrale s'imposait et que cette autorité ne pouvait être assumée que par la tribu de Qoraiš. Dans cette lutte contre l'indiscipline de leurs sujets, s'était usé le prestige des «justes califes, الراشدون», impuissants à dompter l'individualisme des nomades (1). Avec l'avènement des Omayyades, tout change de face: à eux revient la constitution définitive du califat, l'instauration d'un pouvoir souverain. Mo'āwia, Yazīd, 'Abdalmalik, Walīd, ces noms fameux résument cette période. Or, à côté de ces souverains qoraišites, on peut être sûr de rencontrer invariablement des lieutenants taqafites. Seuls parmi les Arabes, les Qoraišites possédaient le sens gouvernemental. Leur hégémonie devenait une nécessité politique. L'éloquence plus désintéressée des Ziād et des Ḥaggāg, leur dévouement sans bornes, reussiront à faire admettre le primat de la tribu privilégiée et leur fermeté achèvera de l'imposer à l'individualisme bédouin.

Depuis le règne de Mo'āwia, Ṭāif conserva donc le privilège de fournir les Richelieu arabes, dont l'objectif sera d'établir, de consolider la *ğamā'a*, l'unité de l'islam. Sous Walīd I, au moment où l'empire arabe atteignit son apogée, le plus grand homme du règne, ce n'est pas le monarque qoraišite, mais le taqafite Ḥaggāg. A la collaboration des Omayyades et de leurs ministres de Ṭāif est due, en majeure partie, la fondation du califat arabe, organisme politique dont la ruine aurait pu compromettre, au premier siècle, l'avenir de l'islam. Cette constatation nous amène à deviner, dès maintenant, l'influence exercée par les habitants de Ṭāif sur les destinées de la religion musulmane.

---

(1) Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, E. III. 57—60. Ṭab., *Annales*, I, 2907—2914.

I

LA RÉGION DE ṬĀIF

La chaîne du Sarāt. — La distance, les routes entre la Mecque et Ṭāif. — Site de la ville. Les environs. Extension du territoire. — Le mont Ġazwān. — Pâturages et forêts. — Hameaux et centres de culture. — Propriétés qoraišites. — Al-ʿArǵ, Lyya, Rokba, Al-Waht ; Al-Waǵǵ et son sanctuaire. — Le creusement des puits.

A maintes reprises, nous avons eu l'occasion de mentionner le Sarāt, la chaîne montagneuse, s'allongeant parallèlement à la Mer Rouge. Cette massive épine dorsale, frontière naturelle entre le Naǵd et le Ḥiǵāz (1), s'incline, du côté de l'occident, vers les steppes grises du Tihāma, vers les terres chaudes et encaissées du Ġaur. La façade orientale du Sarāt domine les plateaux ventilés de l'Arabie centrale. L'érosion séculaire y a pratiqué d'innombrables brèches, creusé des cirques, percé des défilés. Ces trouées facilitent les communications entre les tribus de l'intérieur et les cités commerçantes du Ḥiǵāz (2). L'activité sismique a

---

(1) Ibn al-Kalbī rattachait Ṭāif au Naǵd ; Bakrī, *Moʿǵam*, 8, l. 14. On place Ṭāif dans la mouvance des Laḫmides de Ḥīra ; Ṭab., *Annales*, I, 958,15. L'origine de cette attribution provient sans doute des vers (apocryphes ?? من مصنوعات ابن الكلبي), *Aǵ.*, XVIII, 161, 4 d. l., cités *ibid.*, p. 161, 4, 15, par ex.

كانت اثاوةً قومهِ لمحرّق   زمنًا وصارت بعدُ للنعمان

De là, l'extension du pouvoir des Laḫmides الى الطائف وسائر الحجاز ومَن فيها مِن العرب (Ṭab., *loc.*, *cit.*) comme a l'époque de l'inscription de Namāra, où elle représente une réalité.

(2) On appelle *manāqib* ces trouées, الثنايا الغلاظ بين نجد وتهامة ; Bakrī, *Moʿǵam*, 544. Sur la façade orientale et occidentale du Sarāt, voir Hamdānī, *Ǵazīra*, 127, bas.

secondé ce travail de démolition, produit un entassement d'arêtes, de sommets, d'aiguilles et de tables, qui semblent monter à l'assaut du ciel. Entre les tronçons de la chaîne confuse, de larges wādis, se frayant passage, ont accumulé le dépôt de leurs sédiments, avant d'aller porter à l'Erythrée le tribut problématique de leur cours intermittent.

Peu avant d'atteindre la latitude de la Mecque, vers le point où, par dessus la dépression de ʿArafa, la verte vallée de Naʿmān (1) étale ses bouquets d'acacias-arāk (2), le Sarāt gagne en hauteur et aussi en régularité. La chaîne se redresse brusquement pour former une véritable muraille rocheuse. Son sommet ou *dos* — tel serait le sens de *sarāt* (3) — atteint une altitude moyenne de 2000 mètres (?), comme le Liban syrien, dans lequel les géographes arabes croient reconnaître le prolongement septentrional de la chaîne arabique. Son hypsométrie croît à mesure que le Sarāt se raccorde aux massifs tourmentés, déployés en éventail, du Yémen. Il prend alors le nom des tribus locales. Ainsi on cite le Sarāt de Daus, de Baǵīla, des Azd (4); modestes confédérations bédouines, qui occupent les plateaux et chaînons secondaires.

Dans la partie nord de cette section du Sarāt, une des cimes les plus élevées—on l'évalue à environ 3000 mètres(?)—serait le mont Ǵazwān(5). Pour l'Arabie, c'est presque la nature des Alpes, puisqu'on y observe la congélation de l'eau (6). Avec sa ceinture de jardins, situés à trois ou

---

(1) Appartenant au territoire de Ṭāif et située dans le Sarāt ; *Aǵ.*, VI, 25 ; *Chroniken* (Wüst.) III, 336.

(2) Mentionnés encore par Burckhardt, *Voyages*, I, 81 ; cf. *Berceau*, I, 69 : Hamdānī, *Ǵazīra*, 153, 4. Dans *Aǵ.*, II, 80, 6, lire *Sarāt* au lieu de *Śarāt* (dans le pays d'Edom). Cette dernière confusion est fréquente dans nos textes.

(3) Comp. Yāqoūt, E. V. 59 : on dit سراة الفرس et سراة الطريق, expliqué par متن, dos.

(4) Yāqoūt, E. V, 59, 60 ; Hamdāni, *Ǵazīra*, 121.

(5) Il domine la ville ; L. Roches, *Dix ans à travers l'Islam*, (1834 - 1844), p. 329. Ce nom englobe tout le massif montagneux de la région ṯaqafite ; Yāqoūt, *Moʿǵam*, W., III, 798 ; Iṣṭaḫrī, *Géogr.* (éd. de Goeje), 19. Hamdānī, *Ǵazīra*, 49, 2, l'appelle جبل عرفة العالي, « la haute montagne dominant ʿArafa ». Bakrī, *Moʿǵam*, l'a omis ; son attention se borne aux toponymes mentionnés dans la poésie et le ḥadīṯ.

(6) Iṣṭaḫrī, *loc. cit.* ; Maqdisi, *Géogr.*, 79, 9 ; Tamisier, *Voyage*, 1, 291, 292.

quatre kilomètres de l'enceinte urbaine, la ville de Ṭāif se développe dans une plaine sablonneuse que limitent en fer à cheval des contreforts détachés du Ġazwān et s'ouvrant dans la direction de la Mecque (1).

Entre cette ville et Ṭāif, la distance se trouve diversement évaluée. Les auteurs arabes parlent de deux ou trois *marḥala* (2)—*marḥala* formait l'étape ordinaire du voyageur ou du chamelier (3) ; halte journalière, souvent déterminée par la présence de l'eau. Heureusement, dans le Sarāt, les points d'eau et de pacage se rencontraient plus rapprochés que dans les steppes brûlées du Tihāma (4). Pour les communications entre les deux principales agglomérations du Ḥiġāz méridional, la longueur de l'étape dépendait de la route choisie. Or, de la Mecque à Ṭāif, conduisait une coursière طريق مختصرة (5), vraisemblablement celle passant par Koḍā, grimpade rude et rocailleuse. Le topographe mecquois, Qoṭbaddīn en parle avec effroi. Le poète 'Omar ibn Abi Rabī'a l'utilisait, quand une aventure amoureuse réclamait le trop galant Maḫzoūmite au pays de Ṯaqīf (6). Maqdisī, le géographe, amateur de l'autopsie et des

(1) Cf. Burckhardt, *Voyages*, I, 110 ; Tamisier, *op. cit.*, I, 271 - 272.

(2) Maqdisī *op. cit.*, 212 ; Ibn Baṭṭoūṭa, *Voyages*, I, 359 ; Ya'qoūbī, *Géogr.*, 316, 9 (Iṣṭaḫrī, *op. cit.*, 19, 9 manque de précision) : Ibn Rosteh, *Geogr.*, 184 ; Ibn Ǵobair, *Travels*[2] (de Goeje), 122, 3. Burckhardt parle de trois journées (ou de 72 milles), comme Ibn Ǵobair, *loc. cit.* lequel ajoute على الرفق والتؤدة, donc trois petites journées. Cf. Snouck Hurgronje, I, 27.

(3) Comp. remarques de *Chroniken der Stadt Mekka*, Wust. III, 79, 15-20. Pour l'appreciation tres variable de la *marḥala*, voir Maqdisī, *op. cit.*, 106, 11. Le *Handbook of Arabia*, (Londres, 1920), I, 126 évalue à 75 milles la distance entre la Mecque et Ṭāif et « à environ 5.000 pieds » l'élévation de cette dernière ville.

(4) Burckhardt, *Voyages*, I, 84, 85, 87 ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 636, d. l.

(5) Hamdānī, *Ǵazīra*, 121,7 : Bakrī, *op. cit.*, 544. Pour la double route, cf. Burckhardt, *op. cit.*, I, 85, 91, 115 ; Wāqidī, *Maġāzī* (Well.), 251 ; Hamdānī, *loc. cit.*, Maqdisī, *Géogr.*, 112, 3-4.

(6) *Aġ.*, I, 85, 18. Pour les deux routes, L. Roches, 316, ne parle que de deux journées ; Tamisier, I, 352 compte un maximum de 25 heures. Dans ma précédente notice, consacrée à Ṭāif, je me suis donc trompé, en ne parlant que d'une « forte journée » pour la distance entre Ṭāif et la Mecque.

mensurations exactes, a noté les deux itinéraires, nécessitant alternativement deux ou trois étapes.

Dans ses récits si vivants, il arrive souvent à l'auteur de l'*Aḡāni* de sacrifier au pittoresque des détails la précision topographique. Par endroits aussi, cette imprécision provient de l'incorrection du texte qui nous a été transmis. Nous aurons à utiliser la notice consacrée par l'*Aḡāni* à Al-'Argī, un Omayyade poète, lequel, condamné à la détention perpétuelle, plagiera, sans s'en douter, l'exclamation de Néron : *Qualis artifex pereo* , اضاعوني واي فتى اضاعوا (1). Al-'Argī doit son nom au village d'Al-'Arǵ, dans la région de Ṭāif. Al-'Arǵ devait se trouver à une faible distance de cette ville, puisqu'on le signale toujours dans les alentours et parmi les « dépendances » immédiates de Ṭāif. De 'Arǵ, on se rendait en cette ville pour y assister à la prière du Vendredi (2). Par ailleurs l'*Aḡāni*, dans un passage fort contourné, semble indiquer Al-'Arǵ, comme dominant la Mecque (3). Ce renseignement doit s'interprèter comme celui à propos du Ġazwān, quand on l'appelle « la haute montagne de 'Arafa ». Ġazwān désigne ici le massif montagneux, voisin de Ṭāif, sans doute le « Djebel Kora » de Burckhardt, d'où ce voyageur a « discerné Ouadi Muna ». 'Arǵ aurait donc occupé, pensons-nous, le rebord extrême d'un palier surélevé, sorte de belvédère dominant le *ḥaram* mecquois (4), mais

---

(1) *Aḡ.*, I, 165.

(2) *Aḡ.*, I, 156. d. l. Toujours appelé عرج الطائف ou قبل الطائف ; *Aḡ.*, I. 154 ; Qotaiba, *Poesis*, 365, 3. 'Oḡaim ne la connaît plus. Serait-ce le *Ras el Kora* de Burckhardt, I, 86 ? 'Orwa ibn Mas'oūd met seulement cinq jours entre Médine et Ṭāif. C'est un *record* ; il doit attester le zèle du néophyte, désireux d'amener ses compatriotes à l'islam.

(3) *Aḡ.* I, 155, 2—3. Il faut lire فتق et non فوق et remplacer le chiffre «trois» ثلاثة par «trente-trois». Sur Fotoq, cf. Yaqout, *Mo'ğam* (Wust.) III, 850—851, une قرية dans les «dépendances de Ṭāif», Hamdani, *op. cit.*, 187, 11. Un autre Al-'Arǵ se trouve entre Médine et la Mecque. I. S. *Ṭabaq.* I[1], 157, 20. Hamdānī, 187, 13 place Ṭāif, Fotoq et la Mecque sur la même latitude.

(4) Yāqoūt, E. VI, 141 proclame 'Arǵ اول بلاد تهامة ; affirmation difficilement conciliable avec son élévation et sa proximité de Ṭāif. Comprenez : entrée du Tihāma ? Comp. Burckhardt, *Voyages*, I, 85, 91, 115. De la Mecque, on se rend à âne à Ṭāif ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 252, bas ; cf. Burckhardt, *op. cit.*, I, 100.

qu'on ne pouvait atteindre qu'en suivant les interminables lacets des pistes, serpentant à travers la montagne et qui formaient, « les deux étapes montagneuses », مرحلتين في الجبل de Maqdisī (112, 4).

*
* *

Dans l'Arabie occidentale, on eût difficilement imaginé une région plus pittoresquement variée que les environs de Ṭāif : succession de vallées fertiles et bien irriguées, de pentes verdoyantes, où la culture des céréales alternait avec celle des arbres fruitiers et les bocages forestiers. Les montagnes voisines offraient des pâturages estimés (1). Leurs forêts étaient fréquentées par les bûcherons, les charbonniers et aussi par les goudronniers et les résiniers. Ceux-ci recueillaient le suc des arbres à gomme ; ils extrayaient des conifères, couvrant les versants du Sarāt, le goudron (2), remède employé avec succès contre la gale du chameau (3).

Ces manœuvres s'y rencontraient avec des bandes de chasseurs, arrivés de Ṭāif et parfois de la Mecque, en compagnie de leurs meutes, de leurs faucons et de leurs guépards (4). La vie, le mouvement régnant partout, et jusqu'au sein des forêts, contrastait agréablement avec le

---

(1) Hamdānī, *Ǧazīra*, 120—21 : *Chroniken*, Wüst., II, 75—76. Pour les environs de Ṭāif, voir Tamisier; *Voyage*, I, 295—355 et Burckhard, *Voyages*, I, 84—89. Comp. Périer, *Al-Ḥadjdjādj*, 1—2 ; Ibn al-Faqīh, *Geogr.*, 22; 'Oġaimī, *Aḫbār Ṭāif*, 20 *a.*, etc.

(2) قطران peut également désigner une substance odorante pour les fumigations si appréciées des Arabes. Cf. Van Hoonacker, *Introduction de l'encens dans le culte de Jahveh* dans *Rev. bibl.*, 1914, 173—174. Pâturages ; *Aġ.*, XVIII, 159, 3.

(3) Comp. *Naqā'iḍ Ǧarīr*, 183 ; يمشون في حلق الحديد كما مشت جُرْبُ الجمال بها الكحيل المشعل scolion : الكحيل القطران (cf. 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XXII, 1, عرعر et بان dans le Sarāt). La comparaison est familière aux poètes ; Ḥoṭai'a, *Divan*, XXIII, 13 (notes de Goldziher); Qais ibn al-Ḫaṭīm. *Divan*, VII, 8; autres citations dans Salhani-Haffner, *Aḍdād*, 17, bas; 18, haut ; 137, bas ; Aḫṭal, *Divan*, 24, 1. Comp. Balāḏori, *Ašrāf* (Ahlwardt) 9, 4 d. l. ; autres allusions, *Aġ.* XII, 14, l. 14, XIII, 136, 8. Conifères dans le Sarāt ; Tamisier, *Voyage*, II, 33, 96, 113.

(4) فهود, notice d'al-'Arǧi ; *Aġ.*, I et VIII, 145 ; pour la chasse au guépard, cf. *Aġ.*, IX, 82.

silence, planant sur les mornes solitudes du Tihāma et de la région mecquoise.

En sortant de Ṭāif, du côté sud-ouest, par le Bāb as-salāma, on rencontre de nos jours le hameau de Salāma, un ancien faubourg distant d'une dizaine de minutes, auquel cette porte doit son nom. La mère du calife 'abbāside Moqtadir y posséda une propriété, *ḥā'iṭ*. Les descendants d'Ibn 'Abbās s'étaient fixés à Salāma, dans les environs presque immédiats du sanctuaire élevé à leur ancêtre (1).

Quelle était l'extension du territoire relevant de Ṭāif ? D'après une donnée du Qāmoūs, « le premier village rencontré s'appelait Loqaim (2) et le dernier Al-Waht, » (3). Loqaim se trouvait, nous le savons, sur la route de Syrie et Al-Waht au sud-est de Ṭāif. C'était un grand village, mais d'origine moderne, avec des puits, des jardins et des champs de céréales (4). Ces précisions ne nous avancent guère, la distance exacte de ces localités, par rapport à Ṭāif, n'étant nulle part indiquée d'une façon bien nette. Je propose d'identifier Al-Waht (5) avec le toponyme « Ouahad », mentionné par Maurice Tamisier (*Voyage*, I, 330). « C'est, assure-t-il, le dernier des environs de Taïffa ». D'après les indications assez vagues de ce voyageur, il faudrait le placer à une heure et demie de cette ville.

Au pied du mont Ġazwān, après des vergers et des champs où « chaque feuille, chaque brin d'herbe se couvraient d'une rosée balsamique » (Burckhardt), sur les plateaux, rafraîchis par les brises du Naǵd, par les émanations résineuses des conifères, dans le creux des vallons, s'élevaient des hameaux (6), modestes agglomérations de fermes et centres de cultu-

---

(1) Hamdānī, *op. cit.* 121, 5 : Yāqoūt, *Mo'ǵam*. Wust III, 113 ; Tamisier, *Voyage*, I, 272, 320.

(2) ومي على وزن زُبير , 'Oǵaimī, *man. cité*. 20, *a*. Pas dans Yāqoūt ni dans les anciens géographes. 'Oǵaimī n'est intéressant que pour la topographie moderne de Ṭāif. Pour l'antiquité, il puise dans les sources littéraires, comme nous.

(3) Cité dans 'Oǵaimī, *op. cit.*, 8, *a*.

(4) 'Oǵaimī, *op. cit.*, 20 *a*.

(5) 'Oǵaimī, *op. cit.* 20, *a* le place « à trois milles au sud de Waǵǵ » qu'il identifie vraisemblablement avec Ṭāif.

(6) Cf. Burckhardt, *Voyage*, I, 86, 87.

re : Al-ʿArǵ, Al-Baqīʿ, Al-Waht̩, Ǵildān ou Ǵildān (1) ; cette dernière un ḥimā, une plaine fertile et « unie comme la paume de la main » (2). ʿArǵ était un vrai village, قرية جامعة . Il faut en dire autant de Waht̩ (3), lequel surveillait les vastes vignobles du voisinage. C'était également le rôle d'Al-Lyya (4), fortin appartenant au chef hawāzinite, Mālik ibn ʿAuf (5). Ces agglomérations paraissent avoir eu une existence fort éphémère. C'est à peine si certains toponymes (6) ont survécu. Ainsi Burckhardt (II, 221)

---

(1) *Aǵ*. I, 157, 158, et la notice d'Al-ʿArǵī, *passim*. Bakrī, *Moʿǵam*, 241 : Hamdānī, 187, 15. Dans *Aǵ*., XVIII, 159, 3—4 lire جلدان au lieu de خلدان ; Yāqoūt W., I, 489, 625, 823 : II, 81, 99 situe Ǵildān entre « Al-Lyya et Basal » (et non *Sabal*, comme *ibid*, II, 99). Burckhardt, *Voyages*, II, 221 place « Bisel, à peu près deux heures au sud de Lié (Lyya) » Lire جلدان non حلدان dans Ibn al-At̲ir, *Kāmil* E. I. 289. Comp. Yāqoūt, W., II, 81 et les vers de Mālik ibn ʿAuf : من بطن لية وجلدان (d'ici l'on aura déduit l'existence du fortin de Mālik) ; *Aǵ*., XIII, 3. 1. 13.

(2) Contesté entre nomades et citadins : Ibn al-At̲ir, *Kāmil*, E. I, 289, 8.

(3) *Aǵ*., XVIII, 211, Yāqoūt. *Moʿǵam*. E. VI, 141.

(4) Comp. Ibn Sikkīt, *Tahd̲īb*, 599 d. à vocaliser *Lyya* au lieu de *Layya* (comme a l'édition). Sur la carte jointe au 2ᵉ vol. de Tamisier, « Lyoh » est placée au sud-est de Ṭāïf : la première station de l'itinéraire suivi par l'auteur. (II, p. 5) au midi de cette ville, à « quatre heures de marche », d'après Burckhardt, *Voyages*, II. 221. Hamdānī *op. cit* 121, 1, 4 place Lyya et Ǵildān « à l'est de Ṭāïf », mais Ǵildān « dans la direction du Naǵd ». La « station » de Fotoq est encore plus vers l'est : Hamdānī, 187, 12—15. Entre Lyya et Basal, (*Bessel* chez Tamisier), ce voyageur a mis six heures ; *Voyage*, II, 9. Sur ces deux toponymes, voir la carte jointe à Jomard, *Etudes géogr. et histor. sur l'Arabie*, Paris, 1839.

(5) On y vénère un souvenir du Prophète اثر في حجر يقال انه اثر ناقة النبي صلعم ; ʿOǵaimī, *op. cit*. 14, *a*. Vers de Ḥafaf ibn Nadba: Yāqoūt, E. III, 122 : IV. W. 376—77, *Chroniken* W. II, 47. Ṭab. *Annales*, I. 1670—71. I. S. *Ṭabaq*., III¹, 110, 4. Ibn Hišām, *Sīra*, 851, 2 (à ajouter à l'*index* s. v. *Lyya*).

(6) I. S. *Ṭabaq*., V, 376,23 : نِبَأة من ارض الطائف, avec les graphies نبارة et نباءة ; Ḥanbal *Mosnad*, III. 416 ; Bakrī, *Moʿǵam*, 573. Autres toponymes de la région sans indication de distance; Yāqoūt, W, I, 164, 170, 370 , « Baḥra entre Ḥonain et Ṭāïf ». *ibid*., I, 506, toponymes placés « entre la Mecque et Ṭāïf ». Bakrī, *Moʿǵam*, 827, 1 a d. 1, D'après Yāqoūt, E. III, 116, *Ǵafn* serait ناحية بالطائف (c. à. d. dans la région de Ṭāïf), parce que ce toponyme figure dans le vers du t̲aqafite Nomairī. Bakrī abuse également de ce critère ; voir son *Moʿǵam*, 523, s. v. مركوب. *Daǵnāʾ*, environs de Ṭāïf ; Fākihī, *Chroniken* W., II, 48, bas.

connaît Lyya — il orthographie *Lié* et *Laïa* — « un ouadi avec un ruisseau, de beaux jardins et beaucoup de maisons ». Tamisier (II, 5) y a noté « une forteresse flanquée de tours... des jardins pareils à ceux de Taïffa » et enfin « une grappe (sic) de maisons ». Quant aux autres noms de lieu, géographes et encyclopédistes — comme Yāqoūt et Bakrī — essaient de les localiser par le procédé empirique qui leur est habituel. Pour qu'ils se croient le droit de placer, aux environs de Ṭāif, un toponyme, il leur suffit de l'avoir découvert dans un poète ṯaqafite ou de la région ṯaqafite. An 11[e] siècle de l'hégire, le village d'Al-Wahṭ n'était plus que l'ombre de ce qu'il fut, au temps où 'Amrou ibn al-'Aṣi en avait fait le plus riche domaine du Sarāt (1).

A défaut de centres importants, on rencontrait partout dans la campagne de florissantes exploitations agricoles, cultivées pour le compte des Ṯaqafites, ou propriétés des riches banquiers de Qoraiš. Les grandes familles de la Mecque tenaient toutes à posséder un lopin de terre dans la région de Ṭāif. On voyait des octogénaires — tel le père de 'Amrou ibn al-'Aṣi — escalader la rude montée du Sarāt, moitié à pied, moitié à âne, pour venir surveiller sa vigne de Wahṭ (2).

La Tradition répugne à reconnaître la condition modeste des intimes amis, des principaux auxiliaires de Mahomet. Ainsi elle s'efforce de rattacher le futur calife 'Omar, sinon à l'aristocratie, du moins à la riche bourgeoisie de la Mecque. Sa mère aurait été une Maḫzoūmite. Or, devenu calife, 'Omar exprimera le regret que l'indigence de son père, Al-Ḫaṭṭāb, n'ait pu lui procurer un pied à terre, près de Ṭāif. De grand cœur il se dira « disposé à échanger une bicoque, aux environs de Ṭāif contre dix palais en Syrie ». C'est là un des nombreux ḥadīṯ inventés par le patriotisme des Ṭāifites, mais attestant une réalité indiscutable, à savoir

(1) 'Oǵaimī, *op. cit.*, 20, *b*, à propos de Wahṭ: بهذه القرية مزارع وعين كبيرة الا انها الآن ضعيفة و بستانها المذكور فلم يَبْقَ على معشار ما كان عليه. Au temps de Tamisier en 1834, modeste exploitation agricole ; *Voyage*, I, 350. Sans doute «le village El-Wahab», lire «Wahat» que le *Handbook of Arabia*, I, 127 place au N. E. de Ṭāif.

(2) Balāḏorī, *Ansāb*, 84 *b*; Ibn Hišām, *Sīra*, 272, bas.

le prix attaché par leurs voisins de la Mecque (1) — il n'en va pas autrement de nos jours (2) — aux terres du Sarāt (3). Le même 'Omar ne tardera pas d'ailleurs à y acquérir le vaste domaine de Rokba qu'il transmit à ses descendants (4). L'orthodoxie en a profité pour lui faire exalter la sainteté de la Mecque. « Un péché à la Mecque, aurait-il affirmé, m'inspire plus de crainte que 70 transgressions à Rokba ; لخطيئة أصيبها بمكّة اعزّ عليّ من سبعين خطيئة اصيبها بركبة » (5). A Ṭāif, les financiers qoraišites aimaient à venir goûter les plaisirs de la vie champêtre. Parfois même ces arrière-cousins des Bédouins du Tihāma s'y sentaient repris par la nostalgie de la vie nomade. Ainsi nous voyons, au premier siècle de l'hégire, le grand seigneur omayyade, l'excentrique poète Al-'Arǵī, « conduire en personne ses chameaux à l'aiguade, couvert d'un grossier caban », puis le lendemain, après s'être baigné, accueillir ses amis, vêtu d'un *complet* (6), valant 500 dinārs :

يوماً لاصحابي ويوماً للبال ٭ مدرعة يوماً ويوماً سربال (7)

---

(1) En même temps que Al-'Arǵī, un autre 'Oṯmānide, mari de Sokaina, possède à 'Arǵ une ضيعة, abritant un harem considérable : cf. *Aǵ.*, XIV, 166, 6 d. l. *Aǵ.*, I, 88, 6 : ضيعة d'un Gomaḥite près de Ṭaif. Autres « châteaux » de Qoraiš dans la région de Ṭāif ; *Aǵ.*, I, 155, haut.

(2) Tamisier, *op. cit.*, I, 169—355. On fait affirmer par Mo'awia que « dix maisons au Ḥiǵāz l'emportent sur vingt en Syrie »; Al-Mottaqī, *Kanz al-'ommāl*, (Ḥaidarabād, 1313 H.), VI, 256, n. 4620.

(3) 'Oǵaimī, *op. cit.*, 9 *a* ; *Montaḫab Kanz*, V, 351.

(4) On le place parfois près de 'Okāẓ où les descendants de 'Omar conservèrent des possessions ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 408, 2 : 661, 13 ; autres identifications, Yāqoūt W. II, 809 ; 'Oǵaimī. *Aḫbār Ṭāif*, 9 *a*, lequel écrit رحبة, bassin, et se contente de copier ses prédécesseurs ; Azraqī, W., 363, 5 d. l. : 366. Naḫb ('Oǵaimī, *op. cit.*, 21 *a* épèle *Naḥib*) près de Ṭāif ; Ṭab., *Annales*, I, 1573 ; *Ǵabāǵib*, autre toponyme ṯaqafite ; 'Oǵaimī, *op. cit.*, 21 *a* ; dans Yāqoūt, W. II, 14, جبال مكّة = montagnes près de Ṭāif.

(5) Azraqī W. *loc. sup. cit.* Sur la sainteté idéale de la Mecque, voir les ḥadīṯ recueillis dans *Kanz al-'ommāl*, VI, nos 4321 etc.

(6) Je traduis ainsi حلّتان, tunique et manteau, c.-à-d. un habillement complet. Comp. *Aǵ.*, XV, 62, 2 ; XII, 48 ; Baǵawī, *Maṣābiḥ*, II, 84, 4, 14 « deux habits rouges, deux habits verts » ; cf. *Aǵ.*, XI, 83, 10 d. l. ; 146, 5 ; Aboū Daoūd, *Sonan*, II, 111.

*(7) *Aǵ.*, I, 157 ; à la p. 158, 10 de l. au lieu de العتيق lisez العقيق, Al-'Aqīq, le lieu

*
* *

Dans les environs de Ṭāif, on vantait surtout les charmes de Waǵǵ. Aucune localité ne nous devrait être mieux connue ; aucune n'étant plus fréquemment citée dans les annales de la cité ṯaqafite (1). En dépit de cette célébrité, nos auteurs n'ont pu se mettre d'accord sur son identité. Beaucoup y voient simplement un synonyme de Ṭāif (2). L'opinion la plus vraisemblable veut reconnaître dans Waǵǵ le nom d'une vallée, voisine de cette ville. C'était un ensemble de terrains pittoresquement accidentés (3), couverts de bouquets d'acacias (*ṭalḥ*) et de lotus (*sidr*). La belle venue de ces lotus avait, au siège de Ṭāif, excité l'envie des Compagnons du Prophète. Celui-ci, pour les calmer, dut leur en promettre de plus beaux au Paradis (4). Certains de ces arbres contemporains, assurent les chronographes, de l'hégire, atteignaient 46 empans شبر ou même 36 coudées ذراع de tour (5). Dans les environs de Waǵǵ, Zobaida, femme de Hāroūn ar-Rašīd, voudra plus tard acquérir « deux propriétés considérables », حائطان عظيان (6). Du village de Waǵǵ plusieurs fois détruit, il ne

---

de plaisance près Médine : 158, 19 lire سرط au lieu de صوت . ʿArǵī se vante de tenir toujours son feu allumé pour l'hospitalité : *Aǵ.*, I, 154.

(1) Et dans ses poètes : généralement synonyme de Ṭāif : Ibn Hišām, *Sīra*, 850, 3 d. l. Cette synonymie a accru la confusion dans la toponomastique locale.

(2) ʿOǵaimī, *op. cit.*, 8 *b*, 9 *a* : Omayya ibn Abi's Ṣalt, *Divan* III, 1 : *U.* I, 12 ; apocryphe, mais ancien : Hamdānī, *Ǵazīra*, 213, 14-15 : Ibn al-Faqih, *Géogr.*, 22 : Bakrī, *Moʿǵam*, 241, 451, 838 : fréquemment بطن وج . La vallée semble n'avoir eu qu'une faible étendue ; cf. *Aǵ.*, VI, 25, 11. Sur le site de Waǵǵ, voir encore *Chroniken* W., II, 75, 76, 133. Dans les poésies de Ġailān, Waǵǵ semble = Ṭāif : *Aǵ.*, XII, 47, 11. Remarquez dans la topographie ṯaqafite la fréquence de l'addition بطن . Ainsi pour Waǵǵ, Lyya, Ǵildān.

(3) Et de plantureux pâturages : Hamdānī, *Ǵazīra*, 120, 26 : 211, 22. Leur abondance est caractéristique de la region.

(4) ʿOǵaimī, *Aḫbār Ṭāif*, 10 *a*. Ce sont les نبق . « C'est ici l'arbre qui s'élève le plus haut » ; Tamisier, *Voyage*, I, 302

(5) ʿOǵaimī, *op. cit.*, 19 *b*.

(6) « Dans une vallée, voisine de Ṭaif, appelée Barad... l'endroit s'appelle Waǵǵ » (sic); Hamdānī, *Ǵazīra*, 120, 26. L'une doit sans doute être cherchée à Ḥonain. Zobaida en sacrifia la palmeraie pour amener l'eau à la Mecque ; *Chroniken*, Wüst., III, 336.

subsistait plus de trace, à l'époque de 'Oǵaimī (1). Plus encore que par ses lotus, le val de Waǵǵ était célèbre par ses sanctuaires (2). Par rapport à Ṭāif, « وجّ ذات الانداد , le Waǵǵ des fétiches » semble avoir joué un rôle, rappelant celui des *maśā'ir* de Minā, de 'Arafa, de Mozdalifa, dans l'histoire de la Mecque.

Plusieurs dictons témoignent de ce passé profane. La Tradition, toujours empressée à effacer les traces, les souvenirs de l'ancienne gentilité bédouine, s'en est offusquée. Elle a voulu en atténuer l'effet, en attribuant ses scrupules à Mahomet. Le sanctuaire collectif de Waǵǵ, le principal haut-lieu ṯaqafite, consacré aux vieilles divinités, انداد , du Sarāt, a donc été proclamé par le Prophète « le ḥaram d'Allah, وجّ حرم الله عزّ وجل ». Waǵǵ, étant « un lieu saint, Allah lui avait ordonné de la vénérer et d'en recommander le respect ; ان وجًّا مقدّس وان الله امرَني ان اقدّس وجًّا فقدّسوها » (3). Par contre, une autre sentence du Prophète, par son contenu et par l'anthropomorphisme de l'expression, a singulièrement embarrassé les exégètes : « le dernier pas d'Allah sur la terre fut à Waǵǵ, ان اخر وطئة وطِئها الله بوجّ » (4). Dans ces dictons, il nous paraît difficile de méconnaître le souvenir et comme les débris d'une ancienne mythologie ṯaqafite. Cette provenance explique l'intervention, prêtée ici à Mahomet, et aussi les efforts de l'orthodoxie pour identifier Ṭāif et son *ḥaram* avec Waǵǵ et son val sacré (5). Ainsi, à la Mecque, on exaltera la Ka'ba pour diminuer l'importance des autres sanctuaires de la métropole qoraišite (6), au grand

---

(1) *Aḫbār Ṭāif*, 21 *a* ; 11e siècle H. المليسا , Al-Molaisā, village de la région de Ṭāif, 'Oǵaimī, *op. cit.*, 20 *b*. n'est pas dans Yāqoūt. Je n'ai pu le retrouver dans les auteurs récents, voyageurs etc. Attendons un explorateur moderne, ayant la précision scientifique et l'esprit d'observation du vieux Burckhardt.

(2) Ḥaram de Waǵǵ ; Ibn Hišām, *Sīra*, 918 ; *Kanz al-'ommāl*, VI p. 256, no 3622.

(3) 'Oǵaimī, *Aḫbār Ṭāif*, 9 *b*.

(4) 'Oǵaimī. *op. cit.*, 10 *a*.

(5) Essai pour expliquer la nature du ḥaram de Waǵǵ ; Ibn Daiba', *Taisīr al-woṣoūl ilā ǵāmi' al-oṣoūl*. III, 127, bas.

(6) Waǵǵ, fréquemment cité comme point de repère pour la région de Ṭāif : ainsi al-Waht est dit « à 3 milles de Waǵǵ » ; 'Oǵaimī, *op. cit.*, 21 *a*. « Lyya à huit milles de

profit du monothéisme qoranique.

D'autres coins, plus éloignés de la cité, ne se trouvaient pas moins favorisés que Waǵǵ. Telle la vallée de Moṭār où, dans toutes les saisons de l'année, on était assuré de rencontrer des dattes mûres (1). Mais une particularité frappait avant tout l'étranger arrivant pour la première fois dans la région de Ṭāif : c'était la multiplicité des vignobles, l'étendue des vergers (2). Leurs fruits faisaient prime — comme de nos jours encore — sur tous les marchés du Ḥiǵāz.

Des puits, des réservoirs, des canalisations, et aussi des barrages établis, au débouché des vallées, entretenaient la fraîcheur de ces plantations, amoureusement cultivées par les indigènes (3). Creuser un puits constituait un titre de gloire, mis à l'actif des plus fastueux sayyd (4). Ce fut, semble-t-il, une spécialité des ancêtres de Ḥaǵǵāǵ, tendancieusement exploitée contre cet homme d'Etat par l'ancienne annalistique, (5) quand

---

Waǵǵ et au sud de Ṭāif » ; 'Ogaimī, *loc. cit.* Cet auteur semble lui aussi envisager Waǵǵ et Ṭāif comme des synonymes. Voir plus haut pp. 23 etc. la distance approximative entre Ṭaif d'une part, Lyya et Waht de l'autre.

(1) Bakrī, *Mo'ǵam*, 531, 9-10; cf. 181, 8. Pour la vocalisation Moṭār (avec *ḍamma*) cf. Hamdānī, *op. cit.*, 134, 6. Maqdisi, *Géogr.*, 101, 3.

(2) Omayya ibn Abi'ṣ Ṣalt, *Diwan*. U. I. Le poète médinois Ka'b ibn Mālik menace Ṭāif d'arracher ces vignes (le ḥadiṯ s'en souviendra) ; Yāqoūt, E. VII, 400.

(3) Propositions des Ṯaqafites à leurs voisins bédouins ; نثيرها حَرْثًا ونغرسها اعنابًا وثمارًا واشجارًا ونكظمها كظائم ونحفرها اطواء ونملأها عمارةً وجنانًا (Huile du Sarāt ; Ibn Baṭṭoūṭa, *Voyages*, I, 885). Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, E. I, 288 ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 50. Barrages : cf. Tamisier, *op. cit.*, I, 341.

(4) Vers de Ka'b al-Aśraf ; Nöldeke, *Beitr. zur Poesie der alten Araber*. 80. cf. '*Iqd*[1] III, 17 ; *Berceau*, I, 37. *Aǵ.*, I, 154, 6 ; il s'agit de la région de Ṭāif.

(5) Sans nous autoriser à conclure qu'ils « étaient ouvriers maçons »; Périer, *Hadjdjādj*, p. 4. Les plus anciennes familles qoraišites se prévalent d'avoir creusé des puits, absolument comme aux temps des patriarches bibliques ! Comparez le vers cité par le scoliaste de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Diwan*, ١٢٦, 9 (éd. Lyall :

فانّ الماء ماء ابي وجدّي   وبئري ذو حفرتُ وذو طويْتُ

« Cette eau est la propriété de mon père, de mon aïeul ; ce puits, je l'ai creusé, je l'ai maçonné ! »

ذو = الذي . Le puits الهرم près de Ṭāif est creusé par 'Abdalmoṭṭalib ; un Ṯaqafite s'en empare ; Balāḏorī, *Ansāb*, 43, *b*.

elle prétend y reconnaître une marque de leur condition inférieure. Cette activité prouve seulement qu'ils possédaient des propriétés étendues et s'entendaient à les mettre en valeur. A Ṭāif, comme dans le reste de l'Arabie, le creusement d'un puits suppose des capitaux et une entreprise agricole, ماء ومال عليه. On comprend l'attachement des Ṭāifites pour des propriétés, si laborieusement créées. Quand le Prophète, campé sur leur territoire, menaça de tout dévaster, la population demanda grâce pour les domaines les plus éloignés de la cité dont l'entretien nécessitait les plus grands sacrifices. «Que Mahomet, dirent les habitants, les confisque plutôt. S'il en détruit les plantations, personne ne se sentira le courage de les reconstituer!» (Ibn Hiśām, 873).

Des accords conclus avec les Bédouins du Sarāt protégeaient les domaines contre les déprédations des troupeaux et de leurs bergers (1). Accords d'une efficacité souvent illusoire. Vrais chiffons de papier, alors même qu'on avait pris la précaution de les libeller sur le cuir. Il en naissait des conflits, dégénérant parfois en bagarres sanglantes. Les notices d'Al-ʿArǵī et de Ǵailān nous en ont conservé des souvenirs. De ses origines familiales, le premier avait conservé la «fougue omayyade», وثبة أموية, et ses séjours prolongés dans les solitudes du Sarāt avaient encore exalté son humeur farouche (2). Décidé à se rendre justice à lui-même, il s'amusait à percer de flèches les chameaux, s'oubliant jusqu'à venir marauder sur les réserves de ses terres de culture et de pâcage (3).

---

(1) Bakrī, *loc. cit.* Comp *Aǵ.*, XII, 46.

(2) Avec quelle férocité il venge les affronts ; *Aǵ.*, VII, 145. Dans toutes les agglomérations — telle Médine — les sédentaires doivent être en mesure de repousser les aggressions des اعراب ; cf. Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, 6, 31. Ceux-ci de leur côté se promettent de les razzier ; *ibid*, 68, 1—2.

(3) *Aǵ*, I, 160 ; XII, 46.

II

FERTILITÉ DE LA RÉGION

Les dattiers. — La culture du froment. — Terrains de chasse. — Les vergers ; « tous les fruits de la Syrie ». — Les vignobles : Aboū Miḥǵan. « l'Horace » des Arabes. Le « zabīb » de Ṭāif. — Les Juifs. marchands de vin. — L'apiculture. Le miel dans le Qoran et chez les Bédouins. — Miel et beurre administrés aux nourrissons.

« Taifa (sic) — ainsi s'exprime une ancienne *Vie de Mahomet* (1)—est l'endroit de l'Arabie, où l'on respire l'air le plus vif et le plus pur. Quoique située au de-là du tropique, l'eau y gèle dans le creux des rochers » (2). Cette fraîcheur de la température, la qualité du terroir, jointes à l'abondance, à l'excellence des eaux, très appréciées comme boisson par les Bédouins, à cause de leur légèreté et de leur pureté (3), tous ces facteurs développaient

---

(1) Turpin. *Hist. de la vie de Mahomet*, I. 36., Pour la réparation des dégâts occasionnés par les bestiaux dans les propriétés. voir Baǵawī, *op. cit.*, II, 10. Pour la graphie *Taifa*, voir plus haut p. 6.

(2) Pour la gelée et la neige dans la région, cf. Tamisier. *Voyage*, I, 291, 292.

(3) Burckhardt, *Voyages*, I, 84-89 ; *'Iqd* [1], III, 342 ; 356 : Maqdisī, *Géogr.*, 79 ; Mobarrad, *Kāmil* (W.) 115. Le جليد est mentionné par 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Dīwan*, VI, 7, poète de la région de Ṭāif. Les montagnes environnantes. celles du moins voisines du Yémen, bénéficient du régime de la mousson : cf. Lyall. dans 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Dīwan*, p. 76. Aussi la région nourrit-elle des vaches. qui ne pourraient subsister dans les steppes brûlées du Tihāma. Omayya ibn Abi'ṣ-Ṣalt les mentionne dans sa description de *l'istisqā'*. Au pèlerinage. le Prophète aurait pour ses épouses sacrifié des vaches ; Aboū Daoūd, *Sonan* (I.), I, 178. Les Bédouins, comme les B. Solaim, affirme leur poète 'Abbās ibn Mirdās, ne possèdent pas de vaches ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 862, 6 d. l. Mais on

partout une végétation variée et que les Arabes devaient trouver luxuriante. Avant tout, des champs de céréales (1). Le froment constituait la base de l'alimentation des Taqafites, au lieu du lait et des dattes, le menu traditionnel, national des Arabes. Dans ce régime frumentaire, on croyait découvrir l'explication de leur *dahā*, de leur intelligence féconde en ressources (2). Au sein des forêts, couvrant les montagnes environnantes, le gibier abondait (3). Les indigènes et leurs hôtes de Qoraiš, établis dans les villas et sur les domaines du Sarāt, se livraient, on l'a vu, avec entrain au plaisir de la chasse (4). Cette distraction se trouvait interdite dans le val de Wağğ et aussi aux abords immédiats de Ṭāif. Sa banlieue, transformée en un *ḥaram* (5), jouissait d'un autre privilège des territoires réservés ; il était sévèrement défendu d'y couper les arbres. Comme à Médine, les jardins étaient soigneusement enclos de murs, plus exactement entourés d'une levée de terre, d'où leur nom de *ḥā'iṭ* (6). On appliquait encore cette appellation de *ḥā'iṭ* à des domaines (7) du Sarāt, trop vastes pour pouvoir être délimités par des marques extérieures (8).

---

les rencontre *chez* les ʿAdwān (donc dans le Sarāt) : *Aġ.*, III, 5. Le célèbre vice-roi d'Egypte Mehemet-Ali (Moḥammad ʿAlī), habitué aux eaux du Nil, accorde son suffrage à celles de Ṭāif ; Burckhardt. *Voyages*, I, 88. Il est question de la neige dans ʿAbīd ibn al-Abraṣ, *Divan*. XIX, 13 : cf. l'*Introduction* de Lyall p. 45 Pour le ضريب = جليد . cf. le *divan* de Ḥassān ibn Ṯābit, 71, 2.

(1) Yāqoūt W., III 495. Le froment dans les poésies d'Omayya ibn Abi's Ṣalt ; voir Power, *MFOB*, V [1], p. 178 *

(2) *Aġ.*, XII, 48, 49 ; cf. *Berceau*. I. 83.

(3) *Aġ.*, VII, 145.

(4) Notice d'Al-ʿArğī, *Aġ.*, I, 153 sqq.

(5) Ibn al-Faqīh, *Géogr.*. 22 (Pour la défense de couper les arbres, aux environs des villes, cf. *Deutéron.*, 20, 19 ; *Berceau*, I, 61) : *ʿIqd* [1], I. 135, Wellhausen, *Reste*, 50 ; *Chroniken* W., II, 48, 75 ; Ibn Hiśam, *Sīra*, 918 d. l. Bakrī, *Moʿgam*. 578 ; *Kanz al-ʿommāl*, VI, p. 256, nº 3622.

(6) Balādorī, *Fotoūḥ*, 58 ; Ṭab. *Annales*. I, 1200, 16 ; 1671, 9. Burckhardt, *Voyages*, I, 87 : « *belad*, comme on appelle ici les champs, enclos d'une muraille basse » ; Tamisier, *Voyage*, I, 300. A l'appendice, joint au vol. III, Burckhardt transcrit *belad* par بلد. Son orthographe n'est pas toujours sûre

(7) Ou *ḍaiʿa* ; *Aġ.*, XIV, 166, 6 d. l.

(8) Cf. *Aġ.*, I, 160 : il s'agit des vastes possessions d'Al-ʿArğī.

On retrouvait dans la région accidentée des Ṭāifites, mais seulement au sein des vallons, creusés dans les flancs du mont Sarāt, le palmier, l'arbre des oasis du Ḥiǵāz (1). Ceux de la vallée abritée de Moṭār jouissaient d'une réputation méritée (2). On y récoltait des dattes juteuses, charnues, « où disparaissait, s'enlisait, يوحل, la mollaire » du gourmet (3).

A côté du dattier, l'unique arbre fruitier des basses régions du Ḥiǵāz (4), la campagne de Ṭāif fournissait les principales productions végétales et jusqu'aux fruits de la Syrie. En la parcourant, le voyageur Burckhardt (5) s'imagine traverser le Liban (6). Parmi ces fruits, signalons avant tout les raisins, puis les olives, les bananes, les figues, les pêches. les coigns, les grenades, les melons (7). Tous ces produits étaient exportés sur les marchés du Ḥiǵāz, principalement à la Mecque. Entre cette ville et la région de Ṭāif, c'était un va-et-vient journalier de caravanes, chargées de fruits (8). C'est sur cette route, à moitié chemin entre les deux cités, à Naḫla, que Mahomet établira ses bandes de pillards, chargés d'inquiéter le commerce de Qoraiš et sans égards pour les mois sacrés. Aucun poste ne pouvait être mieux choisi. C'était rendre impossible le ravitaillement de la Mecque.

En définitive, le raisin formait le plus apprécié, sinon le principal produit de la région. Les premiers ceps auraient été importés de Wādi'l Qorā,

---

(1) Rare dans les environs même de Ṭāif : Tamisier, *Voyage*, I, 302.

(2) Yāqoūt, W., III 495.

(3) Qotaiba, *Kitāb al-'Arab*, 287. 5-6 : يوحل فيه الضرس ou encore يغيب فيه الضرس ; Wāqidī, 188. 3. Cette description convenait surtout à la variété عجوة

(4) Le dattier (fém., en arabe *naḫla*), « reine des arbres » et « tante des Arabes » ; Maqdisī, *Geogr.*, 105, 14 ; 106 : *Kanz al-'ommāl*; VI, p. 273 : cf. *Berceau de l'islam*, I, 82 etc.

(5) *Voyages*, I, 86.

(6) Arbres fruitiers de toutes sortes, grandes quantites de rosiers dont les fleurs sont renommées ; Roches, *op. cit.*, 320. Un peu au sud de Ṭāif, on cultiverait le café ; *ibid*, 318. Variété des arbres et de la flore : Tamisier, *op. cit.*, I, 301 etc; *Berceau*, I, 93.

(7) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 56-58 : Yāqoūt, W, III 495 ; Ibn Baṭṭoūṭa, *Voyages*, I, 304-305 ; Omayya, *Dīvān*, U. I, v. 14 ; Burckhardt, *Voyages*, 87-88, 112.

(8) *Aǵ.* I, 85 ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 5, l. 15 Ḥāzimī, *Nāsiḫ wa Mansoūḫ*, 218 ; Ṭab., *Annales*, I, 1274.

cadeau d'une femme juive à Aboū Riǧāl (1). Ce renseignement, conservé par la tradition locale, me semble instructif à plus d'une titre. Il témoigne de la reconnaissance de la population pour l'ancêtre légendaire de Ṯaqīf, si maltraîté dans le ḥadīṯ. Il proteste contre la théorie de Winckler, puisqu'il enregistre les triomphes de l'industrie humaine, stimulée au contact d'une civilisation supérieure, sur le rude climat de l'Arabie. Enfin il nous ramène en présence d'une initiative israélite, alors qu'il est question d'un progrès, d'une conquête agricoles. On voit combien le Prophète a été mal inspiré, en privant ses compatriotes de la salutaire émulation, provoquée par leur exemple (2). On récoltait le raisin sur des ceps, disposés en treilles (3). Mahomet se réfugia dans un de ces vignobles, quand son essai de propagande monothéiste à Ṭāif menaça de prendre une tournure désagréable (4). Plus tard il fera menacer par un de ses poètes médinois, Ka'b ibn Mālik, de détruire les vignes de Ṭāif (5). Cette bravade poétique, il s'en souviendra, au siège de cette ville. Il avait commencé à les brûler, lorsque des Qoraišites le supplièrent d'arrêter l'œuvre de destruction, au nom de leur parenté رحم avec les Ṯaqafites (6). Je soupçonne ces Mecquois compâtissants d'avoir été propriétaires dans les environs. Mais le motif de la parenté est à retenir. Nous verrons bientôt combien il se trouvait être fondé.

*
* *

La récolte vinicole a dû être considérable (7). On disait en manière

(1) *Aǧ.*, IV, 75, 10 ; Bakrī, *Mo'ǧam*, 42. 43 ; Ibn Hišām. *Sīra*, 424.

(2) Cf. *Berceau*, I, 142, 154 etc.

(3) Doughty, *Travels*, II, 526. Un million d'échalas pour un vignoble à Ṭāif : Ibn Faqīh, *Géogr.* 22. Voir plus bas. Les mêmes méthodes sont conservées de nos jours ; Tamisier, *op. cit.*, I, 303.

(4) Ṭab.. *Annales*, I, 1200 ; Wāqidī, Kr., 27 ; Caetani, *Annali*, I, 310.

(5) Voir précédemment p. 29 n. 2.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 114 , Ṭab., *Annales*, I, 1672.

(7) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 56. « En Arabie, Taiffa doit être considérée. comme la terre classique des raisins » ; Tamisier, *op. cit* ; I. 303.

de proverbe : « importer du vin chez les Ṯaqafites », au lieu de « porter de l'eau à la rivière», ou comme s'exprimaient encore les Arabes : « porter des dattes à Ḫaibar ou à Haǵar » (1). Dans ces conditions, Ṭâif était prédestinée à donner naissance à l'Horace de la Péninsule, le joyeux Aboū Miḥǵan, (2) l'auteur du distique célèbre :

اذا مُتُّ فادفنوني الى اصل كَرْمَة   تُرَوّي عظامي بعد موتي عروقُها
ولا تدفنوني بالفلاة فانّني   اخافُ اذا ما مُتُّ الّا اذوقَها (3)

« Quand j'aurai expiré, enterrez-moi au pied d'une vigne, dont les racines rafraîchiront mes os desséchés.

De grâce, ne m'enterrez pas dans la steppe. Je craindrais après ma mort de n'en plus goûter » (4).

Le vœu de l'aimable poète fut exaucé, si nous pouvons en croire la légende. Sur sa tombe poussèrent trois ceps de vigne et leurs grappes encadraient cette simple inscription : « Ci-gît Aboū Miḥǵan le Ṯaqafite ; هذا قبر ابي محجن الثقفي » (5).

Le vinaigre de la région jouissait également d'une réputation méritée. Vin et raisins étaient en majeure partie exportés à la Mecque (6).

Pour ses parties de plaisir, la jeunesse dorée de cette ville (7), les

---

(1) *Aǵ.*, XV, 16, 3 ; Qotaiba, *Poesis*, 416. 6 : où Aṣma'i blâme un poète parlant de vin, importé de Syrie à Ṭâif : (Cf. *Berceau*. I. 91) il faut comprendre les vins de choix.

(2) Voir sa notice, *Aǵ.*, XXI. 210 sqq. A Ṭâif, la tradition des parties de vin se conserva après l'islam : Bakri, *op. cit.*, 241. 2 d. l. : Abel, *Abū Miḥǵan Carmina*, *passim*. 'Anbasa, frère du calife Mo'âwia, flagellé pour avoir bu à Ṭâif : Qotaiba, *Ma'ārif*. E. 114, 2. En ces occurrences, on choisit de préférence des Omayyades : ainsi Walîd ibn 'Oqba à Koūfa ; *Aǵ*. S. I, 280.

(3) Comp. le distique agréable du chrétien Nâbiġa de Šaibân : *Aǵ.*, VI, 151, 6-7.

(4) *Aǵ.*, XXI. 215 ; Abel, *Abū Miḥǵan Carmina*, p. 15.

(5) *Aǵ.*, XXI, 220, 7.

(6) I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 5. Voir précédemment p. 33. Pour le vinaigre cf. Qotaiba, *'Oyoūn al-aḫbār*, 484, 2.

(7) On buvait aussi, comme à Médine, du vin de palme ; *Berceau*, I, 84 ; Wâḥidī, *Asbāb*, 156. Effets désastreux de ce *nabīḏ* fameux ; *Aǵ*. S. I, 63. 18 ; لا يشرب احدكم ثلاث قداح حتى يذهب بعقله ودينه. C'est contre lui qu'a fulminé le Qoran.

riches banquiers qoraisites préféraient, nous l'avons noté ailleurs (1), recourir aux crus renommés de Syrie : aux vins de Adra'āt, de Baitrās, de Baisān et aussi de Beyrouth, lequel n'était autre que « le vin d'or » du Liban. Aucun ne rappelle mieux l'éclat de « l'œil du coq» ; une comparaison familière aux poètes qui ont chanté le vin. Cette préférence ne les empêchait pas de conserver toute leur estime au *zabīb* (2), une spécialité de raisin taqafite, célèbre dans toute la Péninsule. 'Abbās, l'oncle de Mahomet, tirait de ses vignobles de Ṭāif une sorte de raisiné, qu'il mêlait au liquide déplaisant, débité par le puits de Zamzam (3). A la Mecque, la population utilisait le *zabīb* pour corriger l'âpreté des eaux de la cité (4). Macéré dans l'eau, il servait à édulcorer la boisson matinale du calife 'Omar (5). Cet usage a dû être fort répandu, puisque les *Ṭabaqāt* ont éprouvé le besoin d'y associer le souvenir de l'austère successeur de Mahomet, dans le but de rassurer les musulmans timorés sur la licéité de ce breuvage (6).

On aurait même, affirment certains textes, porté ce *zabīb* sur les marchés de la Babylonie et de la Syrie, pourtant des pays de vignobles. Du moins retrouverons-nous le zabīb parmi les articles formant le chargement ordinaire des caravanes qoraisites. Plus tard on transplantera jusque dans le Horāsān les ceps produisant ce raisin spécial. C'était une sorte de raisin de Corinthe. «Les pépins sont extrêmement petits et on ne les sent pas sous

---

(1) Cf. *Berceau*, I, 92 : *Mo'āwia*, 415. Vins de Syrie portés à Ṭāif : Qotaiba, *Poesis*, 416, 6. Vins du Liban bus à Médine : *Aǵ.*, II, 86, 20. Pour « le vin de Bairoūt » = Liban ; cf. *Aǵ.*, VI, 120, bas.

(2) Burckhardt mangea aussi « à Taif des raisins très gros et d'une saveur délicieuse » : *Voyages*, I, 112. Pour le *zabīb*, voir plus loin.

(3) Azraqī, Wüst., 70, 291, 340 : Balādorī, *Fotoūḥ*, 56 ; Maqdisī, *Géogr.*, 101, 5. On tente l'impossible pour découvrir des titres de gloire à l'ancêtre des 'Abbāsides et établir son privilège de la *siqāya*. Nous aurons a y revenir. Balādorī, *Ansāb*, 33, *a*.

(4) *Osd.* III, 332, 12 : Azraqī, Wust., 70. On recourait également aux dattes dans le même but ; Azraqī, Wust., 70 , Burckhardt, *Voyages*, I, 268.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 105, 18. On faisait fermenter ensemble dattes et zabīb ; opération interdite par le ḥadit : Tirmidi, *Ṣaḥiḥ* (Dehli) II, 10.

(6) Cf. *Berceau de l'islam*, I, 91. Dans le même but, le ḥadit montre Mahomet usant fréquemment de vinaigre (*Aǵ.*, VIII, 161), malgré sa provenance de l'alcool.

la dent » (1). Le zabīb et aussi l'huile de Ṭāif faisaient l'objet du commerce particulier exercé par Aboū Sofiān à la Mecque et pour lequel il comptait vraisemblablement comme associés ses gendres ṯaqafites (2). Quand les conquérants arabes disposeront des succulents raisins de la Terre-Promise, ils sentiront leur enthousiasme se refroidir pour le zabīb du Sarāt.

Tel aurait été du moins le cas de Mo'āwia. Ce calife avait un neveu, fils d'une sœur mariée à Ṭāif. Ce personnage d'une rare médiocrité déçut toutes les espérances de son oncle (3). Or le neveu recherchait la main d'une fille du souverain et la mère (4) intervint pour appuyer la demande. Mo'āwia se permit d'élever des objections ; le parti lui paraissait peu sortable. Dépitée, la mère s'écria : « Pourtant Aboū Sofiān m'a mariée à un Ṯaqafite et notre père te valait assurément ! — Sans doute, répliqua le spirituel Omayyade avec un sourire capable de désarmer les plus revêches. Aboū Sofiān avait ses raisons pour apprécier le *zabīb* de Ṭāif : mais réfléchis donc, ma bonne sœur (اخيّة) ; pour le moment, nous ne manquons pas de raisins secs, قد كثر الزبيب (5) ». Les étrangers passant par Ṭāif, à la fin des vendanges, s'extasiaient devant les aires ou *bayādir*, servant à la dessication des raisins. Leur couleur sombre, leur entassement, leur extension rappelaient aux nomades, arrivant du Tihāma, le paysage des noires *ḥarras*, couvertes de débris volcaniques (6).

---

(1) Tamisier, *Voyage*, I, 303 ; Maqdisi, *Geogr.*, 324, 4.

(2) *Aġ.*, XIII, 34 ; XIV, 25, 3. Baihaqi, *Maḥāsin*, 107, 1 ; Ǵāḥiẓ, *Maḥāsin*, 165, 10. زيت et زبيب forment des variantes fréquentes p. ex., Boḫārī, *Ṣaḥīḥ*, Kr. II, 45 ; comp. Ibn Rosteh, *Geogr.*, 215, 9 (variantes en note) lui fait vendre du cuir ادم au lieu d'huile. Pour l'huile du Sarāt, voir Ibn Baṭṭoūṭa cité plus haut. Les caravanes passant à Naḫla portent زبيب وادم : Ibn Hišām, *Sira*, 424. Ibn Baṭṭoūṭa — un plagiaire éhonté — est une autorité sujette à caution. Les voyageurs modernes ne mentionnent pas l'olivier dans la région de Ṭāif. Pour les Bédouins préhégiriens, la terre classique de l'huile fut la Syrie.

(3) Cf. *Aġ.*, XIII, 33-48.

(4) Omm al-Ḥakam ; comme Mo'āwia, elle avait pour mère Hind : Qotaiba, ***Ma'ārif***, E. 117. Le calife tenait donc à lui être agréable. L'addition لامّه ou اخت لابويه indique toujours une recrudescence d'intimité dans ces familles polygames.

(5) *Aġ.*, XIII, 34, bas.

(6) Yāqoūt, W, III, 499, 1 ; Ibn Faqih, *Geogr.* 22, 14 sqq.

Les chrétiens et les juifs monopolisaient la vente du vin, dans les villes du Ḥiǵāz (1). Ce sont « les marchands à la moustache blonde : ils cèdent contre une forte rémunération la précieuse liqueur, qu'ils ont laissé vieillir » :

مِمَّا يُغَالِي بِها بَيَّاعٌ عتقَها   ذو شاربٍ اصهَب يُغلَى بها السِيمَهْ (1)

A ces colporteurs exotiques, (2) les indigènes de Ṭāif auraient fait, semble-t-il, une rude concurrence (3). A la Mecque, à Médine, on continuera à boire du vin, même « après la hausse de prix, après toutes les interdictions, les pénalités stipulées par l'islam » :

ان كانَتْ الخمرُ قدْ عزَّتْ وقد مُنِعَتْ   وحالَ مِن دونها الاسلامُ والحَرَجُ (4)

Parmi les anciens amateurs, beaucoup proclamaient avec Aboū Miḥǵan : « J'ai supporté avec résignation la mort de mes frères ; mais renoncer au vin, jamais ! pas même un seul jour !

« Le commandeur des croyants a condamné la boisson ; à nous, buveurs, de pleurer, autour des pressoirs (vides) :

وانّي لَذو صبرٍ وقد ماتَ اخوتي   ولستُ عن الصهباءِ يوماً بصابرِ
رماها اميرُ المؤمنين بِحَتْفِها   فحلاّنُها يبكون حول المَعاصِرِ (5)

(1) 'Abīd ibn al-Abraṣ, *Divan*, XXI, 8. Comp. *ibid.*, VIII, 6, matelots juifs ***blonds*** ; صُهب. Ethnographiquement la notation est intéressante ; non moins intéressante la profession exercée par ces juifs, commerçants et navigateurs. Parmi ces derniers, la proportion remarquable des blonds avait déjà frappé les Arabes. Un cabaretier juif enivra Aboū Šaḥma, le fils de 'Omar: cf. قصّة ابي شحمة بن عمر (man. Berlin) p. 190 *b*. L'épithète de « rouge » (c-a-d. non Arabe) se trouve fréquemment donnée aux marchands de vin ; *Aǵ.*, XVI, 17, l. 19. Pour les juifs marchands de vin, cf. *Aǵ.*, VII, 124, 3 ; II, 120 d. l. Sur les ***navicularii*** juifs, voir Juster, *Les juifs dans l'empire romain*, II, 264-265. Pour désigner les marchands de vin chez les poètes, fréquente est encore l'épithète de ازرق et son diminutif أُزَيرِق. Elle prétend désigner leur origine non-arabe.

(2) *Poète royal*, 41 ; Ǵāḥiẓ, *Opuscula*, 63 ; *Aǵ.*, VIII, 81, 29 ; XI, 91 ; XII, 152, 155; XIII, 137, 1. Tente du vendeur de vin : *Aǵ.*, XVI, 17, l. 16.

(3) *Aǵ.*, VI, 58, 60.

(4) *Aǵ.*, XXI, 216. قد عزّت peut également se traduire : « le vin s'est fait rare » ; traduction accueillie dans *Mo'āwia*, 412.

(5) *Aǵ.*, XXI, 219, 17.

Pour couper court à cette odieuse industrie, le calife 'Omar n'imagina pas de moyen plus expéditif que de mettre le feu à leurs tavernes de Médine (1). Chez la Tradition, on constate une véritable obsession. Elle ne réussit pas à se représenter le fils d'Al-Ḫaṭṭāb autrement qu'armé d'une cravache, d'un sabre (2) ou d'une torche. Si le second successeur de Mahomet recourut parfois à la manière forte, il ne donna pas moins de preuves d'un opportunisme intelligent (3). Ne pouvant appliquer la manière forte aux « beuveries » organisées par les 'Abbāsides, les *faqīh* de Bagdad voulurent du moins élever une protestation indirecte, en s'abritant prudemment derrière l'autorité de l'austère calife.

*
* *

A Ṭāif, l'apiculture devint également l'objet de soins spéciaux. Cette industrie se trouva favorisée par l'extension des vergers (4) entourant la cité. Grâce aux diverses altitudes, dans les vallons abrités — tel le canton de Moṭār (5) — la floraison sans cesse renouvelée des arbres et des plantes offrait aux abeilles une pâture inépuisable et combien variée. L'apiculture prendra dans la suite des développements assez considérables pour exciter les convoitises du fisc, désireux de lui appliquer la dîme.

La légitimité de cette mesure deviendra une question très controver-

---

(1) I. S. *Ṭabaq.*, III[1], 202 ; V, 40. Cabaretier à Ṭāif : *Aǧ.*, VI, 58 ; Dīnawarī, *Aḫbār*, 233 ; 344, 20. A la fin du 1[er] S. H. un poète présente déjà 'Omar comme le type de la sévérité ; *Aǧ.*, XIV, 170, 2 d. l. Le trait n'a pas été perdu !

(2) Dans la *Sīra*, il parle incessamment de massacrer les moindres adversaires de Mahomet ; Wāḥidī, *Asbāb*, 283, 316 ; Ibn Hiśām : *Sīra*, 244, 726, 748, 810. Pour la cravache de 'Omar, voir *Mo'āwia*, 318 ; *Aǧ.*, XIII, 72, 112 ; XIV, 31, 40, 41, 137, 147 ; Baġawī, *Maṣābīḥ*, II, 140 ; comp. *Aǧ.*, IV, 28, 98 ; I. S. *Ṭabaq.*, VII[1], 92, 5-7.

(3) Cf. *Yazīd*, 396-398. Voir Azraqī, W., 170, 3 d. l : « ما ذلك لك, vous ne le ferez pas ! » Voilà comment on parle à 'Omar !

(4) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 57 ; Baihaqī, *Maḥāsin*, 516, 2. Strabon, *Géogr.*, XVI, c. 4 signale l'abondance du miel en Arabie. « Profusion de roses » à Ṭāif ; Burckhardt, *Voyages*, I, 112 ; Tamisier, *op. cit.*, I, 304.

(5) Voir plus haut, p. 33 ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 272 ; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ*, 40.

sée entre les écoles juridiques du monde musulman (1). Le poète ṯaqafite Omayya ibn Abi'ṣ Ṣalt (2) a célébré les gâteaux de froment, apprêtés au miel, le *fālōūğ* ou *fālōūḏāğ*. Le Prophète a vanté comme une panacée, « un remède à tous les maux de l'humanité » :

la talbineh (3), *farine*
Et miel dont le parfum caresse la narine.
(H. de Bornier, *Mahomet*, I, scène 2).

Le richissime banquier Ibn Ǵod'ān leur fut en grande partie redevable de son incontestable popularité à la Mecque (4). L'hydromel, les boissons miellées étaient fort appréciées des Bédouins (5). Plus tard 'Alī, calife de l'Iraq, reconnaîtra au goût un de ces rafraîchissements préparés avec le miel de Ṭāif et n'hésitera pas à en proclamer la qualité supérieure (6). Un autre calife, l'Omayyade Solaimān, commanda au gouverneur de Ṭāif de lui expédier (7) pour sa table du miel des environs. A ce miel, le Qoran (26, 70, 71) a consacré un éloge ému. Si nous pouvions en douter, l'addition du terme *montagnes* ومن الجبال بيوتًا, nous obligerait à penser aux abeilles du Sarāt ou au miel des Bédouins de Hoḏail, voisins de Ṯaqīf.

---

(1) Balāḏori, *Fotoūḥ*, 57, 2 ; Aboū Yoūsof, *loc. cit.* L'exploitation paraît avoir été considérable. Sur le miel, voir encore Šāfi'ī, *Kitāb al-Omm*, III, 93 ; Mālik, *Mowaṭṭā*, I, 117. Grotte remplie de miel au pays de Hoḏail, donc dans la région de Ṭāif ; Hamdānī, *op. cit.* ; 173, 7-10 ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*. E, I, 41. Dans les districts hoḏailites du Tihāma, les abeilles se trouvaient réduites au *maġāfīr* ; voir plus bas.

(2) *Divan*, XI, 6 ; XX, 3.

(3) تلبينة, comme l'insinue l'étymologie, le lait, *laban*, y entrait également : *Kanz al-'ommāl*, V, 178.

(4) Omayya, *Divan*, XI, 5 ; cf. *Aġ*, VIII, 2-6, surtout p. 4, où Ibn Ǵod'ān introduit le *fālōūğ* à la Mecque ; Ǵāḥiẓ, *Avares*, 253-54.

(5) *Aġ.*, IV, 35, 6 d. l. Hydromel au muse et au camphre. Vin au miel: cf. Ibn Hišām, *Sīra*, 15, 5 : 16, 5 d. l., 829, 4. Le meilleur hydromel était préparé avec « l'eau du Nil ماء النيل اكثر ما يكون (Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 129, 2 d. l.) la plus limoneuse qu'on pourra trouver ». Mahomet et l'hydromel ; Baġawī, *Maṣābiḥ*, II, 81, 1. Ibn Daisa', *Taisīr al-woṣoūl*.

(6) Mas'oūdī, *Prairies*, IV, 329, 2.

(7) Bakrī, *Mo'ǵam*, 271, 272. Solaimān représente le type du souverain, gros mangeur, au sein de la dynastie omayyade. Ḥaǵǵāǵ et le miel ; *Aġ.*, V, 60-61.

Plus loin le même recueil énumère, parmi les délices paradisiaques :

Des jardins toujours verts et des fleuves de miel.

(H. de Bornier, *Mahomet*, II, 3)

Quelle perspective pour les nomades, condamnés au breuvage saumâtre, débité par les puits du désert ! Des fleuves de miel clarifié, raffiné انهارًا من العسل المصفّى (Qoran, **47**, 17) ! Ce miel débordait des grottes, au pays de Ṭāif, et constituait pour les nomades de la région des réserves inépuisables (1). Mieux encore que dans les affirmations de la *Sīra*, je retrouve, dans ces textes qoraniques, la preuve que leur auteur a dû visiter « les colonies d'abeilles dans les montagnes » ṯaqafites, من الجبال بيوتًا.

Ces versets allaient déterminer le développement d'une copieuse littérature apocryphe, du moins pour la grande majorité des noms propres cités. Elle attestait la place occupée par le miel dans l'alimentation des Arabes. Simultanément cette pittoresque documentation devait mettre à l'aise les croyants gourmets, amateurs de matières sucrées (2). Donc, au témoignage unanime des *Ṣaḥīḥ*, des *Mosnad*, des *Sonan* — tous consacrent au moins un paragraphe à notre sujet (3), le Prophète appréciait particulièrement le miel de Ṭāif (4), le plus estimé à la Mecque. En conformité avec le Qoran, il le prescrivait volontiers en qualité de remède, on le verra plus

---

(1) Comp. l'épisode de Taabbaṭaśarran au pays de Hoḏail ; *Aġ.* XVIII, 215 ; Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 129, 4 ; cf. Burckhardt, *Voyages*. I, 87.

(2) Voilà pourquoi le ḥadīṯ montre le Prophète grand amateur de friandises et de pâtisseries. Ici le détail serait infini ; citons seulement Tirmiḏī, *Ṣaḥīḥ*, I, 331, 337 ; Boḫārī, E. IV, 168, 221, 6-11. Aux noces médinoises, (en réalité il s'agit d'usages postérieurs), on distribuait des sucreries, des amandes, des noix... Parmi les invités, on se disputait ces dépouilles. Mahomet prenait part au pillage général ; رأيتُهُ يجاذبهم ويجاذبونه Ṭaḥāwī, *Maʿānī al-āṯār* (manus. Berlin), 141-43. Le trait prétend souligner son caractère affable et humain.

(3) Tirmiḏī, *Śamāʾil* (ms. B. Kh.) *passim* ; Ḏahabī, *Tārīḫ al-islām* (ms. Paris) 82 *b.* ; Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 129 : Baġawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 90.

(4) Les apiculteurs ṯaqafites lui payaient une outre de miel sur dix; Aboū Yoūsof, *Kitāb al-ḫarāǵ*, 40, (106 de la traduction Fagnan).

loin (1). Lui-même en assaisonnait ses aliments, sans en excepter les concombres, ses légumes préférés (2). La *Sīra* a même mêlé le miel à un des épisodes les plus singuliers de sa vie domestique, auquel le Qoran semble faire une discrète allusion.

Sous le climat brûlant du Tihāma, la méridienne devenait presque une nécessité. Aboū'l Qāsim n'y manquait jamais (3). La sieste terminée, il avait l'habitude d'entreprendre la tournée, *ṭawāf*, de son harem. Il s'attarda pour goûter du miel chez l'altière Zainab, femme divorcée d'avec son favori et affranchi Zaid (4), et d'ordinaire en mauvais termes avec les autres « mères des croyants ». Quand le Prophète pénétra chez elles, à tour de rôle, ses femmes lui crièrent : « tu sens le *maǵāfīr* » (5). On désignait, sous le nom de *maǵāfīr*, une gomme ou résine sucrée, mais non pas inodore, que les abeilles des régions basses du Tihāma suçaient, à défaut d'essences plus raffinées, des roses et des fleurs du Sarāt.

Mahomet avait toujours montré pour les parfums une singulière

---

(1) Il défend de tuer les abeilles ; Ǵāḥiẓ, *loc. cit.* : Ibn Daiba', *Taisīr al-woṣoūl*, III, 194 ; comp. le paragr. التداوي بالعسل . dans Maqrizī, *Imtā'* III (manusc. de Kuprulu, Constantinople) ; Wāqidi, Krem., 342, 1 : I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 59 ; Baǵawī, *Maṣābīḥ*, II, 90 ; Tirmiḏī, *Ṣaḥīḥ* (éd. de Dehli) II, 29.

(2) Tirmiḏī (D.) II, 6 ; *Aǵ.*, XI, 68, 9 d. l. ; كان ياكل القثا بالمُجاجِ ; le مجاج est expliqué par العسل واللبن ; Ḫaṭṭābī, *Ǵarīb al-ḥadīṯ* (manuscr. 'Asir effendi, Cplo). Pour l'usage « du lait et du miel » à la Mecque, cf. Ya'qoūbi, *Hist.*, I, 284 ; I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 131, 12 ; IV, 16.

(3) Son sommeil sonore ; I. S. *Ṭabaq.*, II[2], 34, 1 ; Tirmiḏī, *Ṣaḥīḥ*, D. II, 109. La sieste ainsi décrite dans le Qoran, 24, 57 : « quand vous déposez vos habits, l'après-midi ». Raiḥāna est établie في نخل الصدقة ; le Prophète y va siester ; Balāḏori, *Ansāb*, man. 296 *a* ; 356 *b*.

(4) Comp. Qoran, 33, 17. Ce verset a fasciné les moḥaddiṯ et grossi l'importance de Zaid (cf. *Fāṭima*, 26 etc.).

(5) المغافير صمغ حلو كالناطف لهُ رائحة كريهة ; Ḥaidarī, *Ḫaṣā'iṣ ar-rasoūl* (man. Bibl. Khédiviale ; section ḥadīṯ, n° 207) ; cf. Ḥassān ibn Ṯābit, *Dīwan* 125, 8 et le scolion sur ce vers cité p. 86, المغافير صمغ الثمام الواحد مغفور . Les « mères des croyants » cédaient parfois à « leur démon » de la jalousie, comme Mahomet le rappelle à 'Aiša ; *Kanz al-'ommāl*, VI, 225, n° 3999. Sur *maǵāfīr*, voir encore Ṭab, *Annales*, III, 2525, 9.

prédilection (1). Il protesta donc contre l'insinuation des femmes. Le futile incident s'envenima ; il amena une retraite mensuelle que s'imposa le Prophète. Cette scène d'intérieur a été vulgarisée par les recueils de ḥadīṯ en d'innombrables rédactions, où abondent les détails savoureux et les réflexions pittoresques (2).

L'usage aurait également existé, parmi les Arabes, d'administrer aux nourrissons du beurre et du miel (3). Il rappelle le *butyrum et mel comedet* d'Isaïe et pourrait bien avoir été emprunté aux Juifs de Médine. Ce ne serait pas le seul usage que leur devraient les Arabes de l'oasis médinoise, lesquels plaçaient volontiers leurs enfants en nourrice chez les Israélites. Ces derniers employaient également le miel comme remède (4). Le Qoran a dû s'en souvenir, quand il parle « du liquide aux couleurs variées (5), fabriqué par les entrailles des abeilles, remède aux maux de

(1) Ḥanbal, *Mosnad*, III, 267. Même son *koḥl* devait être parfumé, مُرَوَّح , c-à-d. مطيّب بالمسك : Aboū 'Obaid, *Ġarīb*, 73, *b*. Cf. *Mo'āwia*, 366, 368 : Ibn 'Abdal'azīz, *Ḫalq annabi* (man. Leiden, n° 437), p. 256 : *Fāṭima*, 65. Il n'accepte que les parfums les plus exquis ; Moslim, *Saḥīḥ*², I, 447.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 59 : Wāḥidī, *Asbāb*, 325-27 ; *Ibid*. 269. 'Aïša lui dit : « Allah va au devant de tes caprices : أرى ربّك يُسارع لك في هواك » .

(3) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 212, 20. Le trait est mentionné pour l'Iraq sous le califat de 'Alī. Comp. cet auteur šī'ite, cité par Friedlander (*JAOS*, XXX, 39) : لَيَنبعنّ لعَلِيّ في مسجد الكوفة عَينان تَفيضُ احداهما عسلًا والاخرى سمنًا . Wellhausen, *Reste*, 176-177. *Aġ.*, VIII, 74, 12. Rapprochez la citation dans notre *Yazīd*, 178 : Ibn Māǧa, *Sonan*, E. II, 236, 8 : « un nuage qui distille le beurre et le miel ». Pour l'usage du beurre et du miel chez les Bédouins et les musulmans, voir Jaussen, *Moab*, 17, n. 1 : comp. *Revue de l'Orient latin*, II, 500. Pour les nouveaux baptisés dans l'ancienne église, cf. Knabenbauer, *Comment. in Isaïam* I, 190. Comp. Ibn Sikkīt, *Tahḏīb*, 637 : الضَّبيبة سَمْن ورُبٌّ يُجعَل في العُكّة يُطعَمه الصبيّ يُقال ضَبِّبوا لصبيّكم وذلك عند الفطام . Il s'agit du sevrage des nourrissons. De 'Abdalmoṭṭalib Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 284, affirme que اطعم الطعام وسقى اللبنَ والعسل . Comp. I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 131, 12, avec les remarques de l'éditeur Horovitz *ibid*.

(4) Cf. Mainzer, *Jagd... und Bienenzucht bei den Juden in der tannaeis. Zeit*, 71-72. Comp. S. Krauss, *Talmudis. Archaeolog.*, I, 101 ; II, 134 sqq., 523 sqq.

(5) Ṭab., *Tafsīr*, XIV, 86 distingue trois nuances احمر وابيض واشحر principales pour le miel.

l'humanité, « يخرج من بطونها شراب مختلف الوانه فيه شفاء للناس » (1). Un Bédouin souffrait d'une violente diarrhée. Mahomet conseilla l'emploi du miel. Le malade en absorba sans résultat, pendant plusieurs jours. Comme son frère accourt lui exposer cet insuccès, Aboū'l Qāsim répond impatienté : « Dieu ne se trompe pas ; le tort retombe sur les entrailles rebelles de ton frère, صدق الله وكذب بطن اخيك » (2). La piquante anecdote atteste pour nous l'emploi du miel dans la pharmacopée arabe. Pour les musulmans, elle est destinée à prouver que les moindres incises du Qoran sont la révélation infaillible d'Allah. Finalement la robuste constitution du Bédouin triompha du mal.

---

(1) Qoran, 16, 71 ; cf. Ṭab., *Tafsīr*, XIV, 86 ; Bağawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 90 ; Krauss, *op. cit.*, I, 258.

(2) Ḥanbal, *Mosnad*, III, 92 ; cf. Ṭab., *loc. cit.* ; Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 128-129; 'Omar use du miel comme remède ; voir sa notice dans I. S. *Ṭabaq.*, III[1]. Sur le miel-remède cf. *Kanz al-'ommāl*, V, pp. 174-175, 189.

III

ṬĀIF, VILLÉGIATURE DU ḤIĞĀZ

Ṭāif, « le Spa » de l'Arabie « un coin de Syrie, transporté au Ḥiǧāz ». Exode des Mecquois vers Ṭāif, leur villégiature favorite. — Ṭāif et le Qoran. — La sainteté idéale de la Mecque. — Les dames mecquoises à Ṭāif ; le trio, Ṯorayya, 'Aiša bint Ṭalḥa, Sokaina. — « La tente de Sobai'a ».

Il faut lire les impressions des voyageurs européens, qui ont pu parcourir la région de Ṭāif. Burckhardt affirme que c'est le plus ravissant paysage qu'il ait « rencontré depuis son départ du Liban en Syrie ». Il décrit les ruisseaux, « le gazon, touffu comme l'herbe des Alpes, que le Nil avec tout le luxe de ses grandes eaux ne peut jamais faire croître en Egypte » (1). Tamisier appelle Ṭāif « le Bade ou le Spa du Hedjaz ». L'ensemble du paysage lui rappelle « les sites des Alpes ou des Pyrénées ». Il affirme que « le voyageur qui a été brûlé par le soleil ardent du Tihama, dont l'œil a été habitué à contempler les torrens desséchés, les plaines de sable de cette contrée, s'épanouira à l'aspect des nombreux jardins... et son corps... savourera avec douceur les délicieuses sensations d'une atmosphère rafraîchie » (2).

Qu'on imagine l'enthousiasme des nomades, arrivant des landes dé-

---

(1) *Voyages*, I, 87, 88.

(2) *Voyage*, I, 260, 298, 299.

solées du Gaur et pénétrant dans les vertes vallées du Sarāt. Ils s'écriaient avec le calife omayyade Solaimān : « Quel homme que Qasī, (l'ancêtre de Ṯaqīf) ! Quel nid merveilleux il a découvert pour y abriter sa couvée ! » لله درّ قسيّ بايّ عشّ وضع افرخه (1).

Le Bédouin ne met pas son esprit à la torture pour imaginer l'idéal de la béatitude terrestre, d'une existence heureuse, dégagée de soucis. Il pense au chameau, pâturant en liberté sur le territoire réservé du *ḥimā*. Il suffisait à l'animal de se baisser pour brouter les rudes, mais savoureux fourrages, tapissant le sol. Au dessus de sa tête, les acacias inclinaient les feuilles revêches garnissant leurs branches épineuses. C'est le tableau esquissé par le Qoran, quand il veut ébaucher le concept de l'abondance ici-bas : « Manger en haut, manger en bas (2) — ainsi s'exprime le livre d'Allah, أكلوا من فوقهم . ومن تحت ارجلهم » (3). En haut, les feuilles des arbres, à leurs pieds, les produits de la flore désertique. Cette comparaison devait satisfaire l'intelligence des Bédouins, habitués aux landes arides du Tihāma. Mais ce style perdait énormément de sa signification sur les riants plateaux, s'étageant au bas du mont Gazwān, au sein des forêts, des gras pâturages qui couvraient les pentes des collines. Au temps de Tamisier (II, 84-85), les nomades qui ont visité Ṭāif « s'imaginent que le Caire et Stamboul ne sont rien en comparaison » de cette ville.

Leurs ancêtres, contemporains de l'hégire, ne se montrèrent pas moins outrés. Pour rendre l'impression produite sur leurs esprits par les paysages ṯaqafites, ils dédaigneront de les comparer aux oasis fiévreuses de Médine et de Ḫaibar. Recourant à leurs souvenirs de voyage, ils proclameront la région de Ṭāif un coin du Yémen. Plus souvent encore ils

(1) Ibn al-Faqīh, *Géogr.* (éd. de Goeje), 22.

(2) Cf. *Berceau*, I, 60 etc. D'après Ṭab., *Tafsīr*, VI, 175, من فوقهم = la pluie, من تحت ارجلهم = les productions du sol.

(3) Qoran, 5, 70. Salmān al-Fārisī l'utilise pour montrer le bonheur dont aurait joui l'islam, si, après la mort du Prophète, on avait assuré la succession à ʿAlī ; Balāḏorī, *Ansāb*, 387 *b*. Ce Salmān est un des favoris de la tradition šīʿite.

voudront y reconnaître un canton de la Syrie, transporté sous le ciel inclément du Ḥiǵâz. La fraîcheur des eaux, la douceur de la température leur rappelleront, comme au voyageur Burckhardt, douze siècles plus tard, les brises, les sources du Liban, les montagnes dominant la Damascène ; ils déclareront Ṭāif, شاميّة الهواء باردة الماء (1) « La similitude des productions et du climat achèvera de les fortifier dans cette conviction : deux pays aussi semblables devaient avoir une commune origine », ويوضح صحّة نقلها من الشام مشابهة الموافقة في بردها وفاكهتها وبقلها. ('Oǵaimī, 8, *a*).

Depuis que le Qoran les avait initiés à la légende d'Abraham, fondateur de la Ka'ba, ils pensèrent devoir attribuer ce prodige (2) à la puissante intercession du patriarche biblique, en faveur de la Mecque, cette « vallée stérile, وادٍ غير ذي زرع » (Qoran, 14, 4), où le père d'Ismaël aurait eu la malencontreuse idée d'établir la postérité d'Agar. (3)

On concevra donc l'attraction exercée par ce site privilégié sur les riches marchands de Qoraiś. Chacun tenait à y posséder une propriété, (4) à tout le moins un pied-à-terre, pour s'y refaire des rigueurs du climat débilitant de la Mecque. La reddition de cette ville au Prophète dépeuplera l'ancienne métropole qoraiśite, au profit de Médine, devenue la capitale du nouvel Etat islamique. Il était donc naturel que la Mecque commençât à s'inquiéter des proportions inquiétantes de l'émigration vers les montagnes de Ṭāif. Aussi le ḥadīṯ croit-il devoir recourir à l'appât des faveurs spirituelles, promises aux bourgeois, assez courageux pour affronter les ardeurs de l'été du Tihāma(5). Ils étaient surtout assurés de les gagner,

---

(1) Nombreuses autorités citées dans 'Oǵaimī, *op. cit.* p. 8, *a-b*. Ibn Faqīh, *Géogr.*, 17, 1 ; Maqdisī, 79, 8; *Chroniken*, Wüst., I, 41 ; II, 76.

(2) Comp. Snouck Hurgronje, *Mekka*, II, 2. Ṭab., *Tafsīr*, XIII, 140.

(3) D'après Azraqi, Wüst., 22, 1, à l'époque d'Abraham, le val de la Mecque était occupé par des bouquets de 'iḏāh ; pourquoi elle ne produit pas de زرع , céréales ; *ibid.*, 25, 8 d. l.

(4) Le « Mobaśśar » Ṭalḥa ibn 'Obaid, le grand ami de Mahomet, retire, en revenus, environ 10.000 dīnārs de ces terres du Sarāt ; Sprenger, *Moḥammad*, I, 385.

(5) Voir les principaux ḥadīṯ dans le *Kanz al-'ommāl*, VI, p. 232, nos 4328 etc. Comp. Snouck Hurgronje, *Mekka*, II, 2, 50-51; *Chroniken*, Wüst., III, 22.

lorsque la perturbation, introduite dans le calendrier musulman par l'imprévoyante suppression du *nasī*, mois intercalaire, ramenait la coïncidence du carême de Ramadan avec la période de la canicule (1).

L'expédient demeura impuissant : la nécessité seule pouvait empêcher alors la population de gagner les hauteurs du mont Sarāt. Ainsi se conduisait le pieux calife 'Omar II, quand, il gouverna le Ḥiǵāz (2) et le non moins orthodoxe philologue Aṣma'ī, pendant son séjour dans l'Arabie occidentale. En reconnaissance il décernera à la cité des Ṯaqafites l'épithète de *bénie* (3). C'était la qualification accordée par le Prophète à la vallée du 'Aqīq, le Daphné de Médine, devenue plus tard la retraite des *Mobaššara* et des riches amis d'Aboū'l Qāsim. Ṭāif, coin du Yémen ou de la Syrie ? De cette fantaisie géographique, les panégyristes de Ṭāif ont tiré une conclusion assez inattendue. Tous les privilèges, فضائل (4), tous les éloges, décernés dans le ḥadīṯ aux deux premiers pays, sont retenus comme revenant de plein droit à Ṭāif. Ceci sans préjudice des prérogatives, qui lui sont strictement particulières et où elle ne partage avec personne ('Oǵaimī, *op. cit.*, 9 *a*).

Rien d'étonnant si Ṭāif était devenue (5), et est demeurée depuis, la villégiature favorite, la *Riviera* d'été des Mecquois fortunés (6). Au dire d'Ibn 'Abbās, ou des exégètes complaisants qui s'autorisent de son

---

(1) Ibn Faqīh, *Géogr.*, 17, 15 : Azraqī, Wüst. 267, 1 ; *Chroniken*, Wüst., II, 267 ; Snouck Hurgronje, *loc. cit.*: *Kanz al-'ommāl*, VI, nº 4333.

(2) Azraqī, *op. cit.*, 364. 'Omar agit ainsi par crainte de mal faire, de commettre l'*ilḥād* à la Mecque. L'anecdote doit confirmer la sainteté idéale de la Mecque; cf. *ibid.* 361 sqq.

(3) Mobarrad, *Kāmil*, 115, 10. Pour le '*Aqīq* cf. l'index de *Mo'āwia s. v.* La région de Ṭāif possédait aussi une localité du nom de 'Aqīq ; 'Oǵaimī, *Aḫbār Ṭāif*, 20 *b*.

(4) Chaque pays, chaque ville de l'islam a ses فضائل, annoncés par le Prophète. Voir la collection dans *Kanz al-'ommāl*, VI, 256 etc.

(5) Maqdisī, *Géogr.*, 79, 10 ; Ṭab., *Tafsīr*, XXX, 171, 3 d. l.

(6) Les chérifs de la Mecque y ont leur campagne et aussi les riches marchands de cette ville ; Burckhardt, *Voyages*, I, 112-113, 272. Ṭāif venait alors d'être ruinée par les Wahhābites. Les dieux eux-mêmes avaient choisi leur villégiature à Ṭaif (Azraqī, W., 79.) aux temps préislamites.

nom (1), le livre d'Allah ne pouvait avoir oublié cette alternative, si caractéristique dans la vie mecquoise. Sans broncher, ils y retrouvaient une allusion dans le verset du Qoran (**166**, 2) : رحلة الشتاء والصيف , « le voyage d'hiver et celui de l'été ». Texte précieux, mais non moins énigmatique ! Il rappelle, pense-t-on, l'existence chez les Qoraišites d'une caravane commerciale, partant deux fois, chaque année. D'après Ibn 'Abbās, « le voyage d'été » ne peut viser que les départs annuels des riches bourgeois de la Mecque pour leur campagne de Ṭāif (2). Dans cette interposition de l'autorité d'Ibn 'Abbās, très vénéré dans cette cité possédant son tombeau (3), il n'est pas interdit de soupçonner le zèle intempestif d'un faqīh taqafite. Son patriotisme ingénieux a dû se sentir heureux de retrouver dans la « révélation » le souvenir de sa ville natale (4). Ibn 'Abbās est un de ces innombrables prête-noms, fourmillant dans le *Tafsīr*, aux premiers temps islamiques, à l'aurore de l'exégèse qoranique. Cette dernière s'est montrée accueillante à ces fantaisies d'interprétation. C'est tout au plus si elle s'inquiète d'une certaine vraisemblance de temps et de lieu. Or nous verrons bientôt les relations étroites, ayant rattaché Ṭāif au fils de 'Abbās. Que pouvait-on désirer de plus ?

Parmi les fantaisies pseudo-érudites qui déparent « Das Leben und die Lehre des Moḥammad » de Sprenger (5), notons la suivante qui se rapporte à notre sujet. L'auteur discute le séjour du Prophète sur le mont Ḥirā', près de la Mecque. « Je crois, écrit-il, que c'était un lieu de villégiature pour les citadins, trop peu fortunés pour visiter la fraîche Ṭāif ou la plantureuse Qorā ». Sprenger détaille ensuite par le menu les

---

(1) Ṭab., *Tafsīr*, XXX, 171-72 ne cite pas cette interprétation. N'était-elle pas encore en circulation ou s'est-il refusé à la prendre au sérieux ?

(2) Maqdisī, *Géogr.*, 95. 'Oġaimī, *Aḫbār Ṭāif*, a enregistré d'autres spécimens de cette exégèse taqafite. Sur la science exégétique d'Ibn 'Abbās, cf. *Kanz al-'ommāl*, VI, 186.

(3) Cf. la p. 4 de الانفاس القدسية في بعض المناقب الحضرة العباسية par 'Abdallah ibn Ibrahīm Mīrġanī ميرغني ; (msc. *Bib. Khed.*)

(4) Paralèllement à Qoraiš, mentionné une seule fois : Qoran **106**, 1. Médine y figure sous le nom de *Madīna* et de Yaṯrib (une fois).

(5) Voir vol. I, 296-297.

agréments du paysage environnant : « absence presque (?) complète de végétation, roches dénudées, versants à pic, précipices béants et gouffres effrayants... Les gorges sont obstruées d'énormes galets et de quartiers de roche qui réfléchissent l'aveuglante réverbération solaire... Endroit à souhaît pour se procurer des visions ».

Avant comme après l'hégire, l'idéal d'une vie heureuse (1), au Ḥiǧāz, consistait à passer l'hiver à la Mecque ou à Ǵodda (2), le printemps à Médine (3) et l'été à Ṭāif (4). *Beatus ille qui procul negotiis...* ! Dans ses heures d'accablement moral, le calife Mo'āwia, au fond de la Ḫaḍrā' de Damas, songea parfois à aller réaliser ce rêve de jeunesse dans les Alpes du Ḥiǧāz (5). Au premier siècle de l'hégire, beaucoup de notables, de hauts fonctionnaires viendront achever dans les villes saintes leur carrière orageuse. Tous possèdent un palais à Médine ou à la Mecque. Mais, dès les premières chaleurs, on les verra émigrer dans leurs villas du mont Sarāt. Ce fut le cas d'Ibn 'Abbās. Dans son gouvernement de Baṣra, ce personnage avait affiché une rare absence de scrupules, de probité administrative. Retiré à la Mecque, sa conscience se serait réveillée. « Prends garde, mon fils, disait un vieux fragment poétique d'une authenticité suspecte (6), prends garde de commettre à la Mecque un péché grand ou petit ».

---

(1) Pendant la période de la Ḥarra sous Yazīd I, les harems de l'Omayyade Marwān et de 'Alī fils de Ḥosain se réfugient dans leurs villas de Ṭāif ; *Aǧ.*, I, 13 ; *Ṭab.*, II, *Annales*, 409 : Ibn al-Aṯīr. *Kāmil*, E. IV, 19 ; *Yazīd*, 223-224. Domaine et tombe d'Aboū Ohaiḥa, près de Ṭāif : Ibn Hišām, *Sīra*, 782, 6-9. D'après les saisons, les nobles dames résident à la Mecque ou à Ṭāif ; témoignage d'un poète de Ṭāif : *Aǧ.*. VI, 31, 8.

(2) Azraqī, Wüst., 79 d. l. Ǵodda ne devint le port de mer de la Mecque que postérieurement à l'hégire.

(3) C-à-d. dans la verte vallée du 'Aqīq (Cf. *Mo'āwia*, 228 etc.), transformée en lieu de plaisance sous les califes omayyades.

(4) 'Oǧaimī, *man. cit.* 12, *b* ; Azraqī, Wüst.. 79, d. l. Yāqoūt, W. III, 500, 16 ; Ǵāḥiẓ. *Opuscula*, 62, 21 ; Maqdisī, 95, 17 ; Ṭab., *Tafsīr*, XXX, 171, bas. Le vers de Nomairī ; *Aǧ.*, VI, 31, 8.

(5) Qotaiba, *'Oyoūn*. 257, bas : *Aǧ.*, XV, 3 l. 8. *Mo'āwia*, 248. Ce calife possédait dans la région d'importants domaines qu'il ne cessera d'arrondir.

(6) Ibn Hišām, *Sīra*, 17, 1, l'appelle بنيّ . Cette absence de correction me paraît un

أُبَنِيَّ لا تظلمْ بمكّةَ لا الصغيرَ ولا الكبيرْ (1)

Ce sentiment aurait, à partir du *fatḥ*, empêché les Compagnons du Prophète de s'établir à la Mecque ou d'y retourner (2). « Pour les nécessités corporelles, ils préféraient sortir des limites du ḥaram », territoire sacré. Ibn 'Abbās aurait obéi à un scrupule analogue, lorsqu'il vint se fixer à Ṭāif (3). En réalité, cette détermination ne fut, nous le verrons, rien moins que spontanée. 'Alī fils de Ḥosain possédait, lui aussi, une villa dans le Sarāt, où il abritera son harem pendant les révolutions du Ḥiġāz (4).



Les femmes montraient à peine moins d'enthousiasme pour le séjour de Ṭāif. Nous aurions à citer ici les noms les plus illustres de la société musulmane, au premier siècle de l'hégire : Ṯorayya, Sokaina, 'Aiša bint Ṭalḥa. La première appartenait à la vieille aristocratie de Qoraiš, à la famille des Omayyades (5). Les deux autres, Sokaina, petite-fille de 'Alī (6), 'Aiša, nièce de la favorite homonyme de Mahomet (7), rappellent la récente noblesse islamite. Toutes trois représentent un type à la veille de

---

artifice littéraire, destiné à lui conférer un faux air archaïque. Tous les moyens sont bons pour créer autour de la Mecque la légende d'une sainteté idéale. Nous y revindrons, en étudiant la métropole qoraišite. Voir plus haut p. 26, les scrupules de 'Omar, à propos de Rokba.

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 16, 6.

(2) Même sentiment attribué au calife 'Omar : Azraqī, W., 365, 366 (texte cité plus haut).

(3) Cf. *Chroniken*, Wüst., III, 21. Ces scrupules n'ont pas duré longtemps. Les Mecquois modernes vident leurs vidanges sur la voie publique: Burckhardt, *Voyages*, I, 140, 167.

(4) Ṭab., *Annales*, II, 410 : Cf. *Yazīd*, 223-224. 'Abdallah, le fils de 'Amrou ibn al-'Aṣi, possède deux tentes à la Mecque, une dans le *ḥill*, l'autre dans le *ḥaram* ; Azraqī, W., 361.

(5) *Ag.*, I, 84, 85. Voir « Ṯorayya bint 'Alī » à l'index d'*Aġānī* : Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 24, bas , *Ag.*, X, 103 d. l. Comp. *Ag.*, VI, 31, 8.

(6) Voir index d'*Aġānī* : « Sokaina bint al-Ḥosain ».

(7) Index d'*Aġānī* : 'Aiša bint Ṭalḥa », surtout *Ag.*, X, 54-62. Sa rivalité, lutte de coquetterie avec Sokaina ; *Ag.*, X, 60.

disparaître sous la poussée des mœurs nouvelles : celui de la fière Bédouine, refusant d'être traitée en esclave et succombant devant la coalition de l'égoïsme masculin et de la nouvelle législation matrimoniale (1). Ces trois figures de mondaines arabes (2), la tradition littéraire les a ornées de *toutes* les grâces physiques (3), de tous les charmes de l'esprit (4). Elle les fait vivre dans la société des poètes et des musiciens, choisir comme arbitres du mérite artistique. Les sympathies ʿalides de l'auteur de l'*Aǧānī* (5) se manifestent d'une façon anormale en faveur de Sokaina. Il se montre tout heureux de retrouver en cette petite-fille de ʿAlī quelque chose de cette grâce frivole, de cet intellectualisme surtout qui a souvent manqué aux descendants de Fāṭima.

Ce trio féminin rappelle le groupe classique des trois déesses, posant pour la beauté devant le Troyen Pâris. Au premier siècle H., le Pâris arabe avait nom ʿOmar ibn Abi Rabīʿa. Poète d'un incontestable talent, mais d'une licence non moins indéniable, il fut appelé à trancher entre les trois dames de Qoraiš un débat analogue (6). Femmes de tête, en dépit de leur frivolité (7), elles regimbent contre le joug humiliant qu'on veut imposer à leur sexe. ʿAiša refusa toujours de se voiler. « Allah lui ayant

(1) Antérieurement à la révélation du حجاب, les femmes de Mahomet se trouvaient à table avec les invités du Prophète : Wāḥidī, *Asbāb*, 271, 8.

(2) Sokaina régit la mode : *Aǧ.*, XIV, 165 : elle est برزة : *Aǧ.*, XIV, 173, 171.

(3) *Aǧ.*, X, 54, 55, 58,, 59 : XIV, 165.

(4) *Aǧ.*, X, 60, bas. Elles se proclament « plus belles que le feu pendant la nuit glacée » : أحسن من النار الموقدة في الليلة القرّاء, ou احسن من النار في عين المقرور ou صبحو من القبس avec d'autres variantes ; cf. *Berceau*, I. 79 ; ajoutez *Aǧ.*, X, 62 ; XI, 57 ; XIV, 165 ; 168, 8 d. l. ; XVI, 120, 5 : 124, 7 d. l. : XX, 141, 7 : XXI, 263, 17.

(5) *Aǧ.*, I, 99, 100 : II, 127, 128, 130-32, 136-37, XIV, 165, bas; وكان على أمويته متشيّعا وهذا من العجب, note à son sujet Ibn al-Aṯīr. M. Nöldeke (lettre particulière) hésite à accepter ce jugement. Les plus grandes folies des ʿAlides trouvent en Aboū'lfaraǧ un narrateur complaisant. Comp. par ex. *Aǧ.*, S. I, 294-296. Comment Sokaina se venge d'une plaisanterie de son bouffon Ašʿaṯ ; *Aǧ.*, XV, 131. L'auteur insiste sur la justesse des sobriquets décernés par son héroïne ; *Aǧ.*, XIII, 114.

(6) *Aǧ.*, II, 137 ; XIV, 168-69.

(7) *Safīha*, c'est la qualification de Sokaina parmi ses proches ; *Aǧ.*, XIV, 169.

octroyé le don de la beauté, elle ne voyait aucune raison de cacher les cadeaux du ciel » (*Aġ.*, X, 45).

Nous n'avons à rappeler ici que leurs rapports avec Ṭâif. Toutes trois y possédèrent des châteaux et des domaines. Ces immeubles constituaient leur propriété personnelle. Car nous les trouvons fréquemment divorcées ou séparées de leurs maris. Ṯorayya y reçut les visites de 'Omar ibn Abi Rabī'a (1). Dans « son vaste domaine » de Ṭâif, مال لها عظيم (2), 'Aiśa présida des joutes, des jeux militaires, rappelant les tournois du moyen-âge. Le carrousel terminé, elle accueille les hommages et écoute les plus récentes compositions des poètes, tous avides de mériter ses suffrages et ses gratifications (3). Pendant les intervalles de ses nombreux divorces, nous voyons la futile Sokaina traîner l'ennui de son désœuvrement (4), entre le 'Aqīq de Médine, son hôtel de la Mecque et ses villas de Ṭâif (5). De nos jours, on dirait : Paris, la plage, la Côte d'Azur ! Sokaina y vivait, entourée de musiciens, de poètes et aussi de bouffons. Elle se félicitait de n'avoir pas hérité du caractère mélancolique de son aïeule, Fâṭima, la fille du Prophète.

Finissons par une figure infiniment plus sympathique, celle de Sobai'a. C'était une grande dame omayyade, mariée et établie à Ṭâif et presque contemporaine du Prophète. Dès la fin du 6e siècle, on rencontre partout les Omayyades au Ḥiǧâz. A Ṭâif, à la Mecque, hommes et femmes — que celles-ci s'appellent Hind ou Sobai'a — leur énergie leur assure un rang à part et prélude aux glorieuses destinées de cette famille. Après le coup de force, فلتة, du Triumvirat, les Omayyades ne rencontreront personne capable de leur disputer sérieusement l'accès du pouvoir. Le

---

(1) *Aġ.*, I, 85. Enumeration des maris de Sokaina : *Aġ.*, XIV, 168, 169 ; Comp. *Aġ.*, X, 54 sqq.

(2) Le nom n'est pas mentionné.

(3) *Aġ.*, VII, 30 : XIII, 3 ; comp. XIV, 165 bas.

(4) Comment elle essaie de le combattre : *Aġ.*, XV, 131 etc. Dans les aventures les plus burlesques, ce recueil ne lui ménage jamais l'*euloġie*, qu'il refuse à Mo'âwia ; cf. *Aġ.*, XV, 131 : XVII, 94 etc.

(5) *Aġ.*, XIV, 170 ; XVII, 93.

mari de Sobai'a, Mas'oūd, le père du futur Ṣaḥābī - martyr, 'Orwa, se trouva commander les troupes de sa cité natale, pendant la guerre fratricide d'Al-Fiǧār contre les Mecquois. Avant la bataille, il dressa un pavillon pour sa femme : « tout fugitif qoraišite, proclama-t-il, qui y pénètrera, aura la vie sauve ! ». La tente représentait-elle la *qobba* - tabernacle, servant à abriter le fétiche principal, le palladium de la cité ? Etait-elle une sorte de *ḥaram* improvisé, participant à l'inviolabilité, à la sainteté de la demeure familiale ? J'ai discuté ces hypothèses dans *Le culte des bétyles et les processions religieuses chez les Arabes préislamiques* (1). Je dois me contenter ici d'y renvoyer le lecteur.

Ce geste allait permettre à Mas'oūd de manifester ses sentiments d'humanité et aussi les sympathies mecquoises des *Aḥlāf* de Ṭāif, dont il était le chef (2). Aussitôt Sobai'a se mit à étendre, à allonger au moyen de ficelles, de bouts d'étoffe les cordes soutenant les poteaux de la tente. Sa pitié, son ingéniosité féminines, son patriotisme qoraišite (3) lui avaient suggéré ce stratagème ; il devait augmenter la surface de protection, en ce terrain neutre, destiné à servir de lieu d'asile. Au lieu du triomphe, escompté pour Ṭāif et ses alliés de Qais, ce fut la défaite. Bientôt le flot des fugitifs qaisites se précipita vers la tente de Sobai'a. Son cœur compâtissant n'avait songé qu'à ses compatriotes de Qoraiš. Elle s'empresse maintenant d'accueillir leurs ennemis, d'envoyer dans toutes les directions ses jeunes fils pour indiquer à ces infortunés la direction du refuge improvisé. C'était, ajoute le narrateur, « mettre ces garçons en évidence, afin de leur assurer pour l'avenir la dignité de *sayyd* », فيسوّدوا بذلك . Cette réflexion trahit l'impuissance de l'Arabe à supposer l'inspiration désintéressée d'une action généreuse. Les environs de l'asile ne tardèrent pas à être encombrés de fuyards. Après la bataille, le généralissime mecquois — Sobai'a était sa parente — honora sa victoire, en reconnaissant officiellement

---

(1) *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale* (*Caire*), XVII, 39-101.

(2) Sur Aḥlāfites et Mālikites, voir le chap. suivant.

(3) Comp. *Aǧ.*, XIX, 79, 5 d. l. La femme arabe prend le parti de son clan d'origine contre la tribu de son mari ; *Aǧ.*, S. I, 176, 190 ; II, 23.

la protection accordée par cette courageuse Omayyade. A partir de ce jour, le nom et la tente de Sobai'a passèrent en proverbe parmi les Bédouins (1).

N'a-t-on pas le droit de regretter (2) qu'on ait laissé gaspiller les trésors d'énergie et de dévouement intelligent que le cœur de la femme arabe gardait en réserve ? « L'islamisme a fait du harem ou gynécée, d'ailleurs plus anciens que lui, une prison, et, sequestrées là, les qualités intellectuelles de la femme furent en interdiction perpétuelle » (Dr Perron).

(1) *Aġ.*, XIX, 79, 80 ; comp. VII, 171, bas. Vers de Sobai'a ; Balāḏorī, *Fotouḥ*, 49.

(2) Sans mériter le reproche de « Feindseligkeit gegen den Islam » que m'a adressé feu M. Hartmann, *OLZ*, 1914, c. 436.

IV

LA POPULATION DE ṬĀIF ; DISCUSSIONS GÉNÉALOGIQUES.

Faisceau de rancunes accumulées contre Ṭāif. — Le théophore ʿAbdtaqīf et Ḥaǧǧāǧ. — Ancêtres de Taqīf : Yād et l'aïeul éponyme Taqīf. — Raisons pratiques qui décident en faveur de Hawāzin. — Puissance de cette tribu. — Les « Aḥlāf », partisans de Yād. — La poésie apocryphe. — La tombe d'Aboū Riġāl et la « lapidation » des tombes. — Tableau généalogique des principales familles taqafites.

La poésie préhégirienne ne s'est pas montrée hostile à Ṭāif et à sa population. Elle leur a du moins épargné les accusations de couardise et de cupidité que les rimeurs bédouins ont prodiguées aux Qoraišites (1). Tous rendaient hommage à l'intelligence, à l'activité des Taqafites. Cette neutralité cesse avec le raffermissement de la dynastie marwānide. Principalement à partir du califat de Walīd I, la littérature ne cherche plus à dissimuler l'expression de sa malveillance pour « la Mecque du Sarāt ».

Les satiriques avaient trouvé le temps, depuis l'hégire, de se familiariser avec la légende qoranique de Tamoūd. Ils voulurent exploiter la défaveur attachée désormais aux noms théophores, legs abhorré de la *ǧāhiliyya*, gentilité. Tard venus à l'islam, les Taqafites semblent bien n'avoir pas, sans résistance, sacrifié aux scrupules du monothéisme islamique le souvenir et le nom de leur ancêtre éponyme. Dans les anciennes familles,

---

(1) Cf. Lammens, *Les Aḥābīš et l'organisation militaire de la Mecque, au siècle de l'hégire*, dans *Jour. Asiat.*, Nov. Déc. 1916.

de préférence chez les *Aḥlāf*, les noms imposés aux enfants continuèrent à rappeler Ṯaqīf. Autant d'armes que va utiliser l'opposition antidynastique. علج من ثمود, barbare de Ṯamoūd (1) ! عبد ثقيف. Ce théophore national prendra le sens péjoratif d'*esclave de Ṯaqīf* (2). Ces invectives retentiront incessamment à travers la copieuse production satirique de cette époque. Elles ranimeront la lutte des partis qui s'attachent à saper le régime omayyade.

Pour alimenter ce courant d'animosité persistante, il a fallu que, aux rancunes des ʿAlides, des ʿAbbāsides et des Médinois, l'Iraq vint joindre les récriminations de ses *latifondistes*, l'exposé passionné de ses griefs, l'âpre revendication de ses droits foulés aux pieds, de son autonomie sacrifiée, affirmait-il, à la Syrie, sa rivale. L'Iraq, pendant plus d'un demi-siècle, comprimé sous la poigne de fer des vice-rois ṯaqafites, des Ziād, des Ḥaǵǵāǵ et de leurs élèves, les Ḫālid al-Qasrī ! Les chefs arabes de l'Iraq,

(1) *Aǵ.*, XX, 13, l. 21.

(2) On l'applique généralement à Ḥaǵǵāǵ ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 497, 18. Comp. Balāḏorī' *Ansāb*, 14 *b*. On fait de son aïoul l'esclave d'Aboū Riǵāl : ان جدّ الحجاج كان يخدمهٔ فقيل للحجّاج عبد ابي رغال . C'est une glose inepte sur le théophore ʿ*Abdṯaqīf*. Je crois retrouver la même exégèse inintelligente dans le vers satirique, où Yād se trouve subestitué à Ṯaqīf, (sur les autres allusions voir plus loin) pour les besoins de la rime :

فلو لا بنو مروان كان ابن يوسف　　كما كان عبدًا من عبيد إيادِ

ʿAbdṯaqīf aurait été le nom primitif de Ḥaǵǵāǵ (Cfr. plus bas). Il a donné prise, on le voit, aux attaques de la satire et l'on comprend que l'habile vice-roi ait évité de l'afficher. Comp. *Aǵ.*, VII, 171. 8 d. l. La variante de *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 497, 18 supprime le يعني entre ʿAbdṯaqīf et Ḥaǵǵāǵ ; suppression maladroite ou intentionnelle ? Je me demande si le vrai nom d'Aboū Bakra, le célèbre frère du non moins fameux Ziād ibn Abīhi, ne fut pas ʿAbdṯaqīf. Comp. *Aǵ.*, XVII, 9, l. 15 où je lis [non عبدًا] كان ابو بكرة عبد ثقيف . Le spirituel Ǵāḥiẓ (*loc. cit.*) a accepté l'absurde donnée traditionnelle — qu'Aboū Bakra fut esclave—pour le seul plaisir d'allonger sa liste (voir *loc. cit.*), sa progression d'antithèses : par ex. مولى مولى مولى , *maulā* à la troisième puissance, هو دَعِيٌّ مولى دعيٍّ etc. (*Aǵ.*, *loc. cit*). On voit, au moyen de quels procédés, le théophore ʿAbdṯaqīf a disparu de la nomenclature onomastique de l'Arabie avec la complicité tacite des Ṯaqafites, gênés par ces perfides déductions. Si Aboū Bakra avait été d'origine servile (voir le tableau généalogique de Ṯaqīf), il n'aurait pu jouer à Baṣra un rôle aussi prédominant ni les siens occuper les premières charges de l'Etat. Aboū Barza, un des Benjamins de la tradition ʿalide, est ami d'Aboū Bakra : I. S. *Ṭabaq.*, VII[1], 4.

grands seigneurs, ne leur pardonnaient pas les réformes agraires, la réorganisation de l'impôt foncier, avantageant contre leurs empiètements le trésor public et les populations rurales.

Avec raison, toute la province les rendit responsables de n'avoir pu réaliser le rêve du nationalisme local, relever le « *minbar aś-śarqī,* le trône oriental », l'éphémère et anarchique califat de ʿAlī. Or, c'est dans l'Iraq que s'est surtout développée la primitive annalistique de l'islam. Comment s'étonner qu'elle ait partagé les préventions de son milieu, épousé les rancunes des personnages dont elle avait entrepris la glorification ? Habituée à se documenter dans les *divans* poétiques, l'ancienne historiographie arabe devait donner dans le piège. Au demeurant, aveuglée par ses préjugés, par son étroit chauvinisme, elle demandait seulement à enregistrer, sans contrôle, les calomnies propagées par les satiriques de Koūfa contre les Omayyades et leurs suppôts, les ministres ṯaqafites.

L'esprit de dénigrement s'est surtout attaqué aux origines généalogiques des Ṯaqīf. Une légende hostile prétendait les rattacher aux antiques races de ʿAd et de Ṯamoūd, anéanties pour leur impiété (1). Cette prétention révolte le bon sens du sceptique Ǵāḥiẓ. Il se demande comment un musulman peut s'y arrêter, après les affirmations du Qoran, racontant leur extermination totale par Allah (2). De son côté, Ḥaǵǵāǵ pensait y découvrir un titre de gloire pour ses ancêtres, puisque seuls les disciples du prophète Ṣāliḥ avaient échappé au désastre de leurs concitoyens (3). Ṯaqīf perpétuerait donc la postérité bénie de ces croyants (4). Dans toutes

---

(1) Mobarrad, *Kāmil*, W. 266 ; *Aǵ.*, IV, 74 : pour ʿAd et Ṯamoūd voir ces mots dans une concordance du Qoran. Ces préjugés ont pu être inspirés par le vers dirigé, après Karbalā, contre les descendants de Ziād ibn Abīhi (Masʿoūdī, *Prairies.*, V, 159) :

وابْعَدَهُم بما غدروا وخانزا   كما بعدَتْ ثمود وقومُ عاد

Ce vers a été calqué sur Qoran, 11, 98.

(2) Ǵāḥiẓ, *Bayān*,, I, 78, 1. Ǵāḥiẓ se montre heureux de décocher un trait contre la crédulité de ses contemporains.

(3) *Aǵ.*, IV, 74. Sur فما أبْقَى Qoran 53, 52; finesse exégétique, le ما est-il relatif ou négatif ? *Aǵ.*, loc. cit. Ṭab. *Tafsīr*, XXVII, 41- 42 ne connaît que le sens négatif de *mā*.

(4) Ibn ʿAsākir (éd. Badrān), IV, 71.

ces discussions, ni l'histoire ni la science généalogique n'entraient pour rien. Les traditionnistes au service des 'Abbāsides tenaient uniquement à jeter le discrédit sur de loyaux serviteurs de la dynastie rivale, sur les compatriotes d'un Ziād et d'un Ḥaǵǵāǵ.

Il serait oiseux de les suivre sur ce terrain. Trop souvent les recherches généalogiques se sont asservies à de basses rancunes politiques, en Arabie (1). Sur les plateaux du Sarāt, les Ṯaqīf n'étaient pas des autochtones (2). Nous estimons dangereux (3) d'aller au-delà de cette assertion générale, et il est permis de douter que les *nassāba*, généalogistes, du 2[e] siècle, fussent mieux renseignés. Pendant la période, immédiatement antérieure à l'hégire—seule elle doit nous intéresser ici—on gardait encore vivant à Ṭāif le souvenir de la tribu de Yād. Depuis quand, et à la suite de quelles révolutions, avait-elle quitté ses premiers cantonnements du Sarāt, il devient malaisé de le déterminer. Mais le plus illustre des poètes de la cité, Omayya ibn Abi's-Ṣalt était fier de se rattacher à la tribu, partie pour la Mésopotamie et devenue chrétienne (4).

*
* *

Au commencement du 7[e] siècle de notre ère, Ṭāif formait le centre urbain de la tribu de Ṯaqīf et la totalité des Ṭāifites (5) se réclamait de Ṯaqīf, leur ancêtre éponyme (6). C'est seulement, quand on voulait

---

(1) Blau ne s'en est pas douté, à propos de cette discussion ; *ZDMG*, XXII, 662.

(2) Cf. Bakrī, *Mo'ǵam*, 12, 9.

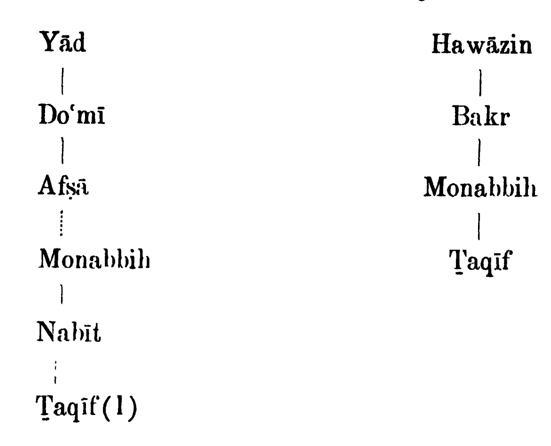
(3) Dans beaucoup de tribus, on hésite entre le Nord et le Sud ; ainsi chez les 'Add, une partie se réclame du Yémen, une autre de 'Adnan ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 36, 10. Pour les Ǵoḏām de Syrie, cf. *Yazīd*, 273 etc.

(4) Bakrī, *Mo'ǵam*, 49 sqq. ; *Aǵ.*, IV, 74. Omayya ibn Abi's-Ṣalt, *Divan*, I, 1-4. En réalité, la seule poésie nous a conservé les relations généalogiques entre Yād et Ṯaqīf. C'est partout le même procédé, nous ramenant invariablement à une source poétique !

(5) Comme Omayya ibn Abi's-Ṣalt, *Divan*, II; XIV, 1.

(6) Comment on a traité l'histoire préislamique de Ṭāif ; voir *Chroniken*, Wüst., II, 133, où هَوّز و حطى, deux groupes de lettres de l'alphabet, ont été transformés en rois de Ṭāif, كانا ملكين ببلاد وَجّ و هي ارض الطائف. Pour Waǵǵ = Ṭāif, voir précédemment p. 27. Primitivement les Ṯaqīf se seraient rattachés à Yād,... ثمّ انتسبوا الى قيس فلذلك يقال ; protestations de Ḥaǵǵāǵ (Balāḏori, *Ansāb*,14 *a*) contre l'appelation ان ثقيفا بقيّة اياد بقيّة ثمود.

remonter plus haut, que commençaient les divergences.



Entre ces deux schémas généalogiques, l'érudition hésitait encore, au second siècle de l'hégire. Nous en trouvons la preuve dans la plus ancienne rédaction de la *Sīra* parvenue jusqu'à nous. Ibn Isḥāq (2) s'y prononce pour la descendance d'Yād, tandis que son éditeur et abbréviateur Ibn Hišām préfère remonter à Hawāzin (3). Cette préférence me semble avoir été partagée alors par la majorité des Ṯaqafites. C'est du moins l'impression toute personnelle que je pense pouvoir dégager de la comparaison des documents, relatifs à la période omayyade, époque décisive pour le groupement des tribus arabes. Alors s'opère l'aggrégation des molécules, des poussières de familles, de clans, répandues sur la surface de la Péninsule et dans les provinces conquises.

(1) Pour cette généalogie voir *Aǧ.*, XIV, 141, bas, les vers ambigus, mis sur les lèvres de Ḥassān ibn Ṯābit. Ils ont dû contribuer à augmenter les hésitations des *nassāba*. Sont-ils de lui ? Rien ne le prouve. Son divan (éd. Hirschfeld) ne les a pas conservés. Pour ses satires contre Ṯaqīf, voir ibid., 27, 1 ; 198, 1, 4 ; 199, 1. La pièce 198, 3 sqq. conteste à Ṯaqīf une généalogie qaisite.

(2) Voir la remarque de celui-ci ; Ibn Hišām, *Sīra*, 875, haut.

(3) Ibn Hišām, *Sīra*, 32 ; Bakrī, *Mo'ǧam*, 49, 51. D'après une tradition légendaire, pendant la ǧāhilyya, les Ṯaqīf eux-mêmes hésitaient entre les deux généalogies ; Mas'oūdī, *Prairies*, V, 64-65.

En se déclarant pour l'ancêtre Hawāzin, les Ṯaqafites se solidarisaient simultanément avec le groupe homonyme, formant lui-même une subdivision dans la masse confuse de tribus, rattachées à Qais ou Qais-ʿAilān (1). Evidemment cette question de fait ne saurait en rien préjuger la question de droit, de la filiation historique. Yād représentait l'histoire, le passé, passé déjà lointain pour la courte mémoire des Arabes(2). Hawāzin et Qais, c'était le présent; l'avenir peut-être, si l'on pouvait se fier à un pressentiment prêté à Mahomet: les Hawāzin disputeraient la prééminence politique à Qoraiś, زاحموا قريشًا على منابرهم (3). Leur descendance de Yād, une tribu désormais éteinte, les Ṯaqafites la connaissaient surtout par la poésie. En faveur d'un rapprochement plus intime avec les Qaisites, voisins remuants, militaient de puissantes considérations. En oubliant Yād, ils ne sacrifiaient qu'un souvenir. Ils avaient tout à gagner, en se rattachant à leurs voisins du Sarāt. Quand donc ils se déterminèrent pour ce dernier parti, la majorité des Ṭāifites adopta une solution opportuniste, inspirée par leurs intérêts matériels (4). Cette considération l'a toujours emporté chez les Arabes réalistes. Or ces intérêts, leur position géographique conseillaient aux Ṯaqīf de se déclarer pour une descendance qaisite dans une région peuplée de Banoū Hawāzin (5) et où l'influence de ces derniers demeurait prépondérante (6). Elle leur permit de règler avec ces

---

(1) Voir Wüstenfeld, *Genealog. Tabellen*; sous la lettre G.

(2) Qotaiba, *Maʿārif*, E. 21-22, 29.

(3) *Aġ.*, XV, 138, 4 d. l.

(4) Voir plus bas. Ils vivaient au milieu des Hawāzin. L'histoire de Ḥaǵǵāǵ présente toujours cet homme d'Etat comme d'origine qaisite. On le soupçonnait facilement de partialité envers les Qais, d'animosité contre les Yéménites. Comp. *Aġ.*, XI, 61, 1. انت سيّد هوازن, lui dit un Solaimite (donc un Qaisite) venant le solliciter (cf. *ibid.*, 60, 4 d. l.), donc désireux de le compromettre d'avance!

(5) Placés par Blau dans le voisinage de Medine; *ZDMG*, XXIII, 586; même erreur, sur la carte jointe à ce travail. Voir les précisions topographiques indiquées par Bakrī, *Moʿǵam*, 57, 5: Sarāt, Ṭāif etc, pour l'habitat des Banoū Hawāzin.

(6) Mālik ibn ʿAuf (voir plus haut) possédait un fortin sur le territoire de Ṭāif. Pour la campagne de Ḥonain, les Ṯaqīf devront se mettre à sa suite; Ṭab., *Annales*, I, 1654-55.

nomades de délicates questions de propriété, les droits de pacage, de délimitation ; de stipuler d'après quelles mesures s'opèrerait le partage des récoltes. Comme il arrive, partout où sédentaires et nomades voisinent, ces négociations se terminèrent par un compromis. Les premiers devront céder aux Bédouins, censés leurs parents, une part dans les moissons, les produits du sol, s'ils prétendent jouir de leur protection (1). En retour, ceux-ci renonçaient à leurs droits de propriété sur les champs fertiles, s'étageant au pied du mont Ǵazwān (2). Nous avons constaté en Syrie une situation analogue pour les Banoū Ǵodām (3). L'organisation de la société bédouine se trouve partout déterminée par les mêmes nécessités et par les mêmes convoitises.

Plus on se familiarise avec l'histoire préislamique de la Péninsule et moins on trouve recevable la théorie de Winckler sur l'ensablement *fatal*, l'appauvrissement progressif, inéluctable de l'Arabie. Les annales de Hawāzin lui apportent le plus solennel démenti. Au début du 6e siècle, les clans formant cette subdivision du groupe qaisite comptaient parmi les plus misérables, les moins considérés : « réunion de pastouraux, parcourant à la suite de leurs brebis les montagnes du Sarāt », forcés de payer tribut au sayyd Zohair ibn Ǵadīma » وهوازن يومئذٍ لا خير فيها . . . انّما هم رعاء الشاء في الجبال (*Aǵ.*, X, 12). Cette faiblesse facilita l'établissement des Taqafites et leur main-mise sur les meilleurs terrains, sur les plus riches domaines du district. Moins d'un siècle plus tard, la confédération des Hawāzin est devenue une des plus importantes de la région. Aux brebis, des chameaux sont venus se substituer et leurs immenses troupeaux envahissent les steppes du Naǵd et le double versant du Sarāt. Du Yémen, de la cité de Naǵrān, on vient chez eux se fournir de chevaux, indice incontesté de prospérité et de richesse (*Aǵ.*, XIV, 138, 1-2). Vers le même temps, on les voit opposer la force aux empiètements ultérieurs des Taqafites (Ibn

(1) Comp. Ṭab., *Annales*, I, 1556, bas. Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, É. I, 288-289.

(2) Bakrī, *Mo'ǵam*, 50. Les Bédouins exigent qu'on leur paie jusqu'au droit de ne pas nuire : Wāḥidī, *Asbāb*, 296, bas.

(3) Cf. *Yazīd*, 279 etc.

al-Aṯīr, *Kāmil*, E. I, 289; *Aġ.*, XII, 46). De tels voisins méritaient, on le comprend, d'être ménagés. On préféra s'en faire des alliés et intéresser un de leurs clans, les Banoū Naṣr ibn Mo'āwia, à la défense militaire de la cité (*Aġ.*, XII, 46) et du territoire urbain.

Mais au sein de plusieurs familles de Ṯaqīf, la voix du sang paraît l'avoir emporté sur des considérations plus positives. Là, le souvenir de l'ancêtre Yād (1) avait conservé des partisans fidèles et des hérauts retentissants (2). Nous avons déjà nommé Omayya ibn Abi's-Ṣalt. Nous aurons à en énumérer d'autres, principalement parmi les *Aḥlāf*. On retrouve des traces de ce dualisme généalogique dans l'attitude des Banoū Naṣr ibn Mo'āwia ou du moins de leurs chefs principaux. Des contestations, au sujet de domaines dans le Sarāt, avaient mis ces *ḥalīf* bédouins de Ṭāif en conflit avec les Aḥlāf (3). Un des leurs, le futur généralissime, Mālik ibn 'Auf, plus vraisemblablement 'Ofaif ibn 'Auf, composa le distique suivant, où il repousse toute communauté d'origine avec les Ṯaqīf et surtout avec Yād :

Or donc, fais savoir à Ṯaqīf, partout où tu le rencontres que, ma vie durant, je lui demeure hostile.

Tu n'as rien de commun avec nous, ô Ṯaqīf, et nous rien avec toi. Tu peux choisir une place (4) *chez Oḥāza ou Yād* ;

---

(1) « Bereits im 6 Jahrhundert untergegangene Stamm » ; Blau, *ZDMG*, XXIII, 567 ; Nöldeke, *Perser-Araber*, 337-338.

(2) Bakrī, *Mo'ġam*, 51 : ثبتت طائفة منهم على نسبهم الى اياد. D'après cet auteur, la généalogie Ṯaqīf-Hawāzin est de date plus récente ; *ibid.* : ثمّ انتسبوا بعدُ . On aura remarqué plus haut, comment dans la satire 'Abdṯaqīf et 'Abdyād *s'interchangent* et semblent s'appeler l'un l'autre. Cette correspondance ne peut être accidentelle et insinuerait des relations anciennes entre Yād et Ṯaqīf. Le vers satirique dirigé contre Ḥaǧǧāǧ (voir plus loin) ... فلولا بنو مروان signifie peut-être : « Sans les Marwānides, il n'aurait été qu'un descendant des misérables Yād ». Le trait serait alors d'origine qaisite et viserait également la généalogie yādite, présentée comme une déchéance pour Ḥaǧǧāǧ et ses contribules.

(3) Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, E. I, 289.

(4) حلّ , choisir une descendance, des ancêtres. Pour la généalogie des B. Naṣr ibn Mo'āwia, cf. Wüstenfeld, *Genealog. Tabellen*, F.

أَلا أَبْلِغْ ثقيفًا حيث كانَتْ بأنّي ما حَيِيتُ لكم مُعادِ
فأنّي لستُ مِنكِ ولستِ منّي فَحِلّي في أُحاظَةَ او إيادِ

Mas'oūd ibn Mo'attib (1), le père du célèbre Compagnon ṯaqafite 'Orwa ibn Mas'oūd, releva le défi posé sur ce terrain :

Votre Qais n'a rien à faire avec nous, ni nous avec vous ; nous sommes les descendants de Nabt ibn Yaqdom (2).

Si jamais je pousse le cri de Oḥāẓa (3), *aussitôt accourront des escadrons décidés ; avec eux, la défaite n'est pas à craindre.*

لا قَيْسُكم مِنّا ولا نحن منكم ولكنّنا اولادُ نَبْتِ بن يَقْدُمَا (4)
وإن ادعُ يومًا في أُحاظَةَ تأتني كتائبُ خُرْسٌ لا أخافُ التَّهَضُّمَا (5)

Dans cette discussion, on a tenu à faire intervenir également le vieux chef ṯaqafite Ġailān. Mais, tout en se rattachant à l'ancêtre Yād, il ne refusa pas pourtant d'appeler «les Qaisites ses gendres et ses alliés (*ǵār*)»,

(1) Cf. *Aǵ.*, XIX, 77, 79, 82. Voir plus bas le tableau généalogique.

(2) Ancêtres intermédiaires entre Ṯaqīf et Yād ; cf. Wüstenfeld, *Genealog. Tabellen*, C ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 105, 3. lequel ajoute (l. 10), à propos de Yād جهل الناس السابقين. En d'autres termes, on ne connaissait que les souvenirs, sauvés par la poèsie.

(3) Le cri de guerre, la *da'wa* : يالأحاظة . Sur Oḥāẓa. cf. Nöldeke *Beitr. zur Kenntniss der Poesie*, 220. Vocable peu connu des Arabes ; une localité ou une tribu ! se demande Bakrī, *op. cit.*, 76, haut. La forme وُحاظة est plus fréquente ; c'est une tribu Yéménite ; cf. Maqdisī, *Geogr.*, 91. 3, et surtout Yāqoūt, *Mo'ǵam*, W., IV, 907. La nisba *Woḥāẓī* dans I. S. *Ṭabaq.*, VII², 174, 4.

(4) Sur Ṯaqīf et Yaqdom cf. Ḥassān ibn Ṯābit, cité dans *Aǵ.*, IV, 11, 6.

(5) Bakrī, *Mo'ǵam*, 51. Selon toute vraissemblance les vers attribués ici à Mālik ibn 'Auf ont pour autour 'Ofaif ibn 'Auf. Cf. Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, I, 289, 7 etc. On y trouvera les circonstances, au milieu desquelles ils ont été composés. A l'époque de Ḥonain. Mālik était encore un jeune homme. A fortiori, n'a-t-on pu songer à l'opposer comme capitaine à Mas'oūd ibn Mo'attib ; cf. Ibn al-Aṯīr, *loc. cit.* Au jour de Ḥonain, Mālik aurait compté 30 ans ; I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 108, 7. Vers prononcés à l'occasion de ce combat par 'Aṭyya ibn 'Ofaif an-Naṣrī (un fils du précédent 'Ofaif ?) ; Ibn Hišām, *Sīra*, 858, bas.

à reconnaître une situation de fait :

هم والدي واليهم انتمي صعدا · والحي قيس هم صهري وجيراني (1)

Le poète Omayya, Mas'oūd et Ġailān appartenaient à la fraction ṯaqafite des Aḥlāf (2). Cette circonstance semble indiquer que dans ce clan la généalogie yādite a trouvé ses plus chauds partisans (3). Elle a pu déterminer leurs adversaires politiques, les Banoū Mālik, à se déclarer en faveur de Qais. Discussions trop souvent platoniques! Elles suffisaient pour alimenter la satire. Avec cet opportunisme, qui les a toujours distingués, les Ṯaqafites savaient à l'occasion sacrifier leurs théories généalogiques. Quand Bosr ibn Arṭaa(4) vint au Ḥiğāz donner la chasse aux partisans de 'Alī, toute la population, désireuse d'échapper aux sévices du terrible lieutenant de Mo'āwia, n'hésita pas à se proclamer qaisite (5). Les vers cités précédemment, quel qu'en soit l'auteur—Mālik ou'Ofaif fils de 'Auf—comportent vraisemblablement une explication analogue. Il s'agissait de la fertile *ḥimā* de Ġildān, âprement disputée entre les Aḥlāfites de Ṭāif et leurs alliés hawāzinites, les Banoū Naṣr ibn Mo'āwia. Pour être plus assuré d'évincer les adversaires, chacun des deux partis se réclama d'ancêtres différents. En dehors de ces compétitions d'intérêts. on traitait sans

(1) Bakrī, *op. cit.*, 51. Je me demande si cet essai de conciliation n'a pas été *prêté* à Ġailān.

(2) Pour leur position spéciale à Ṭāif, voir plus loin.

(3) Mas'oūdī, *Prairies*, V, 64, amène Moġīra ibn So'ba — un Aḥlāfī ! —à se déclarer pour Hawāzin. L'insipide anecdote—il y demande la main d'une *monāle* nonagénaire !— ne semble pas viser d'autre but ! Comp. *Aġ.*, XIV, 141. On pourrait en dire autant de certains traits attribués à un autre grand *Aḥlāfī*, Ḥaǧǧāǧ. Il faut surtout se défier des flèches égarées غرب décochées par nos *rāwīas* ! Les différends de Ḥaǧǧāǧ avec Mohallab ont été expliqués par ses préférences qaisites. Cette exégèse parait insuffisante.

(4) Cf. *Mo'āwia*, 42 etc. Le calife lui avait interdit de toucher aux tribus qaisites, pendant son *raïd* à travers l'Arabie ; *Aġ.*, IV, 132.

(5) *Aġ.*, IV, 132, 5. D'après Balāḏorī. *Ansāb*, 569 - 70 (cité par Levi Della Vida, *Califfato di Alī*, 47-48), c'est l'adroit Moġīra ibn So'ba, qui alors aurait sauvé ses concitoyens. Sa présence à Ṭāif est attestée vers cette époque. Il y préparait sa future rentrée sur la scène politique.

doute cette matière d'une façon plus positive (1); les factions se réservaient la liberté d'en appeler alternativement à Yād ou à Hawāzin. C'est, croyons-nous, le sens d'un distique attribué à Rabī'a, fils du poète Omayya ibn Abi'ṣ-Ṣalt (2).

Nous jugeons superflu de pousser plus loin l'examen de ce problème. Ici encore la poésie a fourni les moyens d'entretenir une discussion, où l'on pouvait opposer l'autorité d'Omayya ibn Abi'ṣ-Ṣalt à celle de Ḥassān ibn Ṯābit. Privée de cette ressource, l'érudition arabe se trouve bientôt tarie, à court d'arguments. Parmi les données réunies ici, plusieurs ne laissent pas de paraître suspectes. On y découvre des préoccupations, contemporaines au plus de l'avènement des Marwānides, lorsque éclatera la guerre civile entre les Arabes du Nord et du Sud, ou, comme on disait couramment, entre Qais et Yaman. Cette lutte fut reprise par des littérateurs trop ingénieux, habiles à manier l'apocryphe, à sophistiquer les documents poétiques. Nous l'avons constaté à propos de Ǵoḏām. Il n'importait pas moins aux partis adverses d'attirer à eux l'intelligente et entreprenante tribu, ادهى العرب, si bien en cour auprès des Omayyades !

Cette ingéniosité s'est principalement exercée aux dépens de l'ancêtre éponyme des Ṭāifites, de Qasī, surnommé Ṯaqīf. Sur la route menant de Ṭāif à la Mecque un amoncellement de pierres marquait la tombe d'Aboū Riǵāl. Le passant ne manquait pas d'y déposer une branche d'arbre, d'ajouter, à tout le moins, une pierre à celles qui recouvraient la dépouille de l'ancêtre ṯaqafite. Ainsi le voulait la coutume (3). Profitant des épaisses ténèbres qui enveloppent la préhistoire islamite, la légende hostile a transformé Aboū Riǵāl en traître, celui-là même qui aurait guidé l'armée abyssine, en marche vers la Mecque. Il ne restait plus qu'à l'identifier

(1) Ibn Al-Aṯīr, *Kāmil*, E. I, 289.

(2) *Aǵ.*, III, 187, 8-9.

(3) Transformée plus tard en lapidation ; Mas'oūdī, *Prairies*, III, 161 ; Ibn Ǵobair, *Travels*², 111 ; Ibn Baṭṭoūṭa, *Voyages*, I, 333.

avec Qasī-Ṯaqīf (1). On n'y a pas manqué. A partir de ce jour, la déposition d'une pierre sur la tombe—primitivement un hommage à la mémoire de l'ancêtre—devait, elle aussi, se transformer. Elle devint une *lapidation*, un acte de réprobation contre la traîtrise d'Aboū Riġāl (2). J'ai étudié ailleurs (3) le sens de cette cérémonie et montré la lumière qu'elle projette sur la religion préhégirienne (4) de l'Arabie. L'instinct conservateur des Bédouins ne s'y est pas trompé. Jusqu'en plein islam, il faudra surveiller les nomades pour les empêcher d'accomplir le *ṭawāf*, la ronde rituelle, autour du tombeau de l'ancêtre, comme ils sont tentés encore de le faire près du sanctuaire d'Ibn 'Abbās, à Ṭāif (5). Un ḥadīṯ, tendancieusement déformé par la Tradition (6), témoigne du culte rendu par les Ṯaqafites préhégiriens au monument d'Aboū Riġāl (7).

Le tableau suivant permettra de s'orienter à travers la généalogie des Ṯaqafites, les plus fréquemment cités dans cette monographie de

---

(1) D'après une variante de la légende—variante d'origine ṯaqafite—c'est Ṯaqīf qui tue Aboū Riġāl. A l'appui, on cite des vers d'Omayya ibn Abi'ṣ-Ṣalt, ni plus ni moins authentiques que ceux du *Divan*, V. I, 26. Je ne connais pas pour Aboū Riġāl de mention plus ancienne que l'apocryphe, attribué à Omayya. Sur les prétendues relations des ancêtres de Ḥaǧǧāǧ avec A. Riġāl, voir plus haut p. 57; Balāḏorī, *Ansāb*., 14 *b*. Le ṯaqafite Mas'oūd accompagne pourtant 'Abdalmoṭṭalib sur le Ḥirā' pour maudire les Abyssins ; I. S. *Ṭabaq*., I[1], 56, 8. Que devient alors la félonie des Ṯaqafites !

(2) Bakrī, *op. cit*., 49 ; *Aǵ*., IV, 74. Comp. Yāqout, E. IV. 263-64 ; Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, 62, 1.

(3) *Le culte des bétyles*, p. 96 etc.

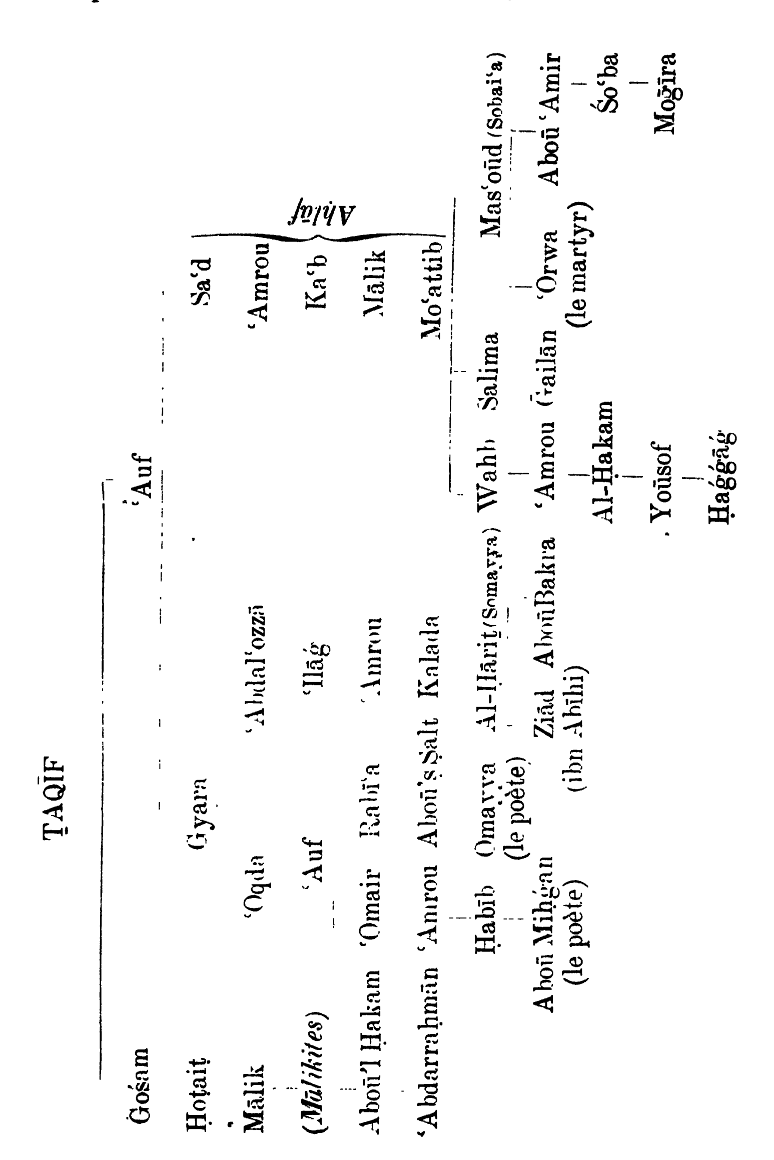
(4) Branches d'arbres déposées sur la tombe : cf. *Culte des bétyles*, 96 ; Ibn 'Asākir, (éd. Badrān) V, 369. Comp. I. S. *Ṭabaq*., VII[1], 84, bas. Tombe d'un fonctionnaire prévaricateur lapidée en Arabie ; Moḥibbī, *Ḫalāṣat al-aṯar*, II, 362.

(5) 'Oǵaimī, *msc. cité*, 16 *a*.

(6) *Kanz al-'ommāl*, VI, 212, n° 3705.

(7) Au Maroc, « l'on forme des amas de cailloux devant lesquels chaque passant doit prononcer une invocation, en ajoutant un caillou aux autres, aux endroits où un meurtre a été commis » ; *Rev. du monde musulman*, vol. XLIV, p. 23. J'ai observé le même usage dans la Transjordanie. Mes guides ajoutaient leur pierre au *raǵm*, amas de cailloux, recouvrant la dépouille des victimes d'un assassinat. Leur geste n'avait rien de commun avec une lapidation. Comp. *Der Islam*, X, 171 etc.

Ṭāif. Nous renonçons à remonter au delà de Ṯaqīf, l'ancêtre éponyme, reconnu par tous les clans de la tribu : les Aḥlāf et les Banoū Mālik.



V

LA VILLE DE ṬĀIF

Son importance : la seconde ville du Ḥiǧaz. — L'architecture domestique à la Mecque et à Ṭāif. — Le plan des « oṭom ». — Le courage des Bédouins. — Enceinte de Ṭāif ; fortins sur son territoire. — Appartient-elle au Ḥiǧāz ou au Yemen ? — Influences du Yémen ; relations de commerce et de guerre. — Le poète ʿAmir ibn aṭ-Ṭofail et les razzias yéméniques.

A la veille de l'hégire, Ṭāif passait, sans contredit, pour la première ville dans le nord-ouest de l'Arabie, après la Mecque. Elle l'emportait sur cette dernière par la possession d'un territoire fertile. Les vallées environnantes fournissaient à son commerce d'exportation une abondante matière d'échange et d'un placement particulièrement avantageux dans une région, aussi déshéritée que le Ḥiǧaz : le vin, le blé, le bois ; trois articles devenus depuis indispensables. Cette monnaie d'échange, étant donné l'absence ou la rareté de numéraire, permit aux Ṯaqafites de se procurer à bon compte les alliances, le crédit et les capitaux dont leur cité et leur commerce ne pouvaient se passer.

J'ai montré ailleurs (1) quelles relations tendues existaient entre la Mecque et les faméliques tribus du Tihāma, où cette ville recrutait les cadres de ses « Aḥābīš ». Malgré leurs rapports d'affaires et de parenté, les adroits Ṯaqafites ne semblent pas avoir vécu en meilleure intelligence

(1) *Les Aḥābīš et l'organisation militaire de la Mecque au siècle de l'hégire*, dans **Jour. Asiat.**; Nov. 1916.

avec les groupes de la tribu de Hawāzin (1). Cette situation est commune à toutes les agglomérations urbaines en Arabie, vis-a-vis des voisins nomades. Les Bédouins turbulents (2) du Sarāt surent pourtant apprécier l'avantage de pouvoir écouler, sur le marché de la cité, les produits variés de leur industrie pastorale. Couverts d'immenses troupeaux, les vastes plateaux du Nagd offraient à Ṭāif un *hinterland*, riche en ressources. On voit si les citadins avaient intérêt à souligner, à exagérer même leur communauté d'origine avec ces voisins, ensuite avec les remuants Qaisites, dont tous, en Arabie, redoutaient l'hostilité. Nous comprenons pourquoi ils aiment à se proclamer اوسط قيس (3). Géographiquement ce ne pouvait être qu'un non-sens. Les Ṯaqafites se trouvaient a la périphérie et non au centre du groupe compact, formé par les tribus qaisites. Il faut donc interprèter le complexe, اوسط قيس, d'après l'ancienne langue poétique et d'après celle du Qoran. Pour avoir négligé cette comparaison, la *Sīra* et le *Tafsīr* ont fait fausse route. Dans le Qoran, par exemple, اوسط et وسط n'ont rien à démêler avec la topographie : امة وسط désigne « un peuple d'élite » ; le comparatif اوسط signifie ce qu'il y a « de meilleur, de plus exquis » ; اوسطهم (68, 28) est « le plus noble », le chef d'un groupe ; enfin الصلاة الوسطى (2, 239),

---

(1) Et de Hoḏail. Comp. Burckhardt, *Voyages*, I, 90 ; Tamisier, *op. cit.*, I. 349.

(2) Voir Ibn al-Aṯīr, *loc. cit.*, Bakrī, *Mo'ğam*, 107, 5-6, bataille des *Aḥlāf* contre leurs alliés de Hawāzin. La situation change après le siége de Ṭāif ; Mahomet déchaîne alors les Hawāzin ; Ṭab., *Annales*, I, 1678.

(3) *Naqā'iḍ Ğarīr*, 717, 3 ; Ṭab., *Annales*, I, 1657, 11, سيدهم واوسطهم : Qoran, 5, 91 من اوسط ما تُطعمون ; comp. *ibid.*, 2, 137 ; 68, 28. Ibn Ğauzī, *Wafā'* (msc. Leiden) 25, *a* : Mahomet est واسط قريش, « parce que tous les clans de Qoraiš, lui ôtant apparentés, ont eu part à sa naissance » ! !. Voir encore *Aġ.*, IX, 39, 12. Abou Tammām, *Ḥamāsa*, E. I, 161, 2. وسيط = noble ; *Aġ.*, I, 165, 5. Kasimirski traduit Qoran, 2, 137 : جعلناكم امة وسطا ; « nous avons fait de vous une nation *intermédiaire* ». Il annote : « selon les commentateurs, cela veut dire que les Arabes ne donnent dans aucun excès et que chez eux les vices des autres peuples sont mitigés par une modération innée. Cette explication est loin d'être satisfaisante ». Nous le croyons sans peine. واسط النسب في قريش, I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 4, bas ; même explication que dans Ibn Ğauzī, lequel aura puisé dans les anciennes *Sīra*. Ḫadīğa est اوسط قريش نسبا واعظمهم شرفا ; *ibid.*, I¹, 84, 6 ; Comp. 54,14 ; 100, 6. Ibn Hišām, *Sīra*, 1016, 5.

c'est « la prière par excellence » que le Prophète s'est dispensé de décrire d'une façon plus précise.

L'expression, déjà citée, *Al-Qariatān*, conservée par le Qoran (1), insinue un rapport de grandeur, d'importance entre les deux métropoles du Ḥiğāz méridional. Dans le lexique du Qoran, le vocable *qaria* désigne un groupe de « sédentaires », grand ou petit. La Mecque y figure أُمّ القُرَى, « la métropole » par antonomase. Ṭāif n'est pas désignée nommément par ce recueil. Mais la Tradition doit avoir raison, quand, pour la locution qoranique, « les deux cités », elle interdit de penser à Médine, plus éloignée et en rapports beaucoup moins suivis avec la Mecque. A la veille de l'hégire, Ṭāif aurait donc été la seconde ville du Ḥiğāz, la seconde métropole de cette région.

*
* *

Les plus riches banquiers de Qoraiś paraissent avoir été assez pauvrement logés, du moins pendant la période préislamite. Il arrive aux poètes bédouins de mesurer, chez les Mécènes mecquois, la capacité, la hauteur des chaudières (2) ; mais on ne les surprend jamais à décrire le luxe de leurs demeures. Moins encore y est-il question de leur apparence monumentale. Jamais ils ne prononcent le mot de *qaṣr*, château. Il n'existait pas d'architecture à la Mecque. Quand périodiquement il faudra restaurer, relever l'édicule de la Ka'ba, les indigènes devront recourir à la main d'œuvre étrangère. Les grandes familles habitaient le centre de la cité, la cuvette étroite et allongée du *Baṭḥā'*, où l'espace se trouvait forcément mesuré (3).

Telle n'était pas la situation à Ṭāif, où l'architecture avait réalisé de

(1) Qoran, ~~42~~ 43, 30 ; Mobarrad, *Kāmil*, Wr. 291; Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 34, 37. La Tradition hésite pour décider si l'expression عظيم القريتين désignait un Qoraiśite ou un Ṯaqafite : Walid ibn al-Moğīra ou 'Orwa ibn Mas'oūd ! (sur ce dernier voir plus bas) ; 'Oğaimī, *op. cit.* p. 9, *b.* ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 238.

(2) Cf. *Berceau*, I, 241.

(3) *Aġ.*, XV, 118 d. l.

notables progrès. On y admirait de hautes demeures (1), massives à l'égal de forteresses, et à ce titre qualifiées de *ḥoṣn*, de *qaṣr*, de *oṭom* (2). Ce dernier vocable rappellera au lecteur de la *Sîra* et de l'*Aġâni* l'oasis de Médine, où ce genre de construction était fort en faveur. La même affirmation vaudrait sans doute à propos de Ṭâif, si nous possédions, pour cette dernière ville, l'analogue de la prolixe documentation, consacrée à Médine par les annalistes de l'islam primitif. L'*oṭom* reproduisait en réalité le plan du *dâr*, adopté dans les agglomérations urbaines du Ḥiġâz : une cour carrée que fermait une enceinte de pierres, retenues par du mortier. Un haut donjon également carré, parfois crénelé, dominait un des angles de cette enceinte et en complétait la défense. La Tradition ne se trouve pas d'accord sur l'origine des *oṭom* de Ṭâif. Chaque chroniqueur a apporté son anecdote. Comme à Médine, ils semblent devoir leur origine aux discordes civiles. Les *sayyd* — aḥlâfites et mâlikites — éprouvèrent le besoin de posséder chacun leur réduit sommairement fortifié.

Des explications données, il ressortirait donc que les derniers « oṭom », construits à Ṭâif, le furent par des *Aḥlâf*. Celui de Ġailân serait l'œuvre de maçons amenés de Perse. Mas'oûd ibn Mo'attib devrait le sien à des ouvriers de Médine (3). Selon toute vraisemblance, le modèle des *oṭom* a été emprunté au Yémen, où il est fort répandu. On le retrouve ensuite, en remontant vers le Nord, « à Ṭâif, Yaṯrib, Ḫaibar, Fadak (4), et Taimâ', à savoir, dans les établissements, échelonnés sur l'ancienne voie commerciale, reliant l'Arabie du Sud à la côte méditerranéenne et destinés à protéger, à surveiller cette route contre les attaques des Bédouins pillards» (5).

---

(1) Pour l'époque moderne, voir Burckhardt, *Voyages*, I, 111 ; Tamisier, *op. cit.* I, 283.

(2) *Aġ.*, III, 192 ; XII, 45, 49 : *Chroniken*, Wüs., II, 76.

(3) *Aġ.*, XII, 45, 49 ; Ibn al-Aṯîr, *Kâmil*, E. I, 289.

(4) Je ne me rappelle pas de textes pour cette dernière oasis, toujours si peu connue ; je laisse la responsabilité à l'auteur de la citation. Le *qaṣr* de Ġailân possède des شرف : *Aġ.*, III, 192.

(5) Kowalski, *Der Dîwân des Qais ibn al-Ḫaṭîm*, p. XVII.

La gloire de Ṭāif, c'était sa ceinture de murailles — elle a pu valoir son nom à la localité. Ces murailles ont, d'après Tamisier (I, 273), « vingt pieds de hauteur au-dessus du fond du fossé. Elles sont bâties en pierres jusqu'à fleur de terre ; ce qui s'élève, au-dessus du sol, est construit en briques crues ». Qu'en était-il au temps d'Omayya ibn Abi'ṣ-Ṣalt ? « Nous avons, chante ce poète, édifié une solide enceinte, où nous bravons les adversaires et défendons nos fils » :

نحن بنَينا طائفًا حصينًا   نقارع الابطال عن بنينا (1)

Cette enceinte urbaine — l'unique dans les villes du Ḥiǵāz — était disposée pour recevoir des machines de guerre. Les habitants savaient les manœuvrer à l'heure du danger. Les Compagnons du Prophète l'apprendront à leurs dépens, après la journée de Ḥonain (2), comme l'avaient fait, avant eux, les Bédouins du Sarāt. Tamisier (3) termine sa description de Ṭāif par cette exclamation : «Voilà donc cette ville, que les auteurs arabes ont tant vantée ! » — « Jamais, assure l'encyclopédiste Bakrī, les Arabes n'occupèrent un établissement comparable à Ṭāif », (4) لم تنزل العرب مثلها دارًا. Nous croyons devoir étendre aux sédentaires notre jugement sur le courage des Bédouins (5).

Leur passage par le service de l'Empire byzantin avait discipliné les tribus de Syrie. Ce sont les Arabes syriens qui ont formé, encadré, ensuite conduit à la conquête de l'Orient leurs anarchiques cousins du désert que l'attrait de la razzia avait poussés hors de leurs solitudes, après la mort du Prophète. L'Arabe de la Péninsule forme un soldat médiocre, les nomades surtout. Aux belliqueuses invitations de Mahomet, ces derniers se conten-

---

(1) *Dīwān*, (éd. Schulthess), IVe poésie, p. 16 ; comp. le divan d'Aboū Miḥǵan (éd. Abel) XII, 1-2.

(2) Ṭab., *Annales*, I, 1672, 6 ; Caetani, *Annali*, II, 169, 170.

(3) *Op. cit.*, I, 297.

(4) *Mo'ǵam*, 50 ; cf. Burckhardt, *Voyages*, I, 110-111. Effets insignifiants de l'artillerie égyptienne contre l'enceinte en briques des fortins du Yémen; Tamisier, *op. cit.*, II, 284.

(5) Cf. *Berceau*, I, 192 etc.

taient de répondre : « Si nous savions combattre, nous vous suivrions », لو نعلم قتالاً لاتّبعناكم (Qoran, 3, 160).

Les Alliés ont eu l'occasion de s'en convaincre, aussi bien que leurs adversaires, les Germano-Turcs, pendant la grande Guerre (1). De mon côté, j'ai abouti à la même constatation, en étudiant l'organisation militaire de la Mecque (2). « Nous sommes plus entendus à soigner nos palmeraies qu'à parader sur un cheval à l'aube » — c'est à l'aurore, à la dernière heure de la nuit que les Bédouins essaient d'emporter par surprise le campement ennemi. — Ainsi s'exprime un poète originaire des oasis arabes :

نحن بغرس الودّي اعلمُنا منّا بركض الجياد في السَّدَف (3)

Les Ṯaqafites ne faisaient pas exception à cette règle. Leur réputation d'habileté, دهاء et non moins l'enceinte fortifiée de Ṭāif, leur permit de maintenir leur primatie sur les voisins nomades avec lesquels ils demandaient seulement à vivre en paix. A ces derniers — l'expérience l'avait appris(4)—, la population n'hésitait pas à imposer par la force le respect de ses droits (5). On mentionne également des *ḥoṣn,* fortins élevés sur le territoire de Ṭāif. Rappelons celui de Lyya (6), appartenant à Mālik ibn'Auf, le sayyd des Banoū Naṣr ibn Mo'āwia. Ce *ḥoṣn* représentait vraisemblablement une sorte de *dār,* enclos de murailles et dominé par un *oṭom* ou

(1) Cf. Lammens, *La Syrie, précis historique*, II, 242 etc.

(2) Cf. *Aḥābīš.* 437 etc.

(3) Kowalski, *op. cit.*, pp. ٤٤ et 88.

(4) Quand Ṭāif aura conclu sa paix avec Mahomet, les Bédouins du Naǵd ne se réputeront plus en sûreté ; *Aǵ.*, XV, 57, bas.

(5) Comp. Aboū Miḥǵan, *Carmina*, XXI, 1 : هابَتْ الاعداء جانبَنا . Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, E. I, 289; *Aǵ*,, XII, 46, bas ; 47, 8 sqq.; Bakrī, *op. cit.*, 50. 7 d. l.; Ṭab., *Annales*, I, 1678, 15 sqq.; guerres avec les Hawāzin, mentionnées plus haut. Comp. poète ṭāifite, cité par Ibn Hišām, *Sīra*, 871, 8 sqq.

(6) Voir plus haut, p. 24. La destruction de ce fort a été déduite du vers de 'Abbās ibn Mirdās ; Ibn Hišām, *Sīra*, 851, 3. Nous voici toujours ramenés à la poésie, comme source historique.

donjon (1). Travaux de défense médiocrement redoutables, s'il est prouvé que l'armée du Prophète, au cours de ses opérations contre Ṭāif, les détruisit, pour ainsi dire comme en se jouant (2). Cette bicoque de Lyya, quelle qu'en fût la solidité, barrait — nous l'apprenons par Tamisier (II, 5) — la route du Yémen. On comprend que Mahomet ait tenu à la renverser avant d'entreprendre le siège de Ṭāif. Ce qui demeure vrai, c'est que l'imagination du Bédouin a tout grossi. Elle transforme des buissons en forêt, en fleuve un mince filet d'eau. Ce grossissement reparaît dans le vocabulaire monumental de cette race de scénites, où la moindre enceinte fermée usurpe le nom de château-fort.

*
* *

Toutes ces influences trahissent une civilisation plus avancée; elles expliquent pourquoi, parmi les géographes arabes, certains hésitent à rattacher au Ḥiǵāz la cité des Ṯaqafites. C'est seulement à l'époque du califat omayyade, nous l'avons observé (3), et après la constitution du gouvernement du Ḥiǵāz, que cette circonscription, primitivement limitée à la région de Médine, de Ḫaibar et de Wādi'l-Qorā (4), s'est étendue au midi de Médine,

---

(1) Voir pourtant le texte de Tamisier, cité plus haut, p. 25.

(2) Ṭab., *Annales*, I, 1671. 3-4 ; Caetani, *Annali*, II, 169 : Ibn Hiśām, *Sīra*, 872. Les murs devaient être « en briques crues », comme l'enceinte moderne de Ṭāif ; voir plus haut, p. 73, cf. Maqdisī, *op. cit.*, 79, 16 ; 84, 14 (fortins en briques crues).

(3) Cf. *Berceau*, I, 14 sqq. Sous les Omayyades, on s'habitua à joindre aux gouvernements de Médine et de la Mecque celui de Ṭāif : ainsi se forma le concept administratif d'une province du Ḥiǵāz. 'Abbās ibn Mirdās (Ibn Hiśām, *Sīra*, 858, 9) semble rattacher Ṭāif au Naǵd (voir plus haut. p. 18). Le frère de la poétesse Ḫansā' était enterré près de Lyya ; Mobarrad, *Kāmil* (Wright), 109, note *a*.

(4) Cf. Ṭab., *Annales*, I, 1288, 12. Médine, Ḫaibar, la région des Banoū 'Oḏra sont dans le Ḥiǵāz proprement dit ; Ṭab., *Annales*, I, 1375, 14-17 ; 1586, 11; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 192, 5 sqq. *Raǵaz* du poète Ǵamil ; *Aǵ.*, XIX, 113, 9 ; *Aǵ.*, XI, 138, 17 ; Ḥassān ibn Ṯābit, *Dīvan*, 84, 2 ; 123, 4 ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 727, 11 (le Prophète remonte, vers le nord, de Qodaid) ; 770, Ḫaibar est قرية الحجاز . Le « roi du Ḥiǵāz » (période préislamite) réside entre Taimā' et Fadak ; *Aǵ.*, XIX, 94. Sous les Marwānides (début du 2e siècle), on distingue le « Ḥiǵāz syrien » ; *Aǵ.*, II, 109, 5 d. l. Précédemment, et en *poésie*, on mentionne les « deux Ḥiǵāz » ; *Aǵ.*, X, 53, 1 d. l.

jusqu'à englober la Mecque, laquelle formait, à proprement parler, la métropole du Tihāma (1). Il ne pouvait venir à l'esprit de personne de rattacher géographiquement, à cette région de steppes basses et brûlées, le district montagneux de Ṯaqīf. Assurément les relations d'affaires ramenaient fréquemment les Ṯaqafites à la Mecque. Mais les mêmes raisons les entraînaient non moins souvent sur les routes du Yémen. On surprend chez eux, à des signes difficiles à méconnaître, l'influence d'une civilisation plus avancée, celle du Midi. Cette supériorité du Yémen était reconnue dans le reste du Ḥiğāz. Dans ses invectives contre l'incrédulité des Mecquois, Mahomet s'écrie : « Valent-ils donc mieux que les sujets des Tobba' » ? أهم خير أم قوم تبّع (2). Les Tobba' étaient les anciens souverains du Yémen. Pour complimenter leurs Mécènes, les poètes n'imaginaient rien de mieux que de les comparer aux Banoū 'Abdalmadān, les fastueux *sayyd* de Nağrān, la république chrétienne du Yémen :

كأنّك ايها المُعطَى بَيانًا وجسْمًا من بني عبد المَدان (3)

La cilivisation du Yémen pénétrait à Ṭāif avec les caravanes, avec les produits de l'Arabie méridionale. L'orientation des vallées du Sarāt, s'ouvrant dans la direction des oasis et des cités yéménites : Ğoraš, Tabāla, Nağrān, devait faciliter cette infiltration (4). La colonie yéméni-

---

(Comp, *Berceau*, I, 16, n. 3). Le vocable Ḥiğāz prend une extension énorme chez l'imām Šāfi'ī ; cf. *Chroniken*, W., II, 73, bas. Pour l'emploi en poésie du duel des noms de lieu, voir précédemment, p.12. Ajoutez *Al-Abṭaḥān* pour *Al-Abṭaḥ*, le quartier central de la Mecque. On trouve aussi le plur. pour le sing. : *Al-Abāṭiḥ* ; comp. *Aš-Šamāt* = Aš-Šām, la Syrie ; '*Arafāt* = 'Arafa ; '*Oranāt* = 'Orana.

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 870, 3 ; Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 10, 7, 13 ; Ṭab., *Annales*, II, 845 ; nombreuses citations dans Yāqoūt, W. *Mo'ğam*, I, 902, 2, 11 ; II, 205, 12. Farazdaq (*Ağ.*, VIII, 188, 3) l'attribue au Ġaur, districts encaissés du Tihāma.

(2) Qoran, 44, 36.

(3) Ḥassān ibn Ṯābit, *Divan*, 104, 1-2.

(4) Comp. le 2d vol. de Tamisier et les itinéraires notés par Burckhardt, *Voyages*, II, 216 etc ; Hamdānī, *Ğazīra*, 121: 4 ; Yāqoūt, *Mo'ğam*, W., III, 496. 1. A Ğoraš, Ṭāif va apprendre la manœuvre des machines de guerre ; Ibn Hišām, *Sīra*, 869. De Nağrān, on vient acheter des chevaux chez les Hawāzin ; *Šo'arā'* (Cheikho), 776, 10. Alternative de relations pacifiques et guerrières (*Ağ.*, IX, 16-18) entre les deux régions ; cf. *Ağ.*, XVIII, 160, 9 d. l.

te paraît avoir été, à Ṭāif, encore plus nombreuse que la qoraiśite (1). La civilisation n'était pas seule à profiter de cette configuration géographique. C'est la région de Ṭāif, qui servira de base aux armées de Mehemet-Ali pour envahir la province yéménite du 'Asīr (2).

Au fond des larges failles, des combes, creusées dans les façades orientale et méridionale du Sarāt, c'est un grouillement de tribus, le passage presque ininterrompu de razzias, qui descendent ou escaladent les pentes de la montagne (3). Les clans nomades de Hawāzin, incommodes voisins de Ṭāif, se précipitent des hauteurs pour piller les terres et les cités du Sud, de préférence, les riches campagnes de Naǵrān (4). Le territoire de cette florissante république chrétienne exerce sur ces Bédouins l'attraction que produisent sur les Ǵaṭafān, les Qais du Ḥiǵāz et du Naǵd les palmeraies de Ḫaibar et de Médine. Par bonheur, Naǵrān possédait, dans le Sarāt, des alliés. Les Saloūl se chargent, à l'occasion, de prévenir leurs amis Yéménites de l'orage qui les menace (5). Sans attendre ces avertissements, les tribus du Sud prennent parfois les devants et viennent châtier chez eux ces incorrigibles pillards (6). 'Amir ibn aṭ-Ṭofail s'est constitué l'aède retentissant de ces raids peu glorieux. On y retrouve une

---

(1) *Oṭom* de Naǵrān : Yāqoūt, *Mo'ǵam*, E. I. 287, 13. Sur l'architecture du Yémen, cf. Azraqi, W. 89, 90. Comme il appert de la notice de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, les relations demeurent incessantes entre le Yémen et les Hawāzin. La même conclusion se dégage de la légende d'Omayya ibn Abi'ṣ-Ṣalt. Voir Yāqoūt, *Mo'ǵam*. Wust., III, 496, pour l'importance de la colonie yéménite.

(2) Cf. le *Voyage* de Tamisier, 2e vol.

(3) Dans Ṭab., *Annales*. I, 1229. les vers 11-14 font allusion à une incursion des Yéménites sur le territoire de Ṭāif. On les a ajoutés pour allonger la pièce (suspecte à mon avis) débitée par Aboū Sofiān ibn al-Ḥāriṯ, devant le Prophète. Cf. 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XII, 9 : نحن صبحنا حَيّ نجران غارةً... , « notre razzia a surpris la population de Naǵrān ».

(4) 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*. la pièce III ; XII, 9 ; XXI, 1 ; cf. *Aǵ*., S. I. 282-283.

(5) 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, ١٤٠ , 7 ; XXV, 2. Aussi les B. 'Amir affectent de les mépriser ; *Aǵ*., XV. 137.

(6) Razzia des B. Ḥāriṯ contre Hawāzin ; *Aǵ*., X. 150 ; des B. Ḥaṯ'am contre Ṭāif ; (*Aǵ*., XII, 47) tribus yéménites.

preuve nouvelle des relations tendues, ayant régné de toute antiquité entre les deux principales fractions de la race arabe (1). *Manus omnium contra omnes.*

La pièce II du divan de ʿAmir donne une idée du genre emphatique, cultivé par ce poète : sa tribu a guerroyé contre toute l'Arabie et avec quel succès ! Les collectionneurs de *nawādir*, anecdotes, les rédacteurs des *ayyām*, des soi-disant *journées* épiques des Bédouins préislamites, se sont chargés de débiter en prose les rodomontades rimées de ce Tartarin qaisite (2). Au lit de mort, terrassé par la peste, dans la tente d'une Saloūlite, il aurait repris le geste, attribué à Julien l'Apostat : جعل يَثِب ويترو في السماء ويقول يا موت ابرز لي, « il fit effort pour se soulever, menacer le ciel, en criant : ô mort, en garde, je t'attends de pied ferme » ! C'est à se demander si un *Šoʿoūbī*, poussé à bout par l'orgueil des Bédouins (3), n'a pas forcé les couleurs du tableau, pour mieux ridiculiser l'impérialisme arabe (4). La légende de ʿAmir (5) montre du moins, comment, au 2ᵉ siècle H., les citadins se représentaient leurs cousins du désert.

---

(1) ʿAmir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, II, 6 etc. ; VI, 4 ; XXII, 1 ; XXXV, 1.

(2) Voir p. ex. *Aġ.*, XV, 137, 138.

(3) Un autre Tartarin poète, contemporain de ʿAmir, mais appartenant aux Bédouins du Yémen, est ʿAmrou ibn Maʿdikarib ; *Aġ.*, XIV, 33 etc.

(4) Comp. *Berceau*, I, 171.

(5) Nöldeke, *Der Islam*, V, 209, n. 3, le qualifie comme nous « ein gewaltiger Prahler ».

VI

LA RELIGION A ṬĀIF.

Absence de l'idée religieuse et réalisme de la poésie préislamite. — Un poète religieux, Omayya ibn Abi's-Ṣalt et les « ḥanīf » arabes. Valeur, authenticité de son recueil. A quelle religion appartenait-il ? — Indifférence des Ṯaqafites. — Les chrétiens à Ṭāif, à 'Okāẓ. — Les Juifs de Ṭāif. — Conversion de Ṭāif à l'islam. — Marchandages, absence de conviction. — Moġīra ibn Šo'ba, représentant de la mentalité ṯaqafite. — La liquidation du sanctuaire d'Al-Lāt.

Un phénomène signalé par tous les orientalistes, c'est le caractère profondément réaliste, l'absence de l'idée, de préoccupations religieuses dans la poésie préhégirienne. Pour l'incroyance, le Qoran accorde, il est vrai, le premier rang aux Bédouins ; il les proclame اشدّ كفرًا « les plus mécréants des hommes ». L'auteur ne s'en élève pas avec moins de vigueur contre l'indifférence et le matérialisme de ses concitoyens de la Mecque. Il aurait pu leur associer la population de Ṭāif ; nous aurons occasion de nous en convaincre bientôt.

Cette ville a pourtant donné naissance au seul poète religieux de l'ancienne Arabie, Omayya ibn Abi's-Ṣalt. Il circule, sous son nom, un recueil de poésies, témoignant d'un vif intérêt pour les questions religieuses et morales. Ces compositions tranchent violemment sur le ton et le style platement réalistes des rimeurs, ses contemporains ou ses prédécesseurs. On est en droit de se demander comment Omayya a réussi à se soustraire à la loi, laquelle, dès cette époque, limitait tyranniquement la

matière, l'idéal poétiques, les sources d'inspiration, où pouvaient aller puiser les Parnassiens arabes. Nous nous expliquons mal pourquoi la conservation, l'intégrité de ces textes précieux se trouvaient déjà très compromises, moins d'un siècle après la mort d'Omayya, dès le temps de Ḥaǵǵāǵ (1). Cet illustre enfant de Ṭāif le déplore amèrement ; et nous devinons malaisément dans quelle intention on lui aurait gratuitement prêté l'expression de ce regret. Serait-ce, chez les anciens critiques arabes, une façon indirecte de justifier la transmission incertaine du divan d'Omayya ? Une telle négligence explique l'état lamentable où nous sont parvenus ces fragments que feu le Prof. Schulthess (2) a pris la peine de réunir. Cette laborieuse publication (3), conduite avec toute la minutie de l'érudition germanique, n'a pas apporté à l'histoire de Ṭāif et de son vieux poète les lumières qu'elle aurait pu en attendre. Elle laisse dans l'ombre l'origine des rapsodies religieuses que la tradition littéraire prétend abriter sous le patronage du plus célèbre, sinon du mieux connu, parmi les poètes de Ṭāif.

« Sur Omayya, dit M. Schulthess, nous possédons une documentation plutôt abondante, mais sans valeur à plus d'un titre » (4). Tout est vague, estompé chez ce poète : sa personne, son rôle historique, ses croyances religieuses, jusqu'au style flottant de ses vers, se distinguant parfois à

---

(1) *Aǵ.*, III, 187, d. l.

(2) *Umajja ibn Abi's-Ṣalt. Die unter seinem Namen überlieferten Gedichtfragmente*, dans les *Beitr. zur Assyriol.*, VIII. Pour les derniers travaux relatifs à Omayya, voir le *Bollettino* de Mich. Guidi, dans *Riv. Stud. Orientali*, VI, 813-815. J'ignore si, depuis 1914, l'orientalisme est revenu à notre Omayya. Comp. L. Massignon, *Al-Hallag, martyr mystique de l'islam*, 170, n. 2.

(3) Son auteur s'est montré plus philologue qu'historien. Même remarque pour son édition de Nöldeke, *Geschichte des Qorâns*[2]. Il ignore les curieux commentaires sur le Qoran du śaiḫ Moḥammad 'Abdoū, publiés dans la revue *Al-Manār*, depuis sa fondation. Certaines explications méritaient d'être mentionnées ; elles représentent le dernier mot de l'exégèse moderniste dans l'islam.

(4) *Umajja b. Abi's-Ṣalt*, dans *Festschrift Noeldeke*, I, 72. Pièces jugées authentiques; cf. Power, *MFOB*, V[2], 147*-152*. Pour plusieurs j'inclinerais à me montrer plus sceptique sur la question d'authenticité.

peine de la prose rythmée. Encore si l'on s'accordait pour les lui attribuer ! Mais les critiques arabes hésitent d'ordinaire entre lui, son père Aboū'ṣ-Ṣalt, un autre Omayya ibn aṣ-Ṣalt et enfin les *ḥanīf*, ses contemporains (1). Ces déplorables conditions désignaient d'avance l'œuvre d'Omayya aux entreprises des collectionneurs sans scrupules. Ils avaient à cœur de transformer le poète de Ṭāif en un précurseur de Mahomet, de l'affilier a l'évanescente confrérie des *ḥanīf*, dont ils croyaient avoir découvert l'existence dans le Qoran. A côté des Mecquois Zaid ibn 'Amrou, Waraqa ibn Naufal, la ville-sœur ne devait-elle pas posséder également son *ḥanīf* ? Aux élucubrations poétiques d'Omayya on demandait en outre d'attester que la terminologie qoranique appartient à une langue existante et purement arabe (2).

On pouvait d'autant plus sûrement escompter le succès de ces manœuvres que ces poésies (3) témoignaient des préoccupations religieuses de l'auteur ; quand pour les autres ḥanīf (4), figures inconsistantes, historiquement insaisissables, on se trouvait réduit à collectionner des fragments poétiques d'une si contestable authenticité. Ces débris trahissent le موضوع et le مصنوع, l'industrie de l'*apocryphe*, comme on la pratiqua avec entrain, à l'époque d'Ibn Isḥāq, au point de provoquer les réserves d'Ibn Hiśām. Après la Mecque et Ṭāif, Médine a également prétendu posséder un rapsode religieux, antérieur à l'hégire, le légendaire Ṣorma Aboū Qais,

---

(1) Comp. Schulthess, *op. sup. cit.*, 78, 79 ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 145, 149.

(2) Omayya constamment allégué dans le *Tafsīr*. Fut-il musulman ? Intéressante discussion dans Power, *op. cit.*, 183* sqq. Relations entre le Qoran et ses poésies : *ibid.*

(3) Comp. Schulthess, *op. sup. cit.*, p. 78, 86 et p. 3 de l'Introduction au *Divan*. L'auteur s'y montre plus conservateur que dans son premier essai, dont je préfère la critique moins complaisante. Cette indulgence lui a permis de sauver toutes ses fiches, en vue de la publication du *Divan*.

(4) Cf. notre *Yazīd*, 290-291. Efforts pour leur attribuer la paternité de vers anciens anonymes ou mal identifiés ; *Aǧ.*, III. 12, bas ; Nöldeke, *Beitr. zur Poesie der alten Araber*, 81. Même des poésies peu édifiantes ; cf. Nöldeke, *op. cit.*, 83, n. 1. Sur les vers apocryphes dans Ibn Isḥāq, cf. *Fihrist*, 92.

le pendant anṣārien du ṯaqafite Omayya (1). Pour y réussir, on n'a pas hésité à piller le divan du Médinois Qais ibn al-Ḫaṭīm. Tous ces ḥanīf-poètes sont censés soupirer après l'avènement du Prophète ou en prédire l'imminence. Ils jouent le rôle de précurseurs, de Jean-Baptistes arabes.

L'élégie très authentique, consacrée par notre Omayya à des mécréants, aux morts qoraišites de la bataille de Badr (2), ne permettait pas de lui prêter ce rôle de soupirant. On a pensé tourner la difficulté, en déclarant Omayya, « croyant de cœur, infidèle des lèvres ». Si cette assertion conserve un sens, elle insinue, pensons-nous, que ce Ṭāifite mourut monothéiste, mais dédaigna de devenir musulman. Pour nous avancer plus loin, pour le transformer en chrétien, la conviction nous fait défaut ; du moins, si nous nous en tenons aux rares pièces, inspirant confiance. D'autre part, ces compositions trahissent chez Omayya une mentalité sans antécédent, sans aucun autre analogue dans la poésie du désert. Ce citadin paraît avoir senti le vide, l'insuffisance de l'idéal bédouin, régissant traditionellement le Parnasse contemporain. Le calife Mo'āwia souhaitait voir les poètes borner leurs efforts à développer le patriotisme, les passions généreuses, s'interdire l'érotisme brutal, la satire surtout. Omayya, avant lui, aura éprouvé le dégoût de cette exaltation hystérique, assoiffée de sang, de ces hymnes fanfaronnes à la gloire de l'anarchie, de la vengeance et du talion, érigés en institutions sociales. Rien d'étonnant, si on a demandé au christianisme d'expliquer ce phénomène. Sur nous Omayya produit plutôt l'effet d'un dilettante littéraire et, en cette qualité, il ne démentirait pas

---

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 349 etc. Sur Ṣorma, voir notre *Chrolonogie de la Sīra*, (dans *Journ. Asiat.*, Mars-Avril 1911) p. 228 etc. Sur ḥanīf. voir J. Pedersen dans *A volume of Orient. studies presented to Edw. G. Browne*, Cambridge, 1922, pp.390-391.

(2) Rien de plus naturel pour Omayya, parent des Omayyades. Voir plus loin. Mr Schulthess émet des réserves ; cf. *Einleitung* au *Divan*, p. 4. On a voulu attribuer cette pièce à l'hypothétique Ṭālib, fils d'Aboū Ṭālib ; Balāḏorī, *Ansāb*, 191 *b*. L'*Aġānī*, XVI, 6, refuse de citer des vers consacrés aux morts qoraišites de Badr, parce que «'infidèles ».

son origine ṯaqafite (1). Il a exploité les matières religieuses, les vieilles légendes, à la façon de nos romantiques du siècle passé. Grand voyageur — comme ses concitoyens — il a prétendu utiliser les souvenirs recueillis, au cours de ses pérégrinations, de ses conversations avec les juifs, avec les chrétiens. Sa maladresse à combiner ces matériaux exotiques (2) trahit une connaissance superficielle, une familiarité lointaine avec le *credo* des deux grandes religions monothéistes. Je ne puis me persuader que sa description matérialiste des joies du Paradis émane d'un chrétien (3).

Il reste la ressource commode de rattacher Omayya à une secte judéo-chrétienne. Si l'on excepte le christianisme d'Abyssinie, mêlé d'éléments judaïques, la tradition n'a nulle part, à ma connaissance, conservé le souvenir d'une de ces communautés syncrétistes, dans la Péninsule du moins (4). Les groupes juifs du Ḥiğâz, à Médine, à Ḥaibar et dans les oasis, avaient accepté l'organisation du mosaïsme talmudique et se réclamaient de lui. Pour expliquer leur irréductible hostilité à l'islam, il y a lieu de tenir compte des emprunts évangéliques, accueillis par le Qoran, et de la place éminente qu'il accorde au Christ.

*
* *

Quoi qu'il faille en penser, les idées d'Omayya demeurèrent sans écho dans un milieu aussi indifférent que nous apparaît Ṭâif, à l'aurore de notre 7e siècle. Toute l'ingéniosité des *moḥaddiṯ*, traditionnistes, a échoué dans ses efforts pour découvrir d'autres âmes, travaillées par l'inquiétude

---

(1) Il cherche des motifs poétiques nouveaux ; *Aġ.*, III, 187. Il décrit longuement les jardins « avec de l'ail et des oignons »; détaille la cérémonie de l'*istisqâ'*, évidemment comme on la pratiquait chez les sédentaires ; voir *Divan*, XXXIV, 33 sqq., XLIII ; cf. *Mo'âwia*, 256.

(2) Cf. *Mo'âwia*, 334. 335 ; E. Power, *Umayya ibn Abi'ṣ-Ṣalt* dans *MFOB*, I, 197 sqq ; Qotaiba, *Ma'ârif*, E. 20, bas.

(3) Cf. Lammens, *Les Juifs de la Mecque, à la veille de l'hégire*, extrait des *Recherches de science religieuse*.

(4) Voir les rêveries développées par Sprenger, *Moḥammad*, I, 22 etc.

religieuse, un second ḥanīf ṯaqafite, destiné à servir de pendant au *duo* ḥanifite mecquois, Zaid ibn ʿAmrou et Waraqa ibn Naufal. On semble avoir essayé d'abord d'utiliser le personnage de l'esclave ʿAddās, l'interlocuteur présumé de Mahomet, au cours de sa première visite à Ṭāif (Cf. ʿOǵaimī, *op. cit.*, 19 *a*). Cette idée dut être abondonnée : le chrétien ʿAddās étant étranger, non seulement à Ṭāif mais encore à la Péninsule. Entre la population des villes-sœurs, on remarque sans peine un point d'analogie : c'est leur réalisme, le positivisme de leurs aspirations terrestres, l'absence de tout idéal religieux ; lacune si amèrement déplorée par le Qoran. Une scène légendaire la met vivement en relief. C'était l'année de l'Eléphant. Les Abyssins s'apprêtent à renverser la Kaʿba. A ʿAbdalmoṭṭalib ils ont capturé un lot de 200 chameaux (1). L'ancêtre des Hāśimites s'empresse de venir réclamer auprès du chef africain. « Comment, s'écrie ce dernier, tu m'interpelles au sujet d'un troupeau, et de ton dieu, du sanctuaire de tes aïeux, que je viens détruire, tu n'en souffles mot ? » (2).

A cette indifférence, si générale en Arabie, les Ṭāifites paraissent avoir joint une tournure d'esprit gouailleuse, qu'on ne remarque pas, au même degré, chez les Mecquois (3). A ces derniers le sentiment national, celui de la solidarité inspireront une réserve majeure, sans pourtant les rendre plus désintéressés (4) ni plus convaincus. Moǵīra ibn Śoʿba donne, il est vrai, à ses compatriotes de Ṭāif un magnifique certificat de « ferveur »,

---

(1) Ce chiffre doit préparer la scène, où il sacrifiera *cent* chameaux pour racheter un de ses fils et rendre vraisemblable la légende de ses grandes richesses. Aucun trait ne semble égaré dans la *Sīra*.

(2) Tout le récit a été combiné pour amener la réponse de ʿAbdalmoṭṭalib, اني انا ربُّ الابل وان للبيت ربّاً سيَمْنَعُهُ ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 34. A tout prix on voulait assurer un passé, une histoire à l'ancêtre des ʿAbbāsides, le présenter comme سيّد قريش وصاحب عير مكّة يُطعِم الناسَ في السهل والوحوش في رؤوس الجبال ; Ṭab., *Annales*, I, 938.

(3) La persécution à la Mecque contre Mahomet aurait été soulevée par des Qoraiśites, fixés à Ṭāif (Ṭab., *Annales*, I, 1180, 15). Essai pour diminuer la responsabilité des Mecquois pervertis au contact des Ṯaqafites !

(4) Cf. Maqdisī, *Géogr.*, 34, 6.

كُنَّا مُتَمَسِّكِين بدِينِنا (1). On se demande si ce n'est pas une de ces satires indirectes dans nos collections de *Ṣaḥīḥ* et de *Ṭabaqāt*. On fera bien pour en saisir la saveur piquante de se rappeler que Moġīra était un des desservants d'Al-Lāt, مِن سَدَنَةِ اللات (2). Nous verrons comment cet étrange desservant et ses confrères du collège *clérical* (3) de Ṭāif défendront les intérêts du sanctuaire national.

Rien d'étonnant si la semence évangélique n'a pu germer dans un sol aussi ingrat. Le christianisme se trouvait assez mal représenté à Ṭāif, peut-être par des cabaretiers, comme cet Aboū Mariam, mentionné dans l'histoire d'Aboū Sofiān(4), mais il a pu être juif; ensuite par des étrangers de passage ou en séjour temporaire, enfin par des esclaves. Tels, le mystérieux 'Addās, rencontré par Mahomet (5), au cours de sa première excursion dans le Sarāt ; cet autre, ramassé parmi les morts ṯaqafites à la bataille de Ḥonain. Comme il n'était pas circoncis, la découverte produisit une profonde sensation. Ce détail pourrait attester tout au plus son origine étrangère (6) ; qualité commune sans doute aux rares chrétiens, dispersés sur le territoire de la cité (7).

---

(1) I. S. *Ṭabaq.*, IV², 25, 4 : « nous étions fort attachés à notre religion ». Une réponse indirecte aux attaques des So'oūbyya sur la grossièreté, le matérialisme des Arabes préislamites.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, *loc. cit.* D'après le contexte, l'éloge s'applique d'ailleurs aux Arabes en général.

(3) Nommons les fils du Ṣaḥābī-martyr, 'Orwa ibn Mas'oūd, mettant leurs dettes à la charge du trésor sacré.

(4) Ibn 'Asākir (éd. Badrān), V, 409: I. S. *Ṭabaq.*, VII¹, 37.

(5) Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 36. Encore était-il attaché au service de deux Omayyades, donc seulement de passage à Ṭāif. Il accompagne ses maîtres à Badr ; Wāqidī, Well., 42 ; éd. Kremer, 27. Ibn al-Aṯīr, *Osd*, III, 389-390, où il est énuméré parmi les Ṣaḥābīs. 'Oġaimī, *loc. sup. cit.*, lui accorde également la *ṣoḥba*.

(6) Ibn Hiśām, *Sīra*. 850, 3. Comme les Mecquois, les Ṭāifites utilisaient leurs esclaves à la guerre. Mais chez eux, on ne trouve pas l'analogue de l'organisation des *Aḥābīš*. Les alliés des B. Naṣr ibn Mo'āwia les substituaient dans une certaine mesure ; seul Moṭahhar Maqdisī, *op. cit.*, III, 235, mentionne des « Aḥābīš » à Ṭāif.

(7) 'Abdyalīl ibn 'Amrou aurait pu être chrétien, d'après les détails enregistrés dans Ibn Hiśām, *Sīra*, 412, 8 sqq.

Un document de date très récente signale, pour le milieu de notre 13e siècle, l'existence d'un évêché dans « la ville de 'Okāẓ. Il comprenait 8 prêtres, 30 diacres, une église dédiée aux S. S. Apôtres Pierre et Paul, avec 1000 familles, tous Nestoriens » (1) ! Ce serait accorder trop d'honneur à ce renseignement que de nous arrêter pour le réfuter, pour en montrer le caractère maladroitement apocryphe.

'Okāẓ ne forma jamais une cité, pas même un hameau. C'était, comme Minā, 'Arafāt dans le voisinage de la Mecque, une plaine déserte. La solitude s'animait, à l'époque du marché annuel. Les marchands venaient dresser leurs tentes, les poètes bédouins débiter leurs plus récentes compositions, à l'ombre des palmiers, cultivés pour le compte des Ṯaqafites. La foire annuelle ne survécut guère au triomphe de l'islam (2). Le faussaire, auteur du document, paraît avoir eu connaissance de certains et très vagues ḥadīṯ, mentionnant la présence de Qoss ibn Sā'ida (3) — parfois transformé en évêque — le passage de moines chrétiens à 'Okāẓ. Un d'eux y aurait même guéri le petit Mahomet d'une maladie d'yeux (4). Les moines étaient les médecins du désert (5). Ces circonstances suffisent-elles pour affirmer l'existence d'un monastère dans les environs ? D'autres l'ont pensé avant nous. Nous ne nous sentons pas le courage de les suivre en cette voie.

---

(1) Boutros 'Azīz, تقرير قدير للكنيسة الكلدانية, p. 8 ; Beyrouth, 1909; avec traduction française. Publication sans aucune valeur.

(2) Cf. Bakri, *Mo'ǧam*, 660-61.

(3) Pendant la tenue de la foire ; *Aǧ.*, XIV, 41-42.

(4) Cf. la سيرة البكري, msc. arabe n° 9626 de Berlin. Sprenger, *Moḥammad*, I, 43, fait de Qoss un Rakoūsien.

(5) *Aǧ.*, XI, 63, religieux médecin ; *'Iqd*¹, I, 367, 2. Prêtre exerçant la médecine ; *Aǧ.*, XI, 43, 3. Aliénés soignés dans les couvents ; Ǧāḥiẓ, *Bayān*, II, 12,4. *Aǧ.*, XIX, 12, 3 d. l., mentionne un Ṯaqafite Zakaryya ibn Ṯabāt, contemporain de Farazdaq. D'origine juive ou chrétienne ? Ou même musulman ; à la fin du 1er s. de l'hégire les noms bibliques commençaient à se répandre parmi les mahométans. Cf. *Fāṭima*, 3. Sur un prétendu Zakaryya, Ṣaḥābī, voir Ibn al-Aṯīr, *Osd*, II, 205. Le Hāroūn ibn an-No'mān ibn al-Aslat est vraisemblablement un Arabe de Médine judaïsé ; *Aǧ.*, XV, 161, 6.

On aimerait à retrouver l'existence d'une colonie de Naǵrānites chrétiens à Ṭāif, située sur la route de Naǵrān et en relations constantes d'affaires avec elle (1). Il nous est resté un tercet d'Omayya ibn Abi's-Ṣalt en l'honneur des Banoū'd-Dayyān, les généreux *sayyd* de Naǵrān (2). Le silence des documents ne permet pas de nous montrer plus affirmatif. A quelle confession chrétienne appartenaient les esclaves « roūmī », vraisemblablement des Syro-mésopotamiens, de Ṭāif, nommés dans la légende musulmane, comme Al-Azraq (3) et 'Obaid, le père putatif de Ziād ibn Abīhi (4) ? Nous l'ignorons. Ils finirent vraisemblablement par embrasser l'islam. A tort ou à raison, plusieurs seront inscrits au catalogue des *Compagnons*.

Sur le compte des Juifs, nos renseignements se trouvent être moins fragmentaires. Au Ḥiǵāz, leur rôle — on n'a pu manquer de s'en apercevoir — fut beaucoup plus important que celui des chrétiens. En face des oasis occupées par les Juifs, le Ḥiǵāz ne comptait aucune tribu chrétienne, si l'on excepte toutefois les confins syro-arabes. Quoiqu'ils s'y soient principalement adonnés à l'agriculture (5), ensuite au petit commerce, négligeant les affaires de banque (6), il paraîtrait étonnant qu'ils aient pu se désintéresser d'une place aussi considérable que la métropole ṯaqafite. La légende a même tenté de mettre les Juifs de Ṭāif en relation

---

(1) Iṣṭaḫrī, *Géographie*, 28, 3-4. Burckhardt, *Voyages*, I, 90. On signale des « gens de l'Ecriture à Ǵoraš et Tabāla », cités voisines de Ṭāif ; Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 59, 9.

(2) Voir le divan d'Omayya, XX ; 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XII. 9, et les autres passages cités précédemment. Poètes du Sarāt allant à Naǵrān ; *Aǵ.*, XVIII, 160, 9 d. l.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, III[1], 177 ; Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 56, 1-2. D'après la *Sīra*, l'esclave 'Addās, l'interlocuteur de Mahomet à Ṭāif, était de la région de « Ninive ». Donnée fantaisiste : elle devait permettre à Mahomet de déployer ses connaissances historiques au sujet de son « frère », le prophète Jonas. Aboū Mariam transmet un ḥadīṯ au nom du Prophète ; I. S., *Ṭabaq.*, VII[1], 37.

(4) Cf. notre *Ziād ibn Abīhi*, 20 ; Balāḏorī, *Ansāb*, 320 *b*, 321.

(5) Ce qu'ils firent pour l'agriculture en cette province, voir plus haut, p. 34.

(6) On trouve leurs banquiers établis, jusqu'au Ḫorāsān (*Aǵ.*, XV, 18, d. l.) après l'hégire. Comp. Lammens, *Les Juifs de la Mecque à la veille de l'hégire*, dans *Recherches de science religieuse*, VIII, 145 etc.

avec l'origine du sanctuaire urbain d'Al-Lât (1). Cette donnée absurde (2) ne possède d'autre valeur que d'attester, depuis une époque relativement reculée, leur présence dans la cité.

Le Qoran (3) reproche aux Juifs d'Arabie leurs dissensions, leur manque d'entente. Ceux de Ṭâif ne semblent pas y être venus de leur libre choix. Un texte de Balâḏorī (4) nous apprend que leur colonie en cette ville se composait de fugitifs, de bannis du Yémen (5) et de Yaṯrib.

L'auteur des sourates *médinoises* était supérieurement informé sur ce qui se passait dans son voisinage. Or, il accuse les Juifs de Médine (Qoran, 2, 79) « d'avoir expulsé une partie des leurs, de s'être criminellement concertés pour accabler des frères infortunés ». L'accusation est trop précise pour pouvoir être écartée. Il est pourtant permis de se demander si Balâḏorī — ou son informateur — ne s'en est pas souvenu, quand, parmi la colonie juive de Ṭâif, il signale des bannis médinois. Nous ignorons à quelle date remontait leur expulsion. Le Qoran semble y faire allusion, comme à un incident peu ancien, sinon contemporain. A Ṭâif, ces réfugiés juifs, yéménites ou médinois, se trouvaient soumis à une capitation, جزية. C'était la taxe ordinaire, imposée aux trafiquants étrangers, quand le titre de *ḥalīf* ne les avait pas associés à une famille du pays. Ce système de protectionnisme ne manquait pas d'ingéniosité. Le régime de la capitation — cet exemple le prouve — n'était donc pas inconnu aux Arabes, quand ils s'établiront dans les provinces conquises par leurs armes. Les Juifs indigènes de Ṭâif possédèrent également des domaines dans la région. Ces

---

(1) Yâqoût, E. VII, 310.

(2) Elle rappelle le rôle que leur prête le ḥadīṯ par rapport à la graisse : ils la vendent quoique l'usage leur en soit interdit ; Tirmiḏī, *Ṣaḥīḥ*, D. I, 155 ; Qoran, 6, 147.

(3) Cf. Lammens, *Les Juifs de la Mecque*, etc., p. 163.

(4) *Fotoûḥ*, 56.

(5) Aucune date n'est indiquée. Faut-il penser à la réaction chrétienne, à la suite de la défaite de Ḏoû Nawâs et de l'invasion abyssine ?

biens, nous les verrons plus tard achetés par le calife Moʿāwia (1). Ils avaient donc, ce renseignement l'insinue clairement, des intérêts stables dans la montagne du Sarāt. Remarquons également en passant. Personne ne songe à leur appliquer, après l'hégire, la prétendue interdiction portée par Mahomet : « deux religions ne doivent pas coexister en Arabie, لا يجتمع دينان في جزيرة العرب ». Il faut laisser cette mesure arbitraire à la charge du calife ʿOmar : elle ne visa que les Israélites de Ḫaibar et les chrétiens de Nağrān (2), pour des raisons locales, dont le détail ne nous a pas été transmis.

Tamisier (3) a noté l'air d'accablement, le caractère mélancolique des Ṭāifites modernes. Il en rejette la responsabilité sur l'insécurité et les malheurs qui les ont accablés, depuis l'invasion des Wahhābites, au début du 19e siècle. A la veille de l'hégire, l'activité régnait à Ṭāif. Les affaires, puis le goût du plaisir avaient fini par reléguer à l'arrière-plan les préoccupations morales. Cette étrange situation n'était pas rare dans les villes à sanctuaires en Arabie. La cité de Ṭāif ne pouvait faire exception à cette loi. Les étrangers y fréquentaient surtout le marché, enfin le quartier de la galanterie, situé en dehors de l'enceinte (4), dont Masʿoūdī (5)

---

(1) *Fotoūḥ*, loc. cit. Nous ignorons si, dans le divan d'Aboū Miḥǵan (éd. Abel), la pièce VIII fait allusion aux Juifs de Ṭāif ou d'ailleurs. La *capitation* n'a pu atteindre les Juifs propriétaires, partant indigènes, mais exclusivement les réfugiés étrangers.

(2) Cf. *Yazīd*, 327-369. Aucune allusion dans le Qoran à l'expulsion des hétérodoxes du « territoire sacré », a fortiori du Ḥiǵāz. Il est seulement interdit aux polythéistes de participer aux cérémonies officielles du ḥaǵǵ. Nous retrouvons des chrétiens à la Mecque pendant tout le premier siècle H. Le même dicton, mais attribué à ʿOṯmān : لا يسكن قرى عربيّة دينان ; Bakrī, *Moʿǵam*, 658, 7. Autres variantes dans *Kanz al-ʿommāl*, VI, p. 265 : « chassez du Ḥiǵāz les Juifs de Nağrān » (*sic*), n° 4759. D'après le n° 4774, Mahomet charge ʿAlī, « si, après lui, il parvient au califat d'expulser les Nağrānites de l'Arabie ».

(3) *Op. cit.*, I, 292-293.

(4) *Ḥoṣn*, enceinte plutôt que citadelle. Cette dernière, je la crois postérieure au 1er siècle H.

(5) *Prairies*, V, 22 : الموضع الذي تنزل فيه البغايا بالطائف خارجًا عن الحصن في محلّة يقال لها حارة البغايا Yaʿqoūbī, *Hist.*, II, 259-260.

a conservé le nom caractéristique. L'histoire d'Aboū Sofiān, celle de Somayya, mère du célèbre Ziād, se rattachent à ces souvenirs, avidement exploités par l'opposition antiomayyade (1).

On comprendra donc pourquoi Mahomet recommanda toujours aux missionnaires, détachés par lui à Ṭāif, d'alléger, pour les citadins, le précepte onéreux de la prière (2). Ils en avaient d'abord, et non sans insistance, réclamé la dispense complète, la déclarant une bassesse, دناءة. Déboutés, ils se mirent à marchander le maintien du sanctuaire de leur déesse Al-Lât, centre d'attraction pour les pélerins. Ils voulurent à tout le moins obtenir un délai pour sa destruction (3). Rien n'indique une conviction quelconque chez ces étranges néophytes. Leur adhésion à l'islam atteste en retour leur esprit pratique et une absence complète de scrupules. Le fils du pseudo-martyr (4), ʿOrwa ibn Masʿoūd, en profita pour mettre à la charge du trésor de la déesse une dette de 200 *miṯqāl* d'or, laissée par son père. Le neveu de ʿOrwa se fit concéder, toujours par le Prophète, une assignation analogue (5). Un vrai pillage du sanctuaire national, organisé par les premiers de la cité ! Ces mœurs, ce sans-gêne, nous les re-

---

(1) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 20 etc.

(2) Ibn Hiśām, *Sīra*, 917 ; *Aġ.*, XI, 100 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 372-73 ; Wāqidī, W., 381. Comp. ses recommandations au Ṣaḥābī ʿOṯmān ibn Abi'l-ʿAṣi, institué leur imām (Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 21-22), un Mālikite ; cf. Ibn al-Aṯīr, *Osd*, III, 373 ; à la l. 2 lire جُشَم au lieu de خيثم .

(3) Ibn Hiśām, *Sīra*, 916. Conditions mises par eux à leur conversion ; Wāḥidī, *Asbāb*, 218-219. Ils épiloguent sur les ablutions, surtout l'hiver, « le froid est vif dans leurs montagnes » ; Ḥanbal, *Mosnad*, VI, 355 d. l. La Tradition utilise les Ṭāifites pour inculquer l'importance des lotions rituelles, montrer le prix qu'y attache le Prophète.

(4) Membre du collège des desservants d'Al-Lāt. Le Mālikite ʿOṯmān est nommé imām par Mahomet, parce que كان احرصهم على التفقه في الاسلام ; Ibn al-Aṯīr, *Osd*, III, 373, 7 ; Ibn Hiśām, 917.

(5) Ibn Hiśām, *Sīra*, 918 ; I. S. *Ṭabaq.*, V, 370, 13, 18-20. Le *miṯqāl* d'or était l'équivalent du *dīnār*. On les trouve employés l'un pour l'autre dans les rédactions parallèles.

trouvons dans l'histoire de la plupart des laïcisations. Les chiffres, cités à propos de cette liquidation, présentent leur intérêt. Ils permettent d'estimer l'importance du trésor d'Al-Lāt et aussi la valeur des capitaux (1), engagés dans le commerce par les notables ṯaqafites.

Un des hommes les plus représentatifs des aptitudes de sa race, une des plus complètes incarnations du génie ṯaqafite, fut sans contredit Moġīra ibn Śo'ba, déjà fréquemment nommé (2). Le premier de Ṭāif à embrasser l'islam, le premier aussi parmi ses concitoyens il se verra chargé de présider (3) à l'éducation politique et religieuse des Bédouins, préposé « à la guerre et au culte (4), على الحرب وعلى الصلاة », c'est l'expression de nos sources. Intelligence prodigieusement souple, l'homme de toutes les ressources, مُغيرة الرأي , comme on l'avait surnommé ! Quand on l'aurait enfermé derrière huit portes, ses ruses, prétendait-on, eussent été capables d'en faire sauter toutes les serrures ; فلو ان مَدينة لها ثمانية ابواب لا يخرج من باب منها الّا بالمكر لخرجَ المُغيرةُ مِن ابوابها كلّها (5).

Exilé de Ṭāif, nous savons à la suite de quels tristes exploits (6), le jeune Moġīra se réfugia auprès de Mahomet. Le *ḥaram*, territoire sacré de la Mecque, servait d'asile aux bannis, aux irréguliers et brigands :

(1) Prêtés ou empruntés, comme c'est le cas ici. Il s'agit toujours d'Aḥlāfites : ils se font payer par Mahomet le prix de leurs complaisances dans la reddition de Ṭāif.

(2) Cf. notre *Ziād ibn Abīhi*, 2-15 ; *Yazīd*, 24, 103, 115, 119, 122, 123. Pour sa généalogie voir p. 68. Les Mālikites de leur côté ont essayé de mettre en avant un des leurs, 'Oṯmān ibn Abi'l-'Aṣi, choisi comme imām par Mahomet ; *Aġ.*, XI, 100; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 21-22.

(3) Le calife 'Omar l'envoie comme gouverneur dans l'Iraq, la plus anarchique des provinces de l'empire. Cf. *Ziād ibn Abīhi*, loc. cit.

(4) Au premier siècle, le vocable *ṣalāt* désignait en réalité l'administration, y compris le culte ; celui-ci se bornait à la prière publique du Vendredi. Y assistaient seuls les Arabes, à l'exclusion des musulmans d'autres nationalités. C'était une réunion avant tout politique : elle supposait la qualité de conquérant.

(5) Ibn Ḥaǧar, *Iṣāba*, III, 452. Ibn al-Aṯīr, *Osd*, IV, 406-407.

(6) Cf. Wāqidī. Kr., 251 ; assassine ses compagnons de route.

nous le verrons plus tard (1). Se souvenant de cette organisation qoraiśite, Aboū'l-Qāsim ouvrit, à Médine, un refuge aux hommes mis au ban de leurs tribus. Reçu à bras ouverts, Moġīra ne tarda pas à deviner l'avenir de la nouvelle religion et il s'attacha résolument à la fortune du Prophète (2). Les tares de son passé ne l'empêchèrent pas de servir d'intermédiaire pour la soumission de ses compatriotes. « La profession de l'islam efface le passé », affirmait Mahomet, heureux de n'avoir pas à examiner les antécédents de certains partisans (3). Quant à Moġīra, le Prophète l'enverra, à Ṭāif, règler la situation du sanctuaire d'Al-Lāt et présider à l'incamération des trésors de la déesse (4). Mais plus prévoyant que nos modernes laïcisateurs, il prit soin — avec un liquidateur aussi habile la précaution s'expliquait — de lui adjoindre le contrôle d'Aboū Sofiān (5). L'exemple de Moġīra, l'attitude de ses concitoyens confirment notre jugement sur la faiblesse des convictions religieuses au sein de la population ṯaqafite.

Il faut noter l'empressement de la Tradition, unanime à affirmer qu'à la mort du Prophète, cette population avait en masse embrassé la foi nouvelle (6). Affirmation encore plus hasardée que pour la Mecque, mais inspirée par la sourate 110, avec laquelle on entendait se mettre d'accord !

---

(1) Cf. nos *Aḥābīś*, 425 etc.

(2) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, p. 2: الاسلامُ يَجُبُّ ما قبله : Ṭab., *Annales*, I, 1603-1604 ; Maqdisī, *Géogr.*, الاسلام لَيهدم ما قبلهٔ , 207, 212 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*[1], I, 60.

(3) Comme le célèbre Aboū Ḏarr, exalté par la Śī'a. Cf. *Aḥābīś*, 425.

(4) Il était desservant du sanctuaire. Comp. Périer, *al-Ḥadjdjadj*, 4, où, à la note 4, corriger en 50 le chiffre 60, date de la mort de Moġīra. Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 14.

(5) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 3; Ibn Hiśām 917-18. Aboū Sofiān se trouvait protégé par ses nombreuses relations d'affaires et de famille à Ṭāif ; un véritable «Qoraiśite de Ṭāif»! Trois de ses filles furent mariées à Moġīra ; *Aġ.*, XIV, 141 d. l.

(6) Aussi tous les personnages survivants — tel Ġailān, *Osd.* IV, 172 — sont-ils transformés en *Compagnons*. On convient pourtant qu'il « n'émigra point »; *Aġ.*, XII,45. Autant attester son indifférence !

La Tradition se voit pourtant obligée de convenir que les notables de la cité — tel Ġailān — se contentèrent d'une adhésion passive et ne mirent pas leur influence au service de l'islam. Pour atténuer l'insuccès du Maître auprès des nomades, les traditionnistes s'efforcent d'insinuer que les plus intelligentes populations du Ḥiǵāz — celles des villes : la Mecque, Médine et Ṭāif — avaient ouvert les yeux à la lumière de l'islam. Elles en avaient subi la puissance et compris l'avenir politique.

VII

LE ROLE ÉCONOMIQUE.

Position centrale de Ṭāif : routes commerciales qui y aboutissent. — Importance du marché de ʿOkāẓ. — Relations entre Ṭāif et le Yémen. — Pour conserver ces avantages, les Bédouins du Sarāt résistent à l'islam. — Les Ṯaqafites, grands voyageurs. — Leurs rapports avec la finance de la Mecque. — Le prêt à intérêt et la législation qoranique. — Absence de solidarité à Ṭāif. — Le titre qoranique, « chef des deux cités », disputé entre Ṭāif et la Mecque.

Au point de vue économique, la position de Ṭāif présentait d'incontestables avantages. On ne pouvait pourtant la comparer à celle de la Mecque, voisine de l'Erythrée et, par la mer, en communication avec l'Abyssinie, porte de l'Afrique. Aux environs de l'hégire, nous rencontrons incessamment les Qoraiśites sur la rive africaine de la Mer Rouge (1). Si les avisés Ṯaqafites les y ont si peu suivis (2), ne serait-ce pas, parce que la Mecque redouta leur concurrence et entendit se réserver l'exploitation commerciale des Indes noires ?

Sise à l'extrémité sud-est du Ḥigāz, à proximité des cités commerçantes du Yémen, Ǵoraś, Tabāla, Nagrān, du haut de son palier Ṭāif dominait les routes coupant les plateaux accidentés du Naǵd (3). De cet

(1) Cf. Wāqidī, Kr., 196, 7.

(2) Pourtant ʿOrwa ibn Masʿoūd affirme avoir visité le Négus ; Ṭab., *Annales*, I, 1537 ; I. Hiśām, 745.

(3) Sprenger, *Alte Geographie*, 224 ; Azraqī, Wüst. 131, 13-14. Les alliés nomades de Ṭāif, les entreprenants Hawāzin occupaient une partie du Naǵd occidental, les vallées ouvertes dans la façade orientale du Sarāt.

observatoire, elle pouvait surveiller la marche des caravanes (1), venant de la Babylonie, des bords du Golfe Persique visiter la grande foire de 'Okāẓ (2).

La plaine de 'Okāẓ (3) abritait le principal marché, le mieux fréquenté, après la Mecque, dans l'Arabie occidentale. 'Okāẓ, à la fois sanctuaire et rendez-vous commercial, jouissait du privilège de l'exterritorialité qu'il devait à son haut-lieu. S'il est permis d'en juger par la vogue de cette grande kermesse, le culte du bétyle (4) qu'on y vénérait ne devait pas compter moins de fidèles que la Ka'ba. Mais la fortune grandissante des Mecquois et plus tard le triomphe de l'islam ont voué à l'oubli ces souvenirs païens. Les tribus s'y trouvaient pour ainsi dire chez elles; elles se sentaient protégées par la trêve de Dieu, coïncidant avec la période des mois sacrés. Tous les visiteurs bénéficiaient, à titre égal, de ces prérogatives. D'autre part les palmeraies occupant le vaste territoire de ce marché — il se développait sur une longueur de dix milles — appartenaient aux Ṯaqīf et à leurs cousins de Hawāzin. Est-il téméraire de supposer que ces groupes entreprenants ont su se créer à 'Okāẓ une situation privilégiée ? Elle explique, non moins que la finesse reconnue des Ṯaqafites, les égards spéciaux que leur témoignèrent non seulement les Qoraiś, mais encore les Laḫmides. Le temps n'était plus où ces phylarques étendaient leur pouvoir jusqu'à Naǵrān (5). Depuis cette période, ils avaient gardé la coutume d'envoyer annuellement des caravanes visiter 'Okāẓ.

---

(1) *Aǵ.*, XIX, 75. L'âpreté des grands chefs bédouins à s'en disputer la conduite montre l'importance de ces convois.

(2) Mentionné dans les épigraphes thamoudéens ; E. Littmann, *Zur Entziff. thamūdenis. Inschriften*, 45 ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 660 sqq. *Aǵ.*, XIX, 75 ; Azraqī, W., 131. Les domaines et les palmeraies de 'Okāẓ étaient divisés entre les Ṯaqīf et les Hawāzin ; Bakrī, *op. cit.*; 660, 2 d. l. ; 661, 2 ; 662 bas. Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 36, 10 ; Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 232 ; 2 ; *Aǵ.*, II, 155, 3 ; XII, 48, 49 ; communications avec Haǵar ; *Aǵ.*, XIX, 57 ; avec la Perse ; Ṭab., *Annales*, I, 1537; avec l'Egypte (d'après l'histoire de Moǵīra ibn Śo'ba).

(3) Voir plus haut, p. 86.

(4) Cf. *Le culte des bétyles*, 71 ; *Aǵ.*, X, 29, 11-13 ; Sprenger, *Alte Geogr. Arabiens*, p. 224.

(5) Voir l'inscription de Namāra.

Nous ignorons comment les Ṯaqafites manœuvrèrent pour régenter ce marché sans éveiller la susceptibilité des ombrageux nomades et sans violer son caractère strictement international. L'exemple des Qoraišites, réusssissant à mettre la haute main sur les foires et les sanctuaires, avoisinant la Mecque, montre que le problème n'était pas insoluble. Rien ne prouve pourtant que la tentative ait été couronnée du même succès.

A l'entrée, à la sortie de la mer de sable, Ṭāif (1) offrait au ravitaillement des vaisseaux du désert les ressources variées de son sol, à leur chargement les produits de son industrie. Ṭāif paraît avoir de préférence utilisé les relations avec le Yémen, où elle pouvait économiser trois ou quatre étapes sur la redoutable concurrence qoraišite. Elle formait la dernière grande halte sur les routes menant de 'Aden, de Ṣan'ā', à la Mecque (2); un itinéraire déjà suivi par la légendaire expédition de l'Eléphant (3). Que la souplesse politique des habitants les ait alors décidés à ménager les Abyssins, maîtres du Sud, qu'ils aint même assisté, sans déplaisir, à l'humiliation de leur rivale économique du Tihāma, nous pouvions le supposer, sans interroger les amplifications suspectes de la *Sīra*. La voie, aboutissant, en sens inverse, de la Syrie, de Médine au Yémen traversait également leur cité (4). Parfois même les caravanes du nord s'y arrêtaient pour y acquérir les étoffes brodées, les tuniques chamarrées, appelées encore étoffes de 'Aden (5), d'après le nom du célèbre port, où les apportaient les navires de l'Inde et de l'Extrême-Orient (6).

---

(1) Comme Damas, à laquelle on l'a comparée, en Syrie.

(2) Iṣṭaḫrī, *Géogr.*, 28, 3-4. Comp. Burckhardt, *Voyages*, I, 90 ; II, 213 etc ; Maqdisī, *Géogr.*, pp. 111-112.

(3) Ṭab., *Annales*, I, 937. Sur cette expédition cf. Nöldeke, *Perser-Araber*, 208. Principales références dans Nöldeke-Schwally, *Geschichte*, I, 93, n. 5. Voir une pièce hoḏailite étudiée par Wellhausen dans *Zeits. f. Assyr.*, XXVI, 290 sqq.

(4) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 36 ; Ṭab., *Annales*, I, 1073, 3. Il est rarement question de caravanes ṯaqafites en Syrie, sinon en communauté avec les Mecquois, associés aux Ṭāifites.

(5) *Aġ.*, III, 105, bas ; XIX, 75, 11. Voir Burckhardt, *Voyages*, I, 113.

(6) Fréquents voyages des Ṯaqīf en Perse. On y rattache l'histoire de Somayya, esclave cédée par le *dihqān* de Aila (corrigez Obolla) ; Balāḏorī, *Ansāb*, 320 *b*.

A ces avantages inappréciables, la cité joignit celui d'être le centre urbain de la puissante confédération bédouine des Hawāzin (1). La sobriété, la résignation, le *ṣabr* fataliste du nomade ne doivent pas nous illusionner sur sa puissance d'obstination. Avec l'énergie du fauve, il défend la faible somme de biens qu'il possède. La ténacité n'entre-t-elle pas d'ailleurs comme élément principal dans le concept du *ṣabr* (2), si incomplètement rendu par notre terme incolore de « patience » ?

A bon droit, la reddition de la Mecque inquiéta les nomades du Sarāt. Pas un instant, ils ne s'illusionnèrent sur les visées de Mahomet. Dans le triomphe de l'islam, ils devinèrent une menace pour leur autonomie politique. Le nouveau maître du Ḥiǵāz et du Tihāma ne se bornerait pas à leur imposer le monothéisme qoranique. « Le *dīn* d'Allah » servirait de prétexte pour les assujettir au nouvel Etat, fondé par le Prophète. Cette menace suffira pour les réunir momentanément dans une alliance commune contre l'ennemi extérieur. Ces incommodes alliés des Ṯaqafites n'entendaient pas que des voisins vinssent se mêler à leurs querelles de famille. On verra, à la journée de Ḥonain, avec quelle sombre résolution les Hawāzin et leurs confédérés bédouins se montreront décidés à couvrir l'accès de leur métropole, à restreindre l'influence, l'invasion des Qoraišites dans leurs montagnes, où l'extension des propriétés, des domaines mecquois venait, chaque jour, restreindre les terrains de pacage (3), multiplier les enclos, *ḥā'iṭ*, les « chasses gardées », au profit des banquiers du Tihāma.

Avant tout, ils prétendront conserver la maîtrise, la clef des routes du Naǵd et de l'Arabie méridionale (4). Question d'amour-propre natio-

---

(1) Bakrī, *Mo'ǵam*, 57, 5. Voir précédemment, p. 60. Comp. l'introduction au *dīvan* de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, p. 73 etc. Ṭāif est حصن هوازن ; *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 228, 3.

(2) Cf. *Berceau*, I, 194.

(3) *Aǵ.*, I, notice d'Al-'Arǵī, 160 sqq.

(4) Leurs plus puissants chefs adoptent le surnom caractéristique de *Raḥḥāl*, conducteur de *raḥla*, caravane. Quand Mahomet est maître de la Mecque, les Hawāzin se disent (Balāḏorī, *Ansāb*, 232 *a*) : قد فرغ لنا [محمّد] فلا ناهية له دوننا والرأي ان نغزوه .

nal; mais aussi la claire vision des avantages assurés par la surveillance et l'exploitation méthodique de cette artère économique : taxes variées, indemnités pour le ravitaillement, la protection, le convoiement des caravanes, la location des montures; toute une fiscalité (1) enfin, que le génie fertile des habitants du désert s'était ingénié à développer. Pour défendre ces sources de revenus, ils affronteront (2), un quart de siècle avant l'hégire, la désastreuse guerre d'Al-Fiǧār (3).

Dans la résistance des Bédouins à l'islam, le Qoran n'a voulu voir qu'une preuve de leur infidélité. Les questions économiques et politiques y ont joué un rôle, à peine moins important. Nous avons montré avec quelle désinvolture les Ṯaqafites se débarrassèrent de leur culte national. Mais ils nourrissaient des préventions motivées contre l'envahissant syndicat des banquiers qoraišites (4), avec lequel, depuis la reddition de la Mecque, le Prophète avait partie liée. « Coreish [est] le nom d'un monstre marin, qui fait à tous les poissons une guerre destructive »; ainsi s'exprime le vieux Turpin, dans sa *Vie de Mahomet* (I, 260). Peut-être la malignité des satiriques bédouins avait-elle, dès lors, mis en circulation des vers, plus tard attribués à un roi du Yémen. « La tribu de Qoraiš doit son nom au monstre qui habite la mer; comme lui, son insatiable avidité ne tardera pas à dévorer l'humanité » :

وقُريش هي التي تسكن البحرَ بها سُمّيَتْ قريش قريشا
هكذا في البلاد حَيٌّ قريش يأكلون البلاد أكلًا كشيشا (5)

---

(1) Sur son importance et les revenus qu'elle procurait, cf. Sprenger, *Alte Geographie Arabiens*, nº 354.

(2) Un Bédouin des B. Naṣr ibn Mo'āwia, ḥalīf des Ṯaqīf, entraînera ces derniers dans la guerre; cf. *Aǧ.*, XIX, 75, 5 etc.

(3) *Aǧ.*, XIX, 74, 75; le يوم عكاظ de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XXVII, 6. Les *Aḥlāf*, partisans ṯaqafites de Qoraiš, s'y trouvent engagés, comme les Mālikites.

(4) Cf. notre *Yazīd*, 38 etc. Ǧāḥiẓ, *Opuscula*, 62-63. Comp. la réflexion de Mosailama: لكنّ قريشًا قوم يعتدون ; I. Hišām, *Sīra*, 965.

(5) Azraqī, Wüst., 65. La Tradition a transformé cette satire en prédiction de l'impérialisme qoraišite; cf. Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 268. On reconnaît à ces maladresses la

A Médine, une poignée de Qoraiśites, appuyés sur Mahomet, dictait la loi aux indigènes indolents. Instruits par cet exemple, les Arabes du Sarāt refusèrent de se laisser absorber ; attitude que le Qoran (1) traite de duplicité, نفاق. Trop longtemps à leur gré, Ṭāif était restée le satellite de la Mecque. Ils redoutèrent de voir passer sous le joug de Qoraiś, maître de tout le Ḥiġāz, le حصن هوازن, la métropole, refuge suprême de leur nationalité (2), garantie de leur autonomie commerciale et politique.

*
* *

Tout semblait donc prédestiner les Ṭāifites et les Bédouins du Sarāt à devenir d'infatigables voyageurs, émules de leurs voisins, les caravaniers et commerçants de la Mecque. C'est le rôle que pensent devoir leur assigner les annales de l'Arabie préislamite. Beaucoup moins endurantes se seraient montrées les dames de Ṭāif. Certaines épouses de ces éternels vagabonds — nommons la femme du célèbre *sayyd* Ġailān — finiront même par « les prendre en aversion, à la suite de leurs fréquentes absences », كثرت اسفاره وملّته زوجته (3).

Cette heureuse situation, Ṭāif avait su — on le voit — la tourner à l'avantage de son commerce, très florissant, sans pouvoir toutefois rivaliser avec celui de la Mecque. Sous certains rapports, le mouvement des affaires semble même avoir dépendu de la métropole qoraiśite. En particulier, les opérations de banque (4) se trouvaient bien moins développées que dans cette dernière, véritable fourmilière d'activité humaine, centre d'agiotage et de spéculations financières. La banque, le bazar qoraiśites

---

pauvreté du fond sur lequel ont opéré les premiers rédacteurs de la *Sīra* ; cf. Vollers, *Volkssprache und Schriftsprache im alten Arabien*, 186-187.

(1) Qoran, 48, 11 etc. ; 49, 14 etc.

(2) *Naqā'iḍ Ġarīr*, loc. cit.

(3) *Aġ.*, XII, 46, 8 d. l. 'Orwa ibn Mas'oūd a visité tous les souverains de l'Orient: Chosroès, César, le Négus ; Ṭab., *Annales*, I, 1537. Pour la généalogie de Ġailān, voir p. 68.

(4) Capitaux mecquois à Ṭāif ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 273, 3. 'Abbās كان يُداين اهل الطائف ويقتضي منهم الربيب ; Azraqī, W., 70, 11 ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 275.

réglementaient les fluctuations du marché, dans l'Arabie occidentale. Sous ce rapport, Ṭāif apparaît presque comme une succursale de la Mecque. Elle y renouvelait sa provision de numéraire et de capitaux, en échange des produits de son territoire.

Par ailleurs, on voit les Ṯaqafites commanditer le commerce mecquois, placer leur argent à intérêt, à la Mecque. Ainsi le clan ṭāifite des Banoū 'Amrou ibn 'Omair (1) faisait valoir ses fonds dans la banque des Maḫzoūmites. Après le *fatḥ*, reddition, de la Mecque, le Prophète y proclama l'interdiction qoranique du ربا , prêt à intérêt. Les financiers qoraišites imaginèrent d'en profiter pour confisquer les dépôts ṯaqafites—capital et intérêts — confiés à leur loyauté. Ṭāif protesta énergiquement. Il fallut en venir à une composition, accepter un concordat. Une « révélation » complémentaire se chargea d'y préparer les esprits. Les longues guerres du Prophète, la reddition de la Mecque, la bataille de Ḥonain, le siège infructueux de Ṭāif avaient porté la perturbation dans les affaires. Au sortir de cette interminable période de crise politique et commerciale, les banquiers mecquois réclamèrent le bénéfice d'un *moratorium*. Il fut gracieusement accordé par Allah (Qoran, **2**, 280). Tel est du moins le commentaire anecdotique des versets du Qoran (**2**, 278-80) : « O vous qui avez cru, craignez Dieu ; abandonnez ce qui vous reste encore de rentes (à percevoir), si vous vous targuez d'être croyants.... Si vous acquiescez, votre capital demeure sauf ; ainsi vous ne léserez personne et ne serez point lésés. Si le débiteur éprouve de la gêne, attendez qu'il soit mieux dans ses affaires ». Le débiteur en question, c'était le crédit mecquois.

Conformément à ces révélations, après de laborieuses contestations portées devant le tribunal du gouverneur de la Mecque et ensuite de Mahomet, les Ṯaqafites réussirent à rentrer en possession de leur dépôt : mais ils durent renoncer à réclamer l'arriéré des coupons (2). Nous ne

(1) Le clan du poète Aboū Miḥǵan ; Voir le tableau, p. 68.

(2) Ibn Hišām, *Sīra*, 275 ; Wāḥidī, *Asbāb*, 65-66 ; Ṭab., *Tafsīr*, III, 65, 66, sqq. Le sayyd Ǧailān paraît avoir été un riche financier, il a son *ḫāzin*, trésorier ; *Aǵ.*, XII, 45, 9 d. l.

sommes pas renseignés d'une façon plus explicite sur les relations entre les capitalistes des deux cités. Pour expliquer cette lacune déplorable, il faut assurément mettre en ligne de compte la rareté et le laconisme des documents. La *Sîra* a trop exclusivement concentré son attention sur les deux cités saintes de l'islam, la Mecque et Médine, pour pouvoir s'occuper longuement de Ṭāif. Ses rédacteurs avaient à cœur de grandir la cité natale du Prophète ; d'établir que, comme on le disait de certaines familles patriciennes (1), « sa renommée dépassait la limite chronologique de l'hégire, شرف متّصل بالجاهلية ». Dans leurs récits, dans les *Ṣaḥīḥ*, Ṭāif se trouve réduite à la condition de succursale du grand centre qoraiśite.

*
* *

En dépit de son éloignement de la mer et des marchés syriens, l'intelligente activité de la population aurait pu réussir à compenser ces désavantages, si, comme la Mecque, elle avait possédé une aristocratie marchande assez unie pour étouffer les discordes au sein de la cité. Les épisodes après le siège de Ṭāif par Mahomet, les négociations antérieures à l'acceptation de l'islam nous la montrent travaillée par des luttes intestines. Tous y comprennent alors la nécessité d'un compromis avec le maître de Médine ; mais aucun homme ne surgit, entouré du prestige nécessaire à cette négociation. Pour avoir pensé le contraire, 'Orwa ibn Mas'oūd (2) devra expier son initiative par la mort. A Ṭāif, rien ne rappelle l'original triumvirat municipal, fonctionnant à Naǵrān, l'ingénieuse représentation des intérêts, au sein de l'administration publique (3). Aux sceptiques notables de Ṭāif manqua toujours le sentiment de la solidarité, reliant entre eux les Qoraiśites, chaque fois que l'intérêt du syndicat com-

---

(1) Tels les Omayyades. L'objectif de la Sīra, c'est de revendiquer, au moyen de l'apocryphe, le même honneur pour les Hāśimites ; « سادوا فيهما , comme on disait encore, ils furent *sayyd*, puissants pendant les deux périodes », avant comme après l'hégire.

(2) On le proclame pourtant مُحبَّب مطاع ; Ṭab,, *Annales*, I, 1687. Pour sa généalogie, voir p. 68.

(3) Cf. *Yazīd*, 336 etc. et *Berceau*, I, 253.

mercial se trouvait en jeu (1).

Nous savons combien le Qoran aime les *mobhamāt*, les sous-entendus, avec quelle affectation il recherche *l'impersonnel*, *l'anonymat* dans ses allusions (2). Ainsi une sourate mecquoise mentionne le titre fastueux de « 'aẓīm el-qariatain », chef des deux cités (3). Le texte évite de désigner plus clairement le bénéficiaire de cette flatteuse distinction. Mais le *Tafsīr*, exégèse, concède qu'elle a pu désigner un habitant de Ṭāif. Cette affirmation ne mérite ni plus ni moins de crédit que des centaines d'autres gloses, arbitrairement rattachées au texte qoranique (4). « 'Aẓīm al-qariatain » signifie sans doute un homme considérable, un patricien (5), si l'on veut, et —puisqu'il s'agit de milieux commerçants — un gros capitaliste. Fut-il Ṯaqafite ou Qoraiśite ?

On connaît les efforts de la Tradition pour affirmer la primatie universelle et absolue de Qoraiś. Pour comprendre qu'elle ait pu songer ici à un Ṯaqafite, il faut mettre en cause les jalousies qui divisèrent les clans mecquois, pendant la période impérialiste, alors qu'on commençait à recueillir les matériaux du *Tafsīr* et de la *Sīra*. « L'envie, le péché national des Arabes », assurait Mahomet ! Elle a préféré détourner sur Ṭāif l'honneur d'une appellation sonore, plutôt que d'accorder à une famille mecquoise rivale un titre nouveau, dans l'âpre lutte d'influence qui agita le premier siècle de l'hégire. Les Omayyades auraient sans doute eu quelque droit à réclamer pour un des leurs l'appellation pompeuse, enregistrée par le Qoran. Le *Tafsīr*, exégèse, évite soigneusement de prononcer leur nom (6). Passe pour un Ṯaqafite, ou même un Maḫzoūmite ; la famille

---

(1) Cf. notre *République marchande de la Mecque, vers l'an 600 de notre ère*, passim; Nöldeke dans *ZDMG*, 1886, p. 177.

(2) Cf. *Fāṭima*, Avant-Propos.

(3) Qoran, 43, 30 ; comp. Ṭab. *Tafsīr*, XXV, 35-37, énumération des personnages pour lesquels on réclame le titre ; Ibn Doraid, *Iśtiqāq*, 185, 186 ; *Aḡ.*, XI, 61, 2 ; XII, 45 ; *'Iqd*[1], II, 63.

(4) Comp. *Aḡ.*. XII, 45, où le texte qoranique ...لولا نزّل على est appliqué au sayyd ṯaqafite Ḡailān par les Qoraiśites. *Aḡānī* porte ici la variante. أنزل .

(5) Comp. *Chroniken*, Wüst., II, 139, 2 d. l.

(6) Cf. Ṭab., *Tafsīr*, XXV, 35-37.

maḫzoūmite n'ayant jamais aspiré au califat. A cette époque, on voit les descendants des premiers califes, ceux de Zobair, de ʿAbbās, se disputer les qualifications honorifiques, avec autant d'acharnement que plus tard les marquises un tabouret, à la cour de Louis XIV. Ce n'étaient pas là de puériles manifestations de cet amour-propre, de cet individualisme, qui caractérisent les Arabes(1). L'ambition des ʿAbbāsides poursuivait un but déterminé, la conquête du pouvoir, quand nous les voyons s'obstiner à réclamer, à s'assurer le privilège de la *siqāya*. Rien de tel à redouter chez les Ṯaqafites, résignés à se renfermer dans le rôle d'auxiliaires, de vizirs وزراء de Qoraiś, dédaigné par les Anṣāriens.

Si le plus considéré parmi les Ṯaqafites a réellement porté le titre de *ʿAẓîm al-Qariatain*, il ne paraît pas avoir incarné le talent politique, le *ḥilm* adroit d'un Aboū Sofiān. A aucune date de son histoire préislamite, on ne voit se lever à Ṭāif une personnalité possédant les initiatives patriotiques du grand chef Omayyade, capable d'interposer son prestige personnel, entre les *Aḥlāf* et les Banoū Mālik. Le sayyd ʿOrwa ibn Masʿoūd, un des bénéficiaires traditionnels du titre de « ʿAẓīm al-Qariatain », le rappelle jusqu'à un certain point. Encore ce personnage est-il à moitié Omayyade et nous le rencontrons presque aussi souvent à la Mecque que dans sa ville natale (2).

---

(1) Cf. *Berceau*, I, 259.

(2) Son arbitrage entre Mālikites et Aḥlāfites ; Wāqidī, Kr., 251 sqq. Il est comparé au Christ ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 266, 10 ; Baġawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 158.

VIII

PARTIS POLITIQUES.

Aḥlāf et Banoū Mālik. — Incertitude des annales préislamites. — Les Aḥlāf : indigènes ou métèques ? Ils n'appartiennent pas à l'aristocratie de Ṭāif. — Ils deviennent les plus forts, représentent, contre les B. Mālik, l'influence, le parti qoraisites. — Ils sont maîtres du sanctuaire national. Leur suprématie militaire et intellectuelle. — Défiances séparant les deux partis : elles survivent à la défaite de Ḥonain. — Les poètes aḥlāfites. — Ces divisions intestines ont nui à la prospérité de Ṭāif. — Son commerce d'exportation ; l'industrie du cuir.

Aḥlāf et Banoū Mālik ! Voilà les deux grands partis historiques, les deux factions adverses, dont les luttes ont gêné l'évolution économique de la cité. Blau a cru reconnaître leurs noms dans les 'Αλαπηνοί et les Μαλῖχαι de Ptolémée (1). Ces identifications (2) datent d'une époque où l'on admettait, sans grande discussion, la valeur de ces *symphonies* philologiques, si chères au génie aventureux de Sprenger.

L'histoire préislamite de Ṭāif se trouve enveloppée de ténèbres encore plus épaisses que celle de la Mecque. Pour les deux cités, les anciens annalistes ont opéré sur des fragments poétiques peu explicites et d'une authenticité rarement incontestée (3). Ces incertaines déductions, ils ont

---

(1) Cf. *ZDMG*, XXII, 662.

(2) Comp. celles proposées par Sprenger, *Alte Geogr. Arabiens*, nos 343, 344.

(3) Rappelons les innombrables réserves — elles dépassent la quarantaine ! — d'Ibn Hiśām à propos des vers anciens, cités par lui dans la *Sīra*. Comp. nos remarques dans

tenté de les concilier avec des traditions tardives, avec des préjugés de parti et d'école. A la suite de quelles révolutions, la cité se trouva-t-elle posséder ses Guelfes et ses Gibelins? Il devient malaisé de le préciser. L'ethnographie n'aurait toutefois rien à démêler dans ces querelles, si les deux factions sont fondées à revendiquer un ancêtre commun, à se rattacher à Qasī-Ṯaqīf, les Aḥlāfites par 'Auf, les Banoū Mālik par Ǵośam et Ḥoṭaiṭ (1). Le nom des premiers invite pourtant à réfléchir. *Aḥlāf* (2) est un pluriel de *ḥalīf*. Il désigne un groupe se trouvant, vis-à-vis d'un autre, dans la situation subordonnée d'auxiliaire, d'agrégé. Une dénomination aussi modeste contient l'aveu d'une dépendance politique; elle ne peut avoir été adoptée, comme une marque distinctive, par les plus anciens éléments, composant la population ṯaqafite.

Par rapport à la tribu principale, elle évoque l'idée d'étrangers, de métèques, auxquels on a concédé le bénéfice d'un asile, d'une protection ou *ǵiwār* (3). C'est en leur qualité de confédérés ou mieux d'affiliés que nous retrouvons des *Aḥlāf* dans plusieurs autres cités de la Péninsule. Ce sont invariablement des *allogènes*, venant renforcer de leur nombre le noyau de l'agglomération primitive, augmenter sa force de résistance à la pression des nomades voisins.

Ainsi des Arabes immigrés, assure-t-on, du Yémen s'introduiront à Médine, comme alliés, comme auxiliaires des Juifs — dit la Tradition — en réalité, comme leurs clients et protégés, en attendant le jour où l'intervention de Mahomet leur permettra d'usurper la place des patrons israélites, ensuite de les expulser. Dans la ville de Ḥīra, à l'autre extrémité

MFOB, VII, 311 etc. Nous y contestions la virtuosité poétique de 'Alī. M. le Prof. Levi della Vida, de Rome, veut bien me signaler Soyoūṭī, *Śarḥ śawāhid al-moǵnī*, 176, 23, citant Yoūnos ibn Ḥabīb († 183) : ما صحّ عندنا ان عليّ بن ابي طالب قال شعرًا الّا هذين البيتين .

(1) Voir le tableau généalogique, p. 68.

(2) Comp. *Aǵ.*, XV, 62, 3-2 d. l. ; XVI, 17, 6 d. l., XI. 62, 3. Ajoutez *Aǵ.*, II, 79, 80.

(3) Ainsi on affirme que les Juifs de Médine « ne sont pas Arabes, mais les ḥalīf de ces derniers » (*Aǵ.*, III, 13, haut), donc leurs *inférieurs* et *étrangers*.

de la Péninsule, « les *Aḥlāf* furent ceux qui se joignirent à la population de Ḥīra, sans appartenir ni aux Tanoūḫ nomades ni aux 'Ibād », les deux plus anciennes fractions de la population urbaine, الاحلاف هم الذين لحقوا بأهل الحيرة ونزلوا فيهم ممّن لم يكن من تنوخ الوَبَر ولا من العباد (1). A la Mecque, le *ḥilf al-Foḍoūl* (2) désigne vraisemblablement une agrégation analogue ; nous aurons à l'examiner. Les membres des clans, composant ce groupe qoraišite, portent également le nom d'*Aḥlāf* (3), lequel semble bien désigner les plus récents accroissements de la population parmi les concitoyens du Prophète.

Toutes ces analogies nous engagent à reconnaître, dans les « Aḥlāf » de Ṭāif, des nouveaux-venus, et avec Wellhausen, « die Neubürger von Ṭāif » (4). Ils représenteraient donc la fraction la moins ancienne, la moins aristocratique de la population ṯaqafite. Les Mālikites sont appelés les سادة ثقيف واشرافهم, « les patriciens de Ṯaqīf » (5). Quant aux Aḥlāf, ils ne subiront pas longtemps leur condition subalterne. Lorsqu'ils se virent en nombre, ils cherchèrent à faire valoir cet avantage. Dans les environs immédiats de la cité (6), les meilleurs domaines se trouvaient occupés et exploités par les Mālikites, en vertu de conventions anciennes, conclues avec les Bédouins. Les Aḥlāfites jetèrent leur dévolu sur Ǵildān, fertiles terrains de pacage et les convertirent en *ḥimā*, à leur usage exclusif. C'était affirmer leur autonomie politique.

---

(1) Ṭab., *Annales*, I, 822, 6. Comp. *Aǵ.*, XII, 46, bas من انفسهم واحلافهم, (il s'agit précisément de Ṯaqīf) ; *ibid.*, les B. Naṣr sont appelés « aḥlāf de Ṯaqīf ».

(2) Moins ancien, croyons-nous, que le vocable de *Aḥlāf* et vraisemblablement dérivé du dernier. On a cherché à écarter l'équivalence de Aḥlāf = ḥolafā', que l'amour-propre des familles qoraišites, composant le « ḥilf al-Foḍoūl », a trouvé embarrassante ; surtout que le Prophète en faisait partie.

(3) *Aǵ.*, XVI, 65, 4 d. l.

(4) Wāqidī, Wellh., 251, n. 2. Dans Ibn Hišām, *Sīra*, 840, 7 d. l. supprimez سيّدان لهم, lequel n'a aucun sens. Comp. *Aǵ.*, IX, 14, bas.

(5) Ṭab., *Annales*, I, 1200, 3-4 ; cf. Wellhausen, *Reste*, 31 ; (Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 30, 11 d. l., cherche à atténuer le sens de *aḥlāf*). Ibn Hišām, *Sīra*, 279, 10.

(6) Comp. Ibn Hišām, *Sīra*, 873, 14 sqq., il s'agit de domaines aḥlāfites.

A l'encontre de nos jours, la cavalerie était alors l'arbitre des batailles. Après le désastre d'Ohod, Allah avait, dans le Qoran (**8**, 62), conseillé au Prophète de « préparer contre ses ennemis une puissante cavalerie ». Les Aḥlāfites n'attendirent pas cet avertissement pour deviner la supériorité du cheval comme instrument de guerre. Le haras qu'ils établirent dans leur *ḥimā* ou réserve pastorale de Ǵildān força bientôt les Mālikites à consentir au partage de leur suprématie politique, appuyée sur l'alliance avec les Hawāzin (1). Partage forcé ! Il introduisit la discorde dans Ṭāif, où les Mālikites ne se résignèrent jamais à la perte de leur ancienne primatie (2). A Médine, des convoitises analogues soulèveront contre les Juifs, propriétaires de l'oasis, les Arabes immigrés, ancêtres des futurs Anṣāriens.

*
* *

Pour maintenir les positions acquises, les Aḥlāfites chercheront à s'assurer des appuis au dehors. Ces démarches diplomatiques confirment, croyons-nous, nos suppositions sur leur origine étrangère et sur la date plus récente de leur indigénat ṭāifite.

En étudiant les tendances, les sympathies de ces derniers, nous avons cru remarquer que les Mālikites représentaient le parti nationaliste, les Guelfes de la cité, opposés à l'influence mecquoise (3). Pareillement, à la veille de l'hégire, une démarche des *aḥlāf* arabes de Médine ouvrira l'accès de l'oasis à Mahomet et à ses adhérents qoraišites. La divergence des théories généalogiques entre Aḥlāfites et Mālikites comporte vraisemblablement la même explicatiou. Les Banoū Naṣr ibn Mo'āwia

---

(1) Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, E. I, 289 : résumé des luttes entre les deux factions rivales de Ṭāif. Pour la signification du *ḥimā*, voir *Berceau*, I, 60 etc.

(2) Construction d'*otom* par les Aḥlāf ; voir plus haut, p. 72.

(3) Afin de sauver Ṭaif, le père de 'Orwa ibn Mas'oūd indique pourtant aux Abyssins le sanctuaire de la Ka'ba ; Ṭab., *Annales*, I, 937. 'Orwa ibn Mas'oūd. son fils, n'ayant pu déterminer ses compatriotes à secourir Qoraiš, vient avec les siens s'etablir à la Mecque ; Aboū Yoūsof, *Ḫarāǵ*, 120, 6 sqq. (p. 324 de la traduction E. Fagnan).

ayant soutenu par les armes leurs rivaux mālikites, les Aḥlāf auront sans doute éprouvé de la répugnance à se réclamer de Hawāzin (1). Quoi qu'il en soit, les sympathies mecquoises des Aḥlāfites ne peuvent être révoquées en doute. Dans les circonstances critiques de la république qoraišite, ils s'empresseront d'accourir à son secours. (2). Parmi eux les alliances matrimoniales avec la Mecque furent toujours recherchées; c'est également dans les familles aḥlāfites que les banquiers du Tihāma choisiront de préférence leurs beaux-pères taqafites (3).

A l'opposé de cette attitude, combien intransigeant apparaît le patriotisme des Banoū Mālik, toujours défiants à l'endroit de leurs voisins mecquois. La guerre entre la Perse et Byzance déclencha à la Mecque une grave crise économique. L'hégire vint y ajouter des complications intérieures; elle compromit l'entente parmi les dirigeants du syndicat qoraišite. Les Mālikites assisteront, spectateurs indifférents, à ces difficultés, sans chercher toutefois à se rapprocher des dissidents mecquois, réfugiés à Médine. Ils continueront à se montrer défiants. *Timeo Mekkanos !*

A Ḥonain ils se battront avec un extraordinaire acharnement contre Mahomet. Ils se résigneront à traiter seulement lorsque les négociations engagées, à leur insu, par les Aḥlāfites, les auront compromis. Aussi le Prophète maudit-il publiquement un des chefs mālikites, tombés à Ḥonain, « parce qu'il détestait Qoraiš ; ابعده الله كان يبغض قريشاً » (4). Un mort aḥlāfite de la même bataille est qualifié par lui de « sayyd de la jeunesse

(1) Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, E. I, 289. Voir pourtant Mas'oūdī, *Prairies*, V, 64.

(2) 'Orwa, avec les siens, assiste les Qoraiš contre Mahomet ; Ibn Hišām, *Sīra*, 744, 2. Omayya ibn Abi'ṣ-Ṣalt chante les morts de Badr. 'Orwa les a secourus à 'Okāẓ ; Wāqidī, Well., 250. Le vocable *république* est déjà dans Sprenger, *Moḥammad*, I, 193, 4.

(3) Hamdānī, *op. cit.*, 124-125, ne mentionne pas Ṭāif dans sa liste des « villes arabes, partagées en deux parties hostiles ». Ce renseignement ne vaut que pour la période contemporaine de l'auteur.

(4) Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 65, 7 ; Ṭab., *Annales*, I, 1664.

ṯaqafite, «سيّد شباب ثقيف» (1). Paroles significatives dans la bouche d'Aboū'l-Qāsim ! A Médine n'avait-il pas consacré la majeure partie de ses proclamations qoraniques à inspirer la haine des Mecquois infidèles ? (2).

Plus difficile à concilier avec la modeste origine des Aḥlāfites, avec leur indigénat plus récent, leur condition de « nouveaux riches », semble leur mainmise sur le sanctuaire national d'Al-Lāt (3). Nous ignorons quelle suite de manœuvres leur assura le titre de *desservants*, سدنة de la déesse. Elles rappellent le coup d'audace, qui valut aux descendants de Qoṣayy la suprématie sur la Ka'ba. Dans les deux cas, nous trouvons un groupe d'origine étrangère, accaparant à son profit la primatie religieuse. Comme on le voit par l'exemple de Qoṣayy, rien n'oblige à reculer dans la haute antiquité la limite chronologique de cette révolution et à la croire antérieure à notre 6e siècle. Inférieurs aux Banoū Mālik par la richesse, par l'étendue des possessions territoriales, ils surent compenser ces désavantages par une meilleure diplomatie, par une plus sérieuse organisation militaire, utiliser les ressources en chevaux, offertes par la montagne du Sarāt, pour constituer des réserves de cavalerie, « la reine des batailles », à cette époque, comme l'infanterie l'est de nos jours (4).

La proportion numérique des deux factions semble être demeurée sensiblement la même. En revanche les meilleurs poètes, les sayyd les plus en vue de Ṭāif sortent des rangs aḥlāfites (5). Moins obstinément

---

(1) Ibn Hišām, *Sīra*, 850 ; Ṭab., *Annales*, I, 1665, 9.

(2) Il excite Ḥassān ibn Ṯābit contre Qoraiš : « tu ne diras pas la moitié de ce qu'ils méritent, » انك لا تسبّ القوم بمثل ما فيهم ; Maqdisī, *Ansāb al-Anṣār* (msc. *'Omoūmyya*, Constantinople). Les interminables invectives qoraniques contre les « polythéistes, *mośrikoūn* » visent en première ligne les Qoraiš. Le *širk* primitif dans le Qoran consiste dans *l'association* à Allah de divinités païennes. Plus tard, on essaiera d'y englober les monothéistes juifs et chrétiens. Comp. *Maǧālis* d'Elias de Nisibe dans *Al-Mašriq*, 1922, p. 117 etc.

(3) Chez d'autres tribus arabes, le sanctuaire se trouve également confié à une famille étrangère. C'était le cas à Naǧrān ; cf. *Yazīd*, 342.

(4) Comp. *Aǧ.*, IX, 82, 10 d. l. Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, E. I, 289.

(5) 'Orwa ibn Mas'oūd est مُحَبَّب مُطاع à Ṭāif ; Ṭab., *Annales*, I, 1687 ; comp. *Annales*,

conservateurs, on les voit plus souples dans l'art de former les alliances, de s'adapter aux circonstances nouvelles, plus modernes enfin et aussi plus intellectuels. C'est parmi les Aḥlāf que les *Ṭabaqāt* signalent les plus remarquables *Compagnons* ṯaqafites du Prophète. Enfin ils fourniront le plus fort contingent d'hommes d'Etat au califat syrien (1). Autant d'indications trahissant, croyons-nous, leurs tendances favorables à un rapprochement avec les Qoraišites (2). Les Ṭāifites, à l'époque de Ḥodaibyya, choisiront, parmi les Aḥlāf, le plénipotentiaire chargé de traiter, en leur nom, avec Mahomet (3).

Au dedans, au dehors de leur cité, Aḥlāf et Mālikites forment constamment bande à part: Jamais un seul de leurs sayyd ne risquera son prestige, en égarant ses pas dans un *maǵlis*, réunion, cercle, appartenant à la faction rivale. Nulle part la défiance réciproque, si naturelle aux Arabes, ne sévit comme à Ṭāif. Elle permet de mesurer la distance séparant le *dahā'*, la « rouerie » des Ṯaqafites, du *ḥilm*, l'intelligence politique de Qoraiš. Le danger commun ne réussit pas à rapprocher ces frères ennemis. A Ḥonain, Aḥlāf et Banoū Mālik combattent sous des bannières différentes. Après la défaite, ils s'obstinent à négocier séparément (4). Mahomet dut même assigner, pour lors, à leurs envoyés des logements à part (5). Avant le départ de Ṭāif, il avait fallu composer la députation de manière

---

I, 1655, 10 sqq. Aḥlāfī commande au Fiǵār ; *Aǵ.*, XIX, 77, 22 ; sayyd mālikite ; Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 36, 4 ; capitaines aḥlāfites ; *Aǵ.*, XII, 46 ; Ġailān est *ra'īs* de tous les Ṯaqīf ; *Aǵ.*, XII, 46-47.

(1) Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 30.

(2) Le chef de la députation ṯaqafite ناب القوم وصاحب امرهم envoyé pour traiter avec Mahomet est l'Aḥlāfite 'Abdyalīl ibn 'Amrou ; Ibn Hišām, *Sīra*, 915. Cf. Wüstenfeld, *Geneal. Tabellen*, *G.* 1. 20.

(3) Wāqidī Well., 250 ; c'était 'Orwa ibn Mas'oūd.

(4) *Osd*, I, 142, bas ; *ZDMG*, L, 150. Il est assez étrange que, à l'époque du siège, la Tradition s'arrange pour éloigner les deux chefs aḥlāfī 'Orwa et Ġailān ; Ṭab., *Annales*, I, 1669. Ils étaient allés apprendre à manier les machines de guerre ! Or on les voit fonctionner pendant leur absence contre les musulmans.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, V, 974, 11-12. Ibn Hišām, *Sīra*, 915 sqq.

à assurer à chaque faction une représentation numériquement équivalente (1). L'aḥlāfite 'Orwa ibn Mas'oūd avait pris sur lui d'aller amorcer à Médine la soumission de ses concitoyens. C'en fut assez pour soulever contre 'Orwa la faction hostile, conflit où il succomba sous les coups d'un Mālikite (2). Dans la mort de ce martyr de l'islam, la religion n'entra pour rien; mais la jalousie des Guelfes du Sarāt soupçonna 'Orwa—jusqu'à quel point avait-elle tort? — d'avoir trahi la cause de leur cité. En dehors des passions politiques, les mœurs brutales de la vieille société arabe se chargeaient incessamment de réveiller les haines assoupies. Moǧīra ibn Śo'ba, encore un Aḥlāfite, avait, en cours de route, profité du sommeil de ses compagnons, treize Mālikites, pour les assommer et les dépouiller (3). On voit si leurs défiances réciproques se trouvaient fondées et pourquoi, à Ṭāif, on hésitait à rallier une caravane, lorsque les deux partis ne s'y trouvaient pas représentés en nombre sensiblement égal (4).

A la veille de l'hégire, les Aḥlāfites paraissent bien avoir mis la haute main sur les affaires de la cité. Leur arbitrage est parfois invoqué par les étrangers et c'est parmi eux que la Tradition cherchera le bénéficiaire du titre qoranique عظيم القريتين, « chef des deux cités ». Mais s'ils semblent avoir été les plus intelligents, les plus remuants de leurs compatriotes (5), ils n'auraient pas brillé du même éclat par leur courage.

---

(1) Ibn Hiśām, *Sīra*, 916

(2) I. S. *Ṭabaq.*, V, 369, 19. 'Orwa était à moitié Omayyade et Mecquois. Les Qoraiśites le considèrent comme un des leurs. De là sans doute les suspicions !

(3) Ibn Hiśam, 744 ; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 100 ; I. S. *Ṭabaq.*, IV², 25. Comp. *Aǧ.*, XIV, 140, où l'on trouve la fin du récit, publié ensuite par Wellhausen dans *ZDMG*, loc. sup. cit.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, IV², 25, 7. Dans Wāqidī, Kr. 84, 4. d. l. رجل من الاحلاف = un homme appartenant au « ḥilf al-Foḍoūl ». C'est à la Mecque le sens spécifique du vocable *Aḥlāf*, du moins celui qu'on voudrait lui assurer pour écarter les interprétations plus gênantes pour l'amour-propre de certaines familles mecquoises.

(5) Comp. les vers de 'Abbās ibn Mirdās au sujet des Aḥlāf : ولكن الرياسة عمّموها Ibn Hiśām, *Sīra*, 851, 15 sqq. Un Aḥlāfī, le père de 'Orwa ibn Mas'oūd, apparaît toujours comme le chef de la cité ; Azraqī, Wüst., 93, 98. Même remarque pour son fils 'Orwa et Ǧailān ; autre Aḥlāfī ; Ṭab., *Annales*, I, 1669. Ce Ǧailān compte parmi

A Ḥonain, 70 Mālikites se firent tuer autour de leur drapeau. Lorsque les Aḥlāf virent la journée perdue, « ils plantèrent leur bannière sous un arbre et tournèrent les talons » (1). C'est du moins la version admise par Ibn Ḥiśām. Elle cadre mal avec nos autres renseignements sur l'activité guerrière des Aḥlāf. La *Sīra* a recueilli cet épisode chez ʿAbbās ibn Mirdās dans une *qaṣīda* ambiguë et d'une authenticité difficile à défendre (2). Nous devons du moins y admettre des interpolations, un remaniement, pour les vers islamiques enregistrés dans cette composition. A l'époque de Ḥonain, le poète solaimite appartenait encore à la catégorie des مؤلّفة قلوبهم, des chefs « ralliés » à la cause *politique* du Prophète. Il fallut l'intervention diplomatique d'Aboū'l-Qāsim pour apaiser le scandale causé alors par l'attitude du rimeur bédouin, se solidarisant publiquement avec ʿOyaina ibn Ḥiṣn. Ce qui paraît pouvoir être admis — les vers attribués à ʿAbbās ibn Mirdās n'ont sans doute pas d'autre portée — c'est que, après la reddition de la Mecque, les Aḥlāfites entrèrent sans enthousiasme dans la coalition contre l'islam, organisée sous la pression des Mālikites et de leurs alliés bédouins de Hawāzin (Ṭab., *Annales*, I, 1654-1655).

Ces divisions nuisirent incontestablement à la prospérité de Ṭāïf, et non moins, semble-t-il, à son prestige parmi les Bédouins. A cette même bataille de Ḥonain, on n'est pas peu surpris de voir les contingents ṯaqafites placés sous les ordres d'un généralissime de Hawāzin (3). Il fallut sans doute se résigner devant cette solution, humiliante pour l'amour-propre des citadins, parce qu'aucun chef ṯaqafite n'avait chance de se voir accepté par les deux partis. Quelle différence avec la Mecque où, à l'heure du danger, le sentiment de la solidarité suffisait pour étouffer l'esprit de

les « ḥakam des Arabes » : Yaʿqoūbī, *Hist.*, I, 299, 2 d. l. Comp. le récit d'*Aġānī*, XV, 54.

(1) Ibn Hiśām, *Sīra*, 849, 850.

(2) Ibn Hiśām, *Sīra*, 350 sqq. On voit que son récit s'est entièrement inspiré de cette poésie, dont le fond et la forme me paraissent étranges ; cf. Ṭab., *Annales*, I, 1664, 1665. Les poésies utilisées par la *Sīra* appellent de constantes réserves.

(3) Mālik ibn ʿAuf, un véritable Bédouin, célèbre par ses razzias ; Bakrī, *Moʿǵam*, 181, bas.

division (1) !. De grand cœur alors — طيّبو الانفس , tous consentaient aux plus lourds sacrifices (2), à oublier les dissentiments divisant les clans qoraiśites, leur individualisme très bédouin, toujours en éveil quand on menaçait leur autonomie intérieure et familiale (3).

*
* *

Et voilà comment la métropole du Sarāt dut borner son ambition à être la seconde ville de l'Arabie occidentale. Moins favorablement située que sa rivale du Tihāma, travaillée par des dissensions intérieures, trop souvent tenue en échec (4) par ses voisins des puissants groupes qaisites, elle ne réussit jamais à s'affranchir efficacement des obstacles, retardant son épanouissement économique et la conquête de son autonomie politique.

Ṭāif ne vivait pas exclusivement du transit, comme la métropole de Qoraiś, avec son *ḥaram* étendu, mais d'une désolante stérilité. La ville se voyait en mesure d'alimenter un véritable commerce d'exportation : grâce aux développements de son industrie et de son agriculture. Les progrès réalisés par cette dernière nous sont déjà connus. Nommons en première ligne les produits variés de la viticulture : vin, vinaigre, le raisin de table et le *zabīb* (5). Il faut y ajouter le bois, le charbon, les résines, les gommes,

---

(1) Un Qoraiśite, de préférence un Omayyade, y commande toujours les opérations militaires ; Azraqī, Wüst., 71.

(2) I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 25 ; Wāqidī, Kr, 25-26 ; Mālik ibn 'Auf choisi comme arbitre chez les Solaim ; *Aġ.*, XVI, 141, 14.

(3) Les Aḥlāf formeront plus tard un groupe, complètement distinct des Ṯaqafites. En cette qualité, ils figurent dans l'histoire des Zaidites ; cf. Van Arendonk, *De opkomst van het Zaidietische Imamaat in Yemen*, p. 125 etc.

(4) Les Ṯaqafites en conviennent parfois ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 914, 4 d. l ; 915.

(5) Toujours mentionné dans le chargement des caravanes qoraiśites ; Ṭab., *Annales*, I, 1274 ; Ḥāzimī, *Nāsiḫ wa Mansoūḫ*, 218. Vin, cuir, zabīb, importés de Ṭāif à la Mecque : I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 5.

le goudron, livrés par les forêts du Sarāt (1). Mais la grande spécialité industrielle de Ṭāif, c'était la préparation du cuir. Sur tous les points de l'Arabie pastorale, on exportait du cuir. Seule Ṭāif possédait le secret de le préparer industriellement (2), dans le Ḥiǧāz du moins.

Sur leur propre territoire, ensuite à l'orient de leurs montagnes, les Ṯaqafites voisinaient avec leurs demi-cousins de Hawāzin (3), spécialement avec les Banoū 'Amir (4), groupes considérables, pratiquant l'élevage en grand. Ces Bédouins utilisaient les ressources pastorales des hautes plaines du Naǧd et des versants du Sarāt. En été, quand le *samoūm* avait séché les puits et brûlé les dernières plantes des steppes, ces tribus se transportaient sur les cimes du Ġazwān (5). Elles conduisaient leurs troupeaux, selon un rythme régulier, commandé par les variations saisonnières de la végétation, des landes du désert aux maquis des sommets alpestres. Ce système de transhumance avait notablement favorisé le développement de l'élevage pastoral, tout particulièrement celui du cheval, lequel dépérit dans les steppes. Ṭāif servait de débouché naturel aux produits de cette industrie pastorale : beurres, laines, cuirs.

Tamisier (I, 339) a noté « le cours des eaux de pluie qui, des montagnes qui enserrent Taïffa, descendent dans la plaine et forment quel-

---

(1) *Aǧ.*, VI, 26, 28 : gommes et essences aromatiques variées. Le Sarāt, c'était déjà le climat et les productions du Yémen. Goudron employé contre la gale des chameaux ; voir précédemment, p. 22. *Aǧ.*, IX, 11, 1; 8, 13; 79, 4.

(2) Cf. Ṭab., *Annales*, I, 1274 ; *Osd*, V, 440, 9; G. Jacob, *Beduinenleben*, 153-154. Article de commerce ; Ibn Hiśām, *Sīra*,, 218, 2. Une tente de cuir est l'indice d'une tribu riche ; *Aǧ.*, XIV, 138, 1-2. Le cuir figure toujours parmi les تجارات العرب ; *Aǧ.*, II, 29. 3. Cuir du Yémen ; Maqdisī, *Géogr.*, 87, 1-4.

(3) On leur assigne comme territoire : le Sarāt, Ṭāif, Ḏoū'l-Maǧāz, Ḥonain, Auṭās (ces deux derniers toponymes ont été pris dans la *Sīra*) ; Bakrī, *Mo'ǧam*, 57, 5. Leurs razzias contre les Banoū Hoḏail sur le territoire de Ṭāif ; (Bakrī, *op. cit.*, 181) fréquemment des ripostes aux incursions des *ṣa'loūk* de Hoḏail.

(4) Comp. Lyall, introduction au divan de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, p. 75.

(5) Bakrī, *op. cit.*, 50, 6. Pour leurs troupeaux, cf. Ṭab., *Annales*, I, 1656, 7; chameaux, brebis, ânes ; Ibn al-Aṯīr, *Kāmil*, E., I, 288.

quefois une île de cette cité ». Le long de ces cours d'eau se trouvaient établies d'importantes tanneries (1). Elles s'y étaient multipliées au point d'empester l'air du voisinage et d'éloigner, non seulement les villégiateurs mais, ajoutait-on, jusqu'aux oiseaux (2).

Rien de plus varié que les produits (3) de cette industrie exportés en toute l'Arabie : sandales, selles de cheval (4), tentes en cuir, seaux et aussi de grands réservoirs en cuir, tels ceux placés aux pieds de la Ka'ba pour abreuver les pélerins (5). On écrivait sur des lanières de cuir. Le papyrus était rare et le parchemin demandait une préparation spéciale et coûteuse. Avant l'hégire, les cordes d'origine végétale étaient généralement inconnues. Pendant toute la période préislamique, l'immense majorité des liens et des cordes, en usage parmi les Arabes, furent en cuir (6);

---

(1) Hamdānī, *Ǵazīra*, 120, 22 ; Yāqoūt, W, III, 496 ; Doughty, *Travels*, II, 505 ; عامّتها مدابغ, dit Maqdisī, *Géogr.*, 79, 10; Iṣṭaḫrī, *Géogr.*, 24, 4. Nombreux chevaux des Ṯaqīf ; Ibn al-Aṯīr, *op. cit.*, I, 289 ; ils sont اهل الحصون والخيول الجرد ; *raǵaz* poétique ; *Aǵ.*, IX, 82, 10 d. l.

(2) Yāqoūt, *loc cit.*. Peut-être faut-il encore tenir compte du déboisement. Il a dû attaquer les cantons les plus voisins de la ville, complètement dépouillés de nos jours.

(3) Voir le détail dans Ǵāḥiẓ, *Ḥaiawān*, V, 143, 1 sqq. On travaillait également le cuir à Naǵrān ; *Yazīd*, 344.

(4) I. S. *Ṭabaq.*, II¹, 5, l. 15. *'Iqd*¹, I, 68, 7 ; les palefreniers de Ṭāif étaient de même recherchés ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 420, 13. Les Banoū 'Amir élevaient de nombreux chevaux ; voir le Divan de 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *passim*. Tenir compte de l'emphase propre à ce poète ! Le cheval est un animal de luxe en Arabie.

(5) Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 281, 6 ; Azraqī, Wüst., حياض من ادم , 66, 10; 69, 70. Ya'qoūbī, *op. cit.*, I, 280, 7 d. l.

(6) Guidi, *Sede primitiva*, 580 ; . . . فاصبح نبيّهم في الحديد , vers préislamique apocryphe (comme toute la pièce) ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 81, d. l. Comp. 'Amir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XXI, 5 : وقد كان في « جِلدٍ » من القِدّ آزما . . . . . Avant de délivrer un prisonnier, on verse l'eau sur ses liens pour amollir le cuir, صبّوا الماء على قدّي حتى لانَ وخلّوني ; *Aǵ.*, S. I, 242, 8 d. l. Un autre recourt à un moyen plus héroïque, « il urine sur ses liens pour les faire pourrir, كان يبول على قدّه حتى عفن ; *Aǵ.*, X, 44, 6 d. l. Depuis l'hégire, les poètes parent de liens en poil ; *Aǵ.*, XV, p. 3, l. 11. Cordes en ليف, enduites de poix chez les Juifs; Ibn Hiśām, *Sīra*, 393, d. l. ; 412, 3 d. l.

encore une industrie, exploitée par les Ṯaqafites. Ils en fournissaient le grand marché de 'Okāẓ. Tous ces articles, les caravanes les chargeaient au retour et les emportaient jusque dans l'Irāq, en même temps que les soieries exotiques, amenées du port de 'Aden (1). Plus tard, quand le goût des livres se répandra dans le monde arabe, Ṭāif deviendra également un centre important pour la reliure artistique des volumes d'amateur (2).

(1) *Aġ.*, XIX, 75, 11 ; '*Iqd*[4], III, 91, 2 d. l.

(2) V. Karabacek, *Zur Orientalischen Altertumskunde*, dans *Sitzungsberichte* de l'Académ. des Sciences, Vienne, 1913 ; extrait, p. 39.

IX

ENTRE QORAIŚ ET ṮAQÎF ; RELATIONS ÉCONOMIQUES ET FAMILIALES.

Voyages d'affaires, relations financières avec les Mecquois. — Echange entre la population des deux cités. — Ṭāifites établis, naturalisés à la Mecque. — Assistance militaire aux Qoraiśites. — Domaines mecquois dans le Sarāt ; importance des possessions omayyades, avant et après l'hégire. — Le domaine d'al-Waht. — Sous le califat, Ṭāif lieu d'exil des grands personnages. — Alliances matrimoniales entre les deux villes ; recherchées pour la réputation de finesse des Ṯaqafites. — La journée de Karbalā et l'histoire de Ṭāif. — On se vante de descendre des Ṯaqafites chez les califes et hommes d'Etat omayyades.

Dans ces conditions, l'entreprenante population de Ṭāif devait chercher au dehors un débouché aux produits de son territoire et de son industrie. Moins que toute autre, elle pouvait se soustraire au mouvement qui portait les Arabes à profiter de la situation géographique de leur patrie — intermédiaire entre l'Inde et le monde méditerranéen — à exploiter sa perméabilité au trafic international.

Nous devons donc nous attendre à rencontrer les Ṯaqafites sur toutes les routes de la Péninsule, à constater le défilé incessant des caravanes, qui gravissent ou descendent le double versant du Sarāt. Les bandes de Mahomet iront y guetter leur passage (1). Tous ces convois aboutissent à Ṭāif « pour des spéculations commerciales », في التجارة , affirment les noti-

(1) Cf. la *Sīra* ; le récit des premières *sarāyā*.

ces et les textes que nous analysons. Par ailleurs, le voisinage de la Mecque, l'importance de son marché, maintiennent Ṭāif dans la sphère d'attraction de ce centre financier. Aussi trouvons-nous les gens de Ṭāif, de préférence les Aḥlāf (1), fréquemment associés aux Qoraišites et en voyages d'affaires avec ces derniers (2). « La finesse, la rouerie, دهاء, taqafites, capables — on l'a vu — de faire sauter les plus solides verrous » (3), s'unirent aux connaissances spéciales, acquises par les Mecquois dans une longue pratique du négoce. Cette alliance n'a pas peu contribué à asseoir la prospérité économique de la Ville Sainte ainsi que son hégémonie politique sur les Bédouins du Ḥiǵaz. Après l'hégire, elle lui assurera la suprématie dans l'empire arabe.

Le cycle de légendes hétéroclites, formé autour du nom d'Omayya ibn Abi's-Ṣalt, nous a conservé le souvenir de cette entente, de ces relations pacifiques, si rares entre voisins dans l'Arabie ancienne et moderne. Comme chez les Qoraiš, ces expéditions partent dans toutes les directions : vers l'Iraq, le Yémen, la Syrie ou l'Egypte (4). Détail piquant. Dans ces caravanes mixtes, aventurées en pays étranger, vient à surgir une difficulté imprévue, une affaire litigieuse ou délicate. La solution réclame un négociateur retors, ne s'embarrassant pas de scrupules vulgaires — tel enfin que les Bédouins se représentent le داهية classique (5). Dans tous ces cas, les Qoraišites, familiarisés pourtant avec les combinaisons de la plus

(1) Caravanes arrivant de Haǵar, du nord du Ḥiǵāz à Ṭāif ; *Aǵ.*, XIX, 57 ; Balādorī, *Fotoūḥ*, 471. Voir la notice d'Omayya ibn Abi's-Ṣalt ; *Aǵ.*, III, 186 etc. ; XII, 46, 23 ; 48, 5 ; XIV, 140, 12.

(2) *Aǵ.*, III, 187-88 ; XII, 48, 9; Ibn Hišam, *Sīra*, 531. Comme ʿOrwa ibn Masʿoūd, ils visitent la Perse, l'empire grec, l'Abyssinie ; Ṭab., *Annales*, I, 1537.

(3) Texte d'Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, E. III, 452, cité précédemment.

(4) C'est au cours de ses voyages en Egypte que Moǵīra ibn Šoʿba aurait observé les « cinq prières quotidiennes chez les Coptes » ; Ibn Ǵauzī, *Wafā'*, 15 *b* ; *Aǵ.*, III, 189, 3 ; XII, 46 ; XIV, 140 ; Ṭab., *Annales*, I, 1537. Outre le Yémen, ils semblent avoir visité de préférence les importantes foires de Ḥīra ; cf. Ch. Diehl, *Justinien*, 388, 389, 536. Entre Ṭāif et les Laḫmides les relations demeurent intimes ; ces derniers honorent les Hawāzin ; *Aǵ.*, XVI, 22.

(5) Cf. *Moʿāwia*, 214-215.

souple diplomatie, tous — sans en excepter un Aboū Sofiān — décident de s'en remettre à un Taqafite (1). Voilà du moins comment l'histoire littéraire s'est figuré le passé. Elle choisit volontiers des habitants de Ṭāif, pour nous donner une haute idée du développement intellectuel, atteint par les anciens Arabes (2), pour réfuter le reproche de barbarie, articulé par les Śoʿoūbites.

Cette entente cordiale, jusque dans les affaires, s'explique le plus souvent, comme chez le poète Omayya, par des relations d'étroite parenté, reliant les principales familles des « deux cités » (3). Ṭāif et la Mecque se complétaient heureusement. Nous devons également mettre en ligne de compte les sympathies politiques des Aḥlāfites. Si, pour sa subsistance, la Mecque dépendait du ravitaillement de Ṭāif, celle-ci pouvait difficilement se passer de l'assistance des capitaux mecquois. Aussi signale-t-on les fréquents prêts, les avances de fonds, consentis par les banquiers de Qoraiś aux Taqafites (4). Le commerce a dû — nous l'avons supposé — attirer à Ṭāif la colonie juive fixée en cette ville (5). Les intérêts matériels ont également cimenté l'union entre les « deux grandes cités, *qariatān* » du Ḥigāz. Ils fournirent l'occasion d'échanges incessants entre leurs populations, faites, semble-t-il, pour s'entendre dans l'exploitation en grand de leurs voisins nomades.

Nombreux étaient à la Mecque les Ṭāifites, *ḥalīf* (6) des familles

(1) *Aǧ.*, XII, 48.

(2) Comp. *Aǧ.*, XIV, 140 : comment Moǧīra ibn Śoʿba se procure du vin sans débourser.

(3) Voir précédemment, p. 12.

(4) De ʿAbbās on affirme que كان يداين اهل الطائف ; Azraqī, Wüst., 70, 11. On utilise toutes les occasions pour le présenter comme un riche banquier. Ǧailān est aussi décrit comme un gros capitaliste ; trompé par son *ḫāzin* ou trésorier ; *Aǧ.*, XII, 45, 9 d. l.; il semble avoir surtout commercé avec la Perse.

(5) Voir précédemment, p. 87. Les sources ne parlent pourtant que de réfugiés et de cultivateurs israélites, dans la région de Ṭāif.

(6) Lire حلفاء *ḥoulafāʾ* et non خلفاء dans Ǧāḥiẓ, *Ḥaiawān*, VII, 66, 11; *Chroniken*, Wüst., II, 143, 1-2.

omayyades. Non moins ordinaires les alliances matrimoniales entre ces centres urbains. Dans le harem des sayyd ṯaqafites, il est rare de ne pas rencontrer une femme de Qoraiś, de préférence une Omayyade (1). L'avisé calife Mo'āwia le rappela un jour à sa sœur mariée à Ṭāif. La combinaison matrimoniale avait jadis favorisé les spéculations commerciales de leur père, Aboū Sofiān, « juste appréciateur du zabīb », ajouta finement le monarque (2). Dans la langue imagée du spirituel calife, le raisin sec — la spécialité de Ṭāif — n'était qu'un symbole. Il représentait l'ensemble des intérêts, rattachant à la Mecque du Tihāma celle des Alpes ḥiǵāziennes.

Assurément — et la remarque est de Ǵāḥiẓ — « le voisinage, les alliances de famille, la concurrence dans les opérations financières et commerciales ont parfois amené des frictions entre les deux cités » (3). Mais jamais on ne constate la situation tendue qui, avant et après l'islam, sépare les Qoraiśites d'avec les Médinois (4). Le Prophète eut, au lendemain de l'hégire, besoin de tout son prestige, de son adresse diplomatique, très considérables, pour maintenir, autour de lui, l'entente entre les deux grandes fractions de sa naissante communauté : émigrés mecquois et Anṣāriens médinois ; tellement leur mentalité différait (5).

---

(1) Ibn Hiśām, *Sīra*, 873 ; Ṭab., *Annales*, I, 1200, 5. Ces sayyd appartiennent généralement aux *Aḥlāf* : ainsi Ǵailān et Mas'oūd, le père du Ṣaḥābī 'Orwa. Cette coïncidence ne peut être fortuite. Même remarque pour Moǵīra ibn Śo'ba ; Balāḏorī, *Ansāb*, 286 ; *Aǵ.*, XIV, 141, d. l.

(2) *Aǵ.*, XIII, 34. A l'encontre des nombreux Ṯaqafites, ḥalīf de Qoraiś, je ne me rappelle l'exemple d'aucun Mecquois, ḥalīf de Ṯaqīf. Le cas a dû se présenter, mais l'impérialisme qoraiśite aura défendu de l'enregistrer !

(3) *Ḥaiawān*, VII, 66 : لقرب الدار والمصاهرة والمشابهة والثروة والمشاكلة في التجارة . Voir plus haut l'exemple cité à propos de Sobai'a. Il s'agit de la guerre de Fiǵār. Ṭāif s'y trouva engagée par suite de son alliance avec Hawāzin. Le *casus foederis* dut jouer.

(4) Ceux-ci menacent fréquemment de « couper le commerce mecquois ». En revanche, quand, au moment de l'hégire, Mahomet sortira de la communauté qoraiśite, il ne tentera pas de s'établir à Ṭāif, trop intéressée au maintien des bonnes relations avec la Mecque.

(5) Cf. *Yazīd*, 200 etc.

Aussi, au début de sa mission, lorsque le Réformateur se vit presque seul devant l'opposition de ses concitoyens, sa première pensée fut d'aller tenter la fortune, non à Médine, mais à Ṭāif (1). En cette ville, c'est à peine si un Qoraiśite se sentait hors de chez lui. Partout il pouvait s'y aboucher, sinon avec des parents, du moins avec des connaissances et des amis. Incessamment les Mecquois traversent Ṭāif ou y résident, dans « l'intérêt de leurs affaires », في تجارة (2). Dans ce même voyage à Ṭāif, Aboū'l-Qāsim s'y rencontra avec deux des principaux Qoraiśites (3). Il se réfugia dans un de leurs vignobles, pour échapper aux vexations des jeunes Ṭāifites, ameutés contre lui. Les Mecquois avaient fini par y former une importante colonie et nos auteurs parlent couramment des « *Qoraiśites* de Ṭāif » (4), êtres amphibies, possédant des intérêts, à la fois au Tihāma et dans le mont Sarāt.

*
* *

Nous retrouvons l'analogue de cette situation à la Mecque. De nombreux Ṯaqafites y avaient élu domicile et se rattachaient — on l'a vu — en qualité de *ḥalīf*, aux principales familles mecquoises (5). C'étaient de préférence des *Aḥlāf*, les Gibelins, le parti *mecquofile* de Ṭāif. Ces émigrés du Sarāt venaient chercher fortune dans la grande cité. Ils débutaient d'ordinaire par un stage dans les maisons commerciales, dans les ban-

(1) Ṭab., *Annales*, I, 1199 sqq.

(2) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 471, 13 ; Ṭab., *Annales*, I, 1573, 3. Rappelons de nouveau l'histoire d'Aboū Sofiān et de Somayya. Pour l'amorcer, on suppose le passage du chef omayyade, au retour d'un long voyage dans le Yémen.

(3) Ya'qoūbī, *Hist.*, II, 36 : c'étaient deux Omayyades.

(4) Par ex. Ṭab., *Annales*, I, 1180, 15 : ناس من الطائف من قريش لهم اموال, (*Osd*, II, 86, 4), « propriétaires qoraiśites, fixés à Ṭāif ».

(5) Comp. Ǵāḥiẓ, *Opuscula*, 6, bas. Le père du célèbre Ḥaǵǵāǵ est propriétaire à la Mecque ; Azraqī, W., 501, 3. Al-'Alā' (voir la note suivante) obtient même, à la Mecque, la plus haute distinction : le titre et les fonctions de ḥakam, arbitre ; Fāsī, *Chroniken* W., II, 143, haut.

ques (1). Leur adresse, leur savoir-fairé ne tardaient pas à leur valoir le titre d'alliés, *ḥalīf*. Maintes fois ce terme vague de *ḥalīf* désignait simplement un associé, un commanditaire plus ou moins important de la maison (2). Il prenait une plus ample signification, lorsque le lien d'un mariage venait renforcer ces premières relations (3). Alors le ḥalīf obtenait pour ainsi dire ses lettres de naturalisation. Il finissait même par se confondre avec les indigènes, au point de pouvoir forcer l'entrée du *Dār annadwa,* le Grand-Conseil de la ville (4). Une prérogative accordée, assure-t-on, aux ḥalīf de la famille de Qoṣayy ! Ces privilégiés — tel 'Orwa ibn Mas'oūd — pouvaient dire aux Mecquois : « je suis votre fils, issu de votre sang » (5). Un de ces métèques ṯaqafites deviendra même le ḥakam, le personnage principal du clan des Banoū Zohra, qui l'avait accueilli (6). Au partage du butin de Ḥonain, ce ḥalīf recevra, en compagnie des grands personnages de Qoraiś, les fameux *ralliés,* المؤلّفة قلوبهم , un lot de cent chameaux. En cette circonstance mémorable, Mahomet, ce clairvoyant politique, n'hésitera pas à le mettre sur le pied d'Aboū Sofiān et des membres

(1) Le mari de Omm Ḥabība, la fille d'Aboū Sofiān, est un ḥalīf omayyade ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 783. Le clan des Banoū Zohra accueillait volontiers les ḥalīf de Ṯaqīf ; outre Aḫnas ibn Śarīq (fréquemment cité), nommons 'Alā' ibn Ḥāriṯa ; il fut parmi les « ralliés » de Ḥonain et y reçut la gratification — comme son compatriote Aḫnas — de 100 chameaux ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 881. C'était donc un personnage important ! et traité comme un Qoraiśite. Ḥalīf mariés dans la famille du patron ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 316 ; *Aġ.*, XIII, 68 ; *Osd*, IV, 7. La condition de ḥalīf entraîne d'ordinaire une série de combinaisons matrimoniales, حالفهم وزوّجهم وزوّجوه ; I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 36, 22.

(2) Cf. Ṭab., *Tafsīr*, III, 67-68 ; Wāḥidī, *Asbāb*, 65-66.

(3) Comp. I. S. *Ṭabaq.*, III[1], 176, 20-24. Exemples cités dans les notes précédentes. 'Orwa, fils de Sobai'a, est mari d'Amina, la fille d'A. Sofiān ; Ibn Hiśām, 744, 873.

(4) Azraqī, Wüst., 65, 4 d. l. Comp. Ǧāḥiẓ, *Opuscula*, 6 : صار منهم... وحكمه حكمهم .
Presque tous ces ḥalīf ṯaqafites sont des hommes de « *bon conseil* », des *ḥakam*.

(5) Ibn Hiśām, *Sīra*, 744, 1.

(6) Ḥalīf ṯaqafite des Banoū Zohra, Aḫnas ibn Śarīq, كان فيهم مطاعا ; cf. Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, E. I, 25, 26 ; I. S. *Ṭabaq.*, II[1], p. 8, 3 ; *Chroniken* (Wüst.) II, 143, 2. Fāsī prend ici à tort *ḥakam* dans le sens de *ḥākim*. Wāqidī, W., 38, 6 ; Ṭab., *Annales*, I, 1551, 8; Azraqī, W., 492 ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 237, d. l.

de l'aristocratie mecquoise. Il entendit « gagner les sympathies de ces personnages et par eux s'assurer l'appui de l'opinion publique », كانوا اشرافًا من اشراف الناس يتألّفهم ويتألّف به قلوبَهم . (Ṭab., *Annales,* I, 1679-1680).

A la bataille de Oḥod, un contingent de cent Ṯaqafites combattra dans les rangs qoraiśites (1) et le poète Omayya, lui-même fils d'une femme omayyade (2), consacrera une élégie à la mémoire des Mecquois tombés à Badr. A l'époque de Ḥodaibyya, le Ṯaqafite 'Orwa ibn Mas'oūd vient offrir aux Mecquois l'assistance de son clan et il se voit désigné pour être leur plénipotentiaire (3) auprès de Mahomet (4). Plus tard ce dernier choisira un Ṯaqafite pour gouverneur de la Mecque. Ce renseignement est demeuré isolé, la tradition qoraiśite n'ayant pas jugé à propos de l'enregistrer (5).

Non moins que le Prophète, les Omayyades — on l'a vu plus haut — avaient de bonne heure compris l'utilité d'une alliance étroite avec les industrieux habitants de Ṭāif. C'est la préparation, on dirait presque la prescience de la constante politique, inaugurée plus tard par les califes syriens. Les annalistes amènent le Prophète à constater le fait, en proclamant les Ṯaqafites les « ḥalīf des Omayyades » et les « neveux » d'Aboū Sofiān (6) ; une nouvelle allusion aux filles du chef omayyade, établies à

(1) Wāqidī, Kr. 202, 3 ; comp. Ibn Hiśam, *Sīra*, 744, 2. On le trouve toujours cité en compagnie des aristocrates de la Mecque (Ibn Hiśām, *Sīra*, 203) et pratiquement considéré comme membre de la *malā'* qoraiśite.

(2) Qotaiba, *Poesis*, 279; *Aḡ.*, III, 183. Mort ṯaqafite dans les rangs des Mecquois à Oḥod ; Wāqidī, Kr., 277.

(3) *Aḡ.*, XIV, 140, 5 ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 743, 744. Le secours de Ṭāif avait été réclamé par la Mecque ; autres demandes et envois de renforts militaires à Qoraiś ; Wāqidī, Kr., 200, 202, 244 ; Ṭab., *Annales*, I, 1535, 1536.

(4) Son extrême notoriété à la Mecque. Quand Mahomet veut faire aux Qoraiś le portrait de 'Isā, il leur dira qu'il ressemblait à 'Orwa ; I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 144-145.

(5) *Osd*, V, 55, 5. *Chroniken*, W., II, 158, 159, D'après d'autres notices, l'Omayyade 'Attāb aurait seul occupé ce poste sous Mahomet. Cf. Ibn Hiśām, *Sīra*, 343, 886, 970, 1021 ; Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, E. II, 451. Voir pourtant I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 105, 4.

(6) *Aḡ.*, IV, 76, 7 d. l. ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 918. Pour la même raison, Mahomet l'adjoint à Moḡīra ibn Śo'ba à l'effet de présider à la liquidation des trésors d'Al-Lāt ; voir plus haut, p.90.

Ṭāif. Quand les ʿAbbāsides triomphants arrêteront à la Mecque les membres de cette illustre famille, ils les conduiront à Ṭāif pour leur infliger le dernier supplice, au milieu de leurs anciens partisans (1). C'était un de ces raffinements de cruauté, auxquels l'histoire de la « dynastie bénie, الدولة المباركة » nous a habitués. Les *hadît*, inspirés par leurs haînes tenaces, confondront fraternellement les Ṯaqīf et les Banoū Omayya parmi les tribus odieuses au Prophète (2). *Fas est et ab hoste doceri.* Les rancunes politiques éclairent fréquemment le sens de l'histoire musulmane.

*
* *

Nous avons mentionné les importantes possessions foncières des Mecquois dans le mont Sarāt (3). Ces habiles marchands s'entendaient merveilleusement à mettre ces domaines en valeur (4). Un des premiers (5), ʿAbdalmoṭṭalib aurait donné l'exemple de ces initiatives. La *Sīra* s'évertue incessamment pour mettre en vedette les ancêtres du Prophète, les tirer de l'obscurité où ils végétaient. Afin d'y mieux réussir, elle n'hésite pas même à démarquer l'histoire de leurs rivaux omayyades (6). Encouragé par le succès de Zamzam, le fils de Hāšim creusa un puits dans la région de Ṭāif. Cette opération désigne toujours une exploitation agricole;

---

(1) *Aġ.*, X, 106, 17 ; à la l. 18, lire *Aboū Foṭros*. Yaʿqoūbī, *Hist.*, II, 472. Les caravanes de Ṭāif s'arrêtaient dans le « quartier ربع des Omayyades » à la Mecque ; Azraqī W., 451, 8 d. l.

(2) Cf. *Moʿāwia* 107 ; Baġawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 192.

(3) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 56, 13 sqq : لعامّة قريش اموال بالطائف ; « la plupart des Qoraišites possèdent des propriétés dans la région de Ṭāif ».

(4) Balāḏorī, *loc. cit.*

(5) Détail vraisemblablement calqué sur l'histoire des Omayyades. Le nom de Ḏoū'l-Harm puits creusé par ʿAbdalmoṭṭalib (Yaʿqoūbī, *Hist.*, I, 288 ; 290 ; II, 9, 11 ;) est celui de la propriété à Ṭāif d'Aboū Sofiān ; voir plus bas. Snouck Hurgronje, *Zeits. f. Assyr.* XXVI, 230, n. 1. observe que dans le dialecte du Ḥaḍramaut *bīr* (puits) = propriété. « Ohne bīr weder Datteln noch Getreide ». Ibn Hišām, *Sīra*, 917, 2 d. l. écrit Ḏoū'l-Hadm au lieu de Ḏ. Harm.

(6) Grands propriétaires dans le Sarāt. Ainsi A. Sofiān se trouvant à la Mecque affirma posséder ما بين مقامي هذا الى تُجْوَ وتُجْوَ ثنيّة قريب من الطائف ; Azraqī, Wüst., 393, 3.

عين وامو ال, l'une appelle l'autre. Le puits de 'Abdalmoṭṭalib donna occasion à des contestations avec les indigènes. Elles se terminèrent par un curieux procès, porté devant le tribunal du *kāhin* Satīḥ (1), un personnage légendaire soigneusement utilisé par la *Sīra* (2), pour dissimuler le vide de la préhistoire islamique.

Aboū Sofiān récoltait dans ses clos de Ṭāif le *zabīb*, qui avec le cuir (3) alimentait le commerce spécial ouvert par lui à la Mecque, à côté de sa banque. Les autres membres de la famille l'avaient imité avec plus ou moins d'empressement (4), sans en excepter les Omayyades appauvris. C'est ainsi que les deux fils de Rabī'a purent accueillir dans leur vignoble Mahomet, après l'échec de sa propagande à Ṭāif (5). Aussi comprendra-t-on la popularité des Omayyades, devenus à moitié indigènes dans la région. Aboū Sofiān était appelé l'oncle des Ṯaqafites (6). Il semble avoir joui parmi eux de tout le prestige attaché à ce titre parmi les Arabes (7).

L'appoint formé par l'ensemble de ces possessions territoriales et des alliances de famille, tout contribue à expliquer la situation prépondérante, prise par les Ṯaqafites dans le califat syrien. Avant de quitter les affaires, les Mecquois tenaient à se réserver une retraite dans les environs de Ṭāif. Le célèbre Aboū Oḥaiḥa, le riche banquier omayyade, meurt dans sa propriété, près de cette ville (8). Quand on constate ce goût des Mecquois

---

(1) Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 288. Ġassānide, il réside à Damas (?) ; *ibid*, II, 6.

(2) Cf. *l'index* d'Ibn Hiśām, *Sīra*, *s. v.* *Satīḥ*. Nöldeke, *Perser-Araber*,, 254, n. 3.

(3) Ibn Rosteh, *Géogr*. 215. 9 : Wāqidī, Kr. 330 ; *Aġ*., XIII, 34, bas ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 917, 2 d. l.

(4) Propriétés de 'Abdallah ibn 'Amir, de Sa'īd ibn al-'Aṣi ; *Osd*, IV, 108, 8 ; *'Iqd*[1], II, 154, 9 ; 229 , I. S. *Ṭabaq*., IV[1]. 72 ; autres propriétés de Qoraiś ; *Aġ*., I, 88, 6.

(5) Ṭab., *Annales*, I, 1200.

(6) Ibn Hiśām, *Sīra*, 918. Le calife Solaimān déclare ne connaître aucune propriété comparable à celles du pays de Ṭāif ; Ibn al-Faqīh. *Géogr*., 22.

(7) Pour la situation du *ḫāl*, cf. *Mo'āwia*, 299 etc.

(8) Ṭab., *Annales*, I, 1261 (Aboū Oḥaiḥa, un des noms de Sa'īd ibn al-'Aṣi surnommé الاكبر) ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 461, 9 d. l. Il en sera question, à propos de la caravane de Badr, plus exactement de la banque, fondée par lui.

pour les bonnes terres de Ṭāif, on ne pourra s'étonner s'il a fallu leur y assigner un cimetière spécial (1). Cette passion est nommément attestée chez Aboū Sofiān (2) et les autres Omayyades (3), ensuite chez 'Abbās et les Hāšimites (4). La Tradition s'obstine à mettre sur le même rang ces deux groupes mecquois, comme si, antérieurement à l'hégire, ils avaient joui d'une influence, d'une considération égales. Ne fallait-il pas découvrir des illustrations (5) à la famille du Prophète ?

Nommons encore le futur calife 'Oṯmān, lui-même natif de Ṭāif (6). C'est dire que sa famille y possédait des intérêts ainsi que des biens fonciers ; ce qui était également le cas des Ḥakamides, cousins de 'Oṯmān. Devenu maître de l'empire arabe, 'Oṯmān n'hésitera pas à échanger, contre un domaine voisin de Ṭāif, une de ses plus riches propriétés, sise dans les fertiles plaines de l'Iraq .C'était avouer le prix qu'il y attachait. Un de ses descendants, l'excentrique poète Al-'Arǵi, passera la meilleure partie de sa carrière agitée, consacrée à la poésie et à la chasse (7), sur ses terres de 'Arǵ, dans la région de Ṭāif. Les califes, sofiānides et marwānides, continueront plus tard ces traditions de famille. Mo'āwia, par des achats suc-

(1) *Osd*, I, 35, bas. Propriétés des 'Omarides (Bakrī, *Mo'ǵam*, 661, 13) ; elles furent acquises postérieurement au califat. 'Omar n'avait pas oublié sa famille.

(2) Une de ses propriétés près Ṭāif s'appelle « Ḏoū'l-Harm » ; Ṭab., *Annales*, I, 1692, 1 ; Wāqidī, Well. 384 ; Azraqī, W., 449, 5-6.

(3) *Moraṣṣa'* (Seybold), 234 ; Yāqoūt, W. IV, 369 ; Bakrī, *Mo'ǵam*, 830 ; *Aǵ.*, XIII, 34, bas. La mère d'Aboū Sofiān appartenait aux Banoū 'Amir (Hawāzin); *Aǵ.*, VI, 92. Cette circonstance peut expliquer la fréquence de ses rapports avec le Sarāt.

(4) Balāḏorī; *Fotoūḥ*, 362, 7.

(5) Au moyen de confusions : comp. celle commise par Ya'qoūbī (voir précédemment). Il fallait rendre vraisemblable le privilège hāšimite de la *siqāya* ; elle supposait l'emploi du *zabīb* de Ṭāif avec lequel les Hāšimites auraient tenté de corriger l'âpreté du breuvage de Zamzam.

(6) *Ḥamīs*, II, 254. Ajoutons Ḥakam, l'ancêtre des Marwānides. Il se retira quelque temps en ses terres de Ṭāif ; retraite transformée en exil par la Tradition antimarwānide.

(7) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 362,6; *Aǵ.*, I, 154 etc. Voir plus haut, p. 26. 'Oṯmān calife arrondit par une nouvelle acquisition ses domaines de Ṭāif ; *Kanz al-'ommāl*, II, p. 222, n° 4828.

cessifs, cherchera à arrondir ses possessions du Sarāt (1). Elles finiront par constituer un bloc continu avec celles de ses frères 'Otba et 'Anbasa. Leur contiguité aux biens de 'Amrou ibn al-'Aṣi, le futur conquérant de l'Egypte, donnera lieu à de furieuses contestations. On verra 'Anbasa et le fils de 'Amrou, l'austère 'Abdallah (2), sur le point d'en venir aux mains (3). La conduite de Mo'āwia sera imitée par ses deux successeurs marwānides, du nom de Walīd (4). Le fastueux Walīd I entreprendra le voyage de Ṭāif, pour y examiner *de visu* les domaines à sa convenance. Ces terres ne cesseront pas d'allumer les convoitises de ces monarques, maîtres des plus riches provinces de l'Orient (5).

A leur avènement, les 'Abbāsides s'appliqueront méthodiquement à exterminer leurs rivaux omayyades. Les replis du mont Sarāt offrirent alors un abri à plusieurs membres de cette famille. C'est ainsi qu'un siècle après la chute de leur dynastie, une vallée voisine de Ṭāif, continuera à être occupée par les descendants des califes syriens (6). Nous y retrouvons également la postérité de 'Amrou ibn al-'Aṣi, le célèbre lieutenant de Mo'āwia (7).

Elle habitait la région d'Al-Waht. Des acquisitions successives avaient

---

(1) Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 56 ; *'Iqd*[1], II, 154 ; Yāqoūt W., III, 500, 16 ; *Aġ.*, VII, 145. Il acquiert également les biens des juifs de Taimā' ; *Aġ.*, S. II, 20. Un de leurs domaines lui coûtera 60.000 dīnārs. Sur leur activité agricole cf. *Berceau*, I, 154 etc.

(2) Cf. *Yazīd*, 188. Un personnage idéalisé par l'orthodoxie.

(3) Ḥanbal, *Mosnad*, II, 206.

(4) La propriété de Walīd II rapportait des revenus considérables ; *Aġ.*, VI, 146. Tous ces traits attestent, pour la période omayyade, la prospérité agricole du Ḥiǧāz et quel aurait été l'avenir de cette province, si on avait persévéré dans la même politique. Comp. *Berceau*, I, 164 etc. Pour l'Arabie, l'avènement des 'Abbāsides fut un désastre.

(5) *Aġ.*, I, 50 ; II, 145. Une députation perse rencontre رجالاً من قريش بنخب من ارض الطائف (Ṭab., *Annales*, I, 1573, 3-4), probablement dans leurs propriétés, aux environs de Ṭāif.

(6) Hamdānī, *Ǧazīra*, 121, 3 ; cf. Lammens, *La Syrie, précis historique* (Beyrouth, 1921), I, 105.

(7) A l'est de Ṭāif, d'après Hamdānī, *op. cit.*, 120, 25; *'Iqd*[1], III, 381, 3 ; Ṭab., *Annales*, II, 279, 11. Il doit être, chez Hamdānī, question de Wāhṭ, à l'endroit cité.

lentement agrandi la propriété primitive, depuis les jours où le père de ʿAmrou venait assidûment la visiter, monté sur un âne. La grande merveille d'Al-Waht̩, c'était son vignoble. Les vignes en berceau et sur échalas couvraient une superficie considérable. On y avait employé près d'un million d'étais ; chaque pièce revenant à un dirhem, c'est à dire, plus d'un million de notre monnaie (1). Moʿāwia ne s'était jamais consolé d'avoir dû accorder à ʿAmrou la « t̩oʿma », à savoir, la libre disposition des revenus de l'impôt, en son gouvernement d'Egypte. Au calife, véritable Omayyade, très entendu en matière de finances, l'extension prise par les vignes d'Al-Waht̩ (2) arrachait d'amères réflexionss : « Voilà donc, s'écriait-il, où passe l'argent de l'Egypte ; ʿAmrou l'enfouit dans son vignoble d'Al-Waht̩ » (3). Ibn ʿAbbās, « le docteur, interprète du Qoran, l'exégète le plus savant parmi les Ṣaḥābīs dans les arcanes de la parole divine, الحبر ترجمان القران مفسر الصحابة وعالمهم بدقائق كلام الله » (4), Ibn ʿAbbās passera à Ṭāif les dernières années de son aventureuse carrière. Son tombeau, demeuré jusqu'à nos jours le sanctuaire le plus vénéré de la région, « exhale le parfum du musc شُمَّ من قبره رائحة المسك (5) ». On éprouve des peines infinies pour empêcher les Bédouins de le traiter comme leurs ancêtres traitaient le tombeau d'Aboū Riġāl, en y exécutant le *t̩awāf*, la ronde rituelle en usage autour de la Kaʿba (6). Ibn ʿAbbās s'était vu confiner à Ṭāif par la fureur de ses ennemis politiques.

Comme plus tard l'île de Rhodes, sous la dynastie ottomane, la région

---

(1) طعمة , usufruit ; *Aġ.*, XVIII, 68, 6 ; comp. *Moʿāwia*, 130. Sur Waht̩ voir plus haut, p. 24.

(2) Bakrī, *Moʿġam*, 848 : ادخلَ في تعريش الوَهط الفَ الف عُود قامَ كلّ عودٍ بدرهمٍ .

(3) Bakrī, *loc. cit.* قال معاوية : مَن يأخذ مالَ مِصرَين يجعله في وَهطَين ويُصلَى سَعِيرَ نارَين ; Yaḥiā, *Ḫarāġ*, 75, 11 : Ibn Faqīh, *Géogr.*, 22, 9 ; Wāqidī, Well. 303.

(4) ʿOġaimī, *man. cit.*, 13 *a*.

(5) ʿOġaimī, *op. cit.*, 15 *a*.

(6) ʿOġaimī, *op. cit.*, 16 *a*. Le même auteur, p. 15 *b*, place à Ṭāif le tombeau d'Ibn al-Ḥanafyya, mais convient que le fait est controuvé. Plus extraordinaire est un autre tombeau, قبر يقال له انه قبر سقط لرسول الله صلعم وهو سيّدنا عبدالله ذي اللقبَين الطيّب والطاهر ; ʿOġaimī, *op. cit.*, 15 *b*. Sur Ṭāhir et Ṭayyb, fils de Mahomet, voir l'*index* de *Fāt̩ima*.

de Ṭāif deviendra le lieu d'exil des grands personnages : des Qoraiš, des poètes, des musiciens (1). Mahomet y aurait relégué son adversaire Ḥakam (2), le père du futur calife Marwān (3). Le pseudo-calife Ibn Zobair y exila, on l'a vu, Ibn ʻAbbās. Cet ancêtre des califes de Bagdad se vit bientôt rejoint par Ibn al-Ḥanafyya et par le poète aveugle, Aboū'l-ʻAbbās, partisan des Marwānides, tous victimes des rancunes politiques d'Ibn Zobair (4). Pendant son exil, le licencieux poète ʻOmar ibn Abi Rabīʻa apprit à connaître la topographie de la montagne taqafite (5). Cet avantage, qu'il n'avait pas recherché, lui vaudra plus tard l'honneur de se voir choisi comme *cicerone* par Walīd I, dans son voyage à Ṭāif (6). Quand périodiquement, à la suite de scandales retentissants, la police omayyade croyait devoir interdire aux musiciens le séjour de la Mecque, elle leur permettait de se retirer à Ṭāif (7), où ils retrouvaient la société des Qoraišites. A tous ces exilés, le cadre frais et verdoyant, formé par les vallons et les forêts du mont Gazwān, devait faire paraître moins amer

(1) *Aǧ.*, III, 106 ; VIII 58 ; XV, 63, 8. On exilait les Ṭāifites dans les îles de l'Erythrée; *Aǧ.*, XXI, 210, 212. Aḥwaṣ est également confiné à Dahlak : *Aǧ.*, S. I, 219; Ibn al-Atīr, *Osd*, V, 290 ; *Aǧ.*, IV, 52-53 ; VIII, 56.

(2) *Aǧ.*, XVI, 91. Masʻoūdī, *Prairies*, V, 413, l'y fait alors garder les troupeaux ; on place même à Ṭāif la naissance de Marwān ; voir le détail dans *Osd*, II, 34 ; cf. Ṭab., *Annales*, I, 3028, 3029.

(3) La mère du calife ʻAbdalmalik serait également de Ṭāif ; *Aǧ.*, XVI, 91 ; elle était Omayyade (*Aǧ.*, XI, 52, 5).

(4) Yaʻqoūbī, *Hist.*, II, 313 ; *Aǧ.*, XV, 63 ; *Yazīd*, 136. D'après Dīnawarī, *Aḫbār*, 314, ils s'y seraient retirés de plein gré. Des scrupules religieux auraient inspiré cette résolution à Ibn ʻAbbās. Voir précédemment, p. 50.

(5) *Aǧ.*, VIII, 58.

(6) *Aǧ.*, I, 50 ; II, 145. Voir précédemment.

(7) *Aǧ.*, III, 106. Pour les *mohannat* de Médine, comp. *Moʻâwia*, 228, 306, 371, etc. *Aǧ.*, S. I. 202-203, 218. Sur les milieux de musiciens et de musiciennes dans les deux villes saintes, voir la notice de la musicienne ʻAzzat al-Mailā' ; *Aǧ.*, XVI, 13-20. Pour les mesures de police contre ces artistes, voir *Aǧ.*, II, 130 ; III, 86, 87, 122 ; VIII, 10.

l'éloignement de la Ville sainte (1) et de ses profanes distractions.

*
* *

Il nous faut revenir sur la fréquence des alliances matrimoniales entre Ṯaqīf et Qoraiš (2). De la sorte nous achèverons de mettre au point les insinuations calomnieuses sur la généalogie des Ṭāifites, de montrer combien fut mérité le nom de villes-sœurs, *Mukkatān*, quelle que soit par ailleurs l'antiquité contestable de cette appellation. Ṯaqafites ou Qoraišites, les aristocrates du Tihāma et du Sarāt adversaires de Mahomet doivent avoir *deux* beaux-pères ou *deux* gendres à la Mecque ou à Ṭāif. C'est là leur signalement traditionnel, non moins indispensable que « la proéminence de l'abdomen », كثير شحم بطونهم (3). Dans son excursion — ou voyage de propagande ? — Mahomet s'en souviendra : il se mettra sous la protection des Mecquoises, mariées en cette ville (4). Antérieurement à l'islam, la femme participait, elle aussi, au droit sacré de protection. Les anciens satiriques bédouins n'ont rien respecté ; mais jamais leur verve gouailleuse ne s'est attaquée au patronage exercé par le sexe faible (5). Or ces Mecquoises portaient les plus beaux noms qoraišites (6). Nous avons déjà appris à

(1) Un chef ḫāriǵite rachète à Ṭāif une esclave, petite-fille du calife ʿOṯmān : Yaʿqoūbī, *Hist.*, II, 325, 8-7 d. l. La population y est mêlée. En arrivant dans un cercle, le poète Noṣaib demande à quelle tribu appartiennent les assistants. » *Aǵ.*, I, 145.

(2) Ibn Hišām, *Sīra*, 219, 14 ; 293 ; 875 ; Ṭab., *Annales*, I, 1210.

(3) Ce sont donc des aristocrates ; قرشي وختناه ثقفيان ; autre variante رجلان من قريش وختنا لهما من ثقيف ; Wāḥidī, *Asbāb*, 279. Voir précédemment, p.12. Pour l'embonpoint des sayyd comp. *Berceau*, I, 242. Mālik ibn Nowaira est ذو بطن. Pourtant le poète son frère avoue l'avoir dépeint خميص البطن ; *Aǵ.* S. I, 242, 5 d. l.

(4) Au siège de Ṭāif, on leur fait offrir de quitter la ville ; la fille d'Aboū Sofiān s'y refuse ; Ṭab., *Annales*,, I, 1672, 10.

(5) S. Fraenkel, *Das Schutzrecht der Araber*, dans le *Festschrift Noeldeke*, I, 296.

(6) Ṭab., *Annales*, loc. cit ; Ibn Hišām, *Sīra*, 873 ; I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 175,3.

connaître Sobai'a, la vaillante Omayyade, mère du Compagnon ṯaqafite 'Orwa ibn Mas'oūd (1). Omayyades également la mère et la femme du sayyid Gailān. Moğīra ibn Šo'ba épousera la veuve du martyr 'Orwa, Maimoūna, fille d'Aboū Sofiān (2).

Le pendant à cette situation, nous le retrouvons à la Mecque, où les gendres ṯaqafites paraissent avoir été recherchés. Le Fazārite 'Oyaina ibn Ḥiṣn ne se trouvait pas le premier à proclamer « l'extrême finesse » de ces montagnards, قوم مناكير. Seul, pensa-t-il, un mariage avec une Ṯaqafite pourrait transmettre à ses propres héritiers cette enviable prérogative. Dans cet espoir, il s'était décidé à accompagner Mahomet au siège de Ṭāif (3). L'ancêtre commun des Omayyades et des Hāšimites, 'Abdmanāf, épousa une femme ṯaqafite (4).

A Mahomet le mariage de ses filles causa de sérieux soucis. Il semble qu'il chercha même à les établir à Ṭāif. Un passage, malheureusement peu explicite, de Ya'qoūbī (5), insinue que Zainab, fille du Prophète, aurait trouvé son premier mari, en cette ville. La famille de son oncle, Aboū Ṭālib, nous offre également l'exemple de mariages ṯaqafites (6). Omm Ḥabība, la future épouse du Prophète, établit à Ṭāif sa fille issue d'un mariage antérieur (7). La mère du calife Marwān était, elle aussi, originaire de Ṭāif (8). La même ville fournit des *aḫwāl*, oncles maternels, au pieux ca-

---

(1) I. S. *Ṭabaq.*, V, 369.

(2) Balāḏorī, *Ansāb*, 286 ; autre fille d'Aboū Sofiān mariée à Ṭāif : *ibid.* Ailleurs on lit Amīna au lieu de Maimoūna ; Ibn Hišām. *Sīra*, 873.

(3) Ṭab., *Annales*, I, 1674.

(4) Ibn Hišām, *Sīra*, 68, 4 d. l.

(5) *Hist.*, II, 42, 10. Le texte ne paraît pas en ordre. Sur Zainab voir notre *Fāṭima*, 3-11. Qotaiba, *Ma'ārif* E., 47, se contente de la faire séjourner à Ṭāif.

(6) I. S. *Ṭabaq*, VIII, 33, 25.

(7) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 68, 7.

(8) *Aġ.*, XVI 91 ; autres épouses de Ṭāif chez les Omayyades ; Ibn Doraid, *Ištiqāq* 49, scolion ; item chez Ṣafwān ibn Omayya ; Wāqidī Kr., 201 ; Ṭab., *Annales*, I, 1386, 5.

life 'Omar II, comme à Walīd II, par ailleurs si différent de son prédécesseur (1). Ces exemples, venus de si haut, seront imités par les plus illustres musulmans. Le calife 'Omar I essaya, sans y réussir, d'obtenir la main d'une femme de Ṭāif (2). En revanche son fils 'Abdallah, modèle de toutes les vertus islamiques, au demeurant personnage insignifiant, tombera entièrement sous l'influence de sa femme ṯaqafite. Elle était la propre sœur de Moḫtār, non moins ambitieuse et entreprenante que cet extraordinaire novateur. A l'imitation de leur ancêtres, les 'Omarides ouvriront leur harem à des épouses de Ṭāif (3). Ces femmes ne réussiront pas à élever le niveau intellectuel (4) de cette famille, lequel baissa considérablement, après la disparition du second successeur de Mahomet.

Karbalā marque un tournant dans l'histoire islamite de la métropole du Sarāt. Antérieurement à cette date fatale — si l'on excepte peut-être l'incident de Ḥoǵr et de Ziād, odieusement travesti (5) — le groupe de Ṯaqīf passait pour un des plus illustres de l'Arabie ; ajoutons, le premier après Qoraiś — « la tribu impériale », معدن الملك. Les nomades n'hésitaient pas à lui accorder la prééminence sur les Anṣārs, au prestige toujours contesté (6), et non pas seulement par leurs heureux rivaux de la Mecque (7). 'Alī paraît avoir partagé l'opinion générale. Depuis la tragédie

(1) I. S. *Ṭabaq.*, V, 250, 16 ; *Aǵ.*, IV, 77 sqq.

(2) *'Iqd*[1], II, 58. Après la défaite de Ḥonain, les compagnons de Mahomet se disputeront les femmes captives (Ṭab., *Annales*, I, 1675-76), Ṭāifites et bédouines.

(3) I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 346-47.

(4) *Kanz al-'ommāl*, VI, 183, nº 3134 exalte « la science » d'Ibn 'Omar. Ce personnage est une des grandes autorités du ḥadīṯ.

(5) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 70 sqq.

(6) Les Anṣārs sont appelés les « Qoraiś de l'Arabie » ; *'Iqd*[1], II, 45, 13; compliment douteux et tout à l'honneur des Mecquois.

(7) Cf. *Yazīd*, 200 etc. «*Anbāṭ* = Nabatéens, paysans » ou « Juifs de Yaṯrib » (*Aǵ.*, XV, 72, 11), sont des injures courantes à leur adresse. La première a été également dirigée contre les Qoraiś ; cf. *Aǵ.*, S. I, 147, 3 : « كانوا معشراً متنبّطينا » ; invective moins facile à justifier.

de Karbalā, le mot d'ordre, chez les Śī'ites et chez leurs acolytes des écoles orthodoxes, sera de jeter la déconsidération, une sorte d'interdit sur Ṭāif. Nous en fournirons des preuves plus loin. La personnalité du gendre du Prophète sera choisie pour accréditer ces calomnies. Il les ignorait vraisemblablement, à l'époque où nous le voyons conclure un mariage ṯaqafite (1) et accorder sa confiance à des fonctionnaires de Ṭāif, tel l'habile et dévoué Ziād ibn Abīhi (2). Une inconséquence de plus n'aurait pas lieu de nous surprendre chez ce calife débordé et imprévoyant. Mais le cauteleux Ibn 'Abbās n'en a pas davantage tenu compte, en l'imitant dans cette voie (3). Les partisans de 'Alī ne s'embarrassent pas de cet illogisme. Nous avons pu le constater par l'exemple de Aś'aṯ ibn Qais et de sa famille (4).

Jusque vers la fin du 1er siècle H., l'opinion ne paraît avoir attaché aucune importance à ces insinuations haineuses, dont les orientalistes ne se sont pas toujours méfiés (5). Par l'emphase de leurs déclamations, par leur absence de retenue, panégyriques et satires avaient, dans une égale mesure, contribué à blaser les contemporains, qui achevaient d'être fixés sur la vénalité des poètes. Lorsque Ḥaǵǵāǵ se proclama « le descendant des patriciens de Ṯaqīf et des nobles dames de Qoraiś », ابن الغطاريف من ثقيف والعقائل من قريش (6), il songeait à l'entente glorieuse établie entre les « villes-sœurs », entente resserrée par d'innombrables alliances matrimoniales. Célébrer chez les califes de Damas leur origine qoraiśite, c'était la profes-

---

(1) Ṭab., *Annales*, I, 3472, 14.

(2) *Ziād ibn Abīhi* 24.

(3) Mas'oūdī, *Prairies*, V, 57 : ses mariages ṯaqafites.

(4) Cf. *Berceau*, I, 293 ; *Mo'āwia*, 131, 150-152.

(5) Le récent historien de Ḥaǵǵāǵ déclare sa famille « pauvre et de basse condition » ; Périer, *Al-Ḥadjdjâdj*, 4. Sa mère est « la plus noble des dames de Ṯaqīf », سيدة نساء ثقيف ; *'Iqd*[1], III, 7, 1 ; cf. Mobarrad, *Kâmil* (Wright), 291, 9.

(6) *'Iqd*[1], II, 153, 154 ; *Aǵ.*, XVI, 89, bas. La tradition adverse nous présente les ancêtres de Ḥaǵǵāǵ s'employant à Ṭāif au creusement des puits ; Dīnawarī, *Aḫbār*, 327, 4 d. l. Voir plus haut, p. 29. Il est « fils du patrice des Qariatān » ; *Aǵ.*, XI, 61, 2.

sion de foi, le couplet obligatoire du légitimisme dynastique. Mais combien l'éloge devenait plus délicat, lorsque — ce fut le cas pour Walīd II (1) — on pouvait, en exaltant la généalogie du souverain, sur « le tronc de l'aristocratique ancêtre Qoṣayy greffer le rameau de l'illustre Qasī », l'aïeul de Ṯaqīf :

فَنَمَتْ فروعُ القريتين قُصَيُّها   وقَسِيُّها بِكَ في الاشمّ الاكبر (2)

N'était-ce pas évoquer autour du trône (3) toutes les gloires historiques des « deux Mecques ». Walīd II, objet de ce panégyrique, et lui-même fin poète, reprendra le thème. Il revendique pour les Ṭāifites le droit au titre de « 'aẓīm al-qariatain » et pour lui-même la gloire « d'être son descendant, ainsi que de l'illustre Ṯaqīf, de Fihr et des 'Aṣi (4) magnanimes » :

انا إبن عظيم القريتَين وعزّها   ثقيف وفِهر والعصاة الاكابر (5)

Invité à composer un panégyrique en l'honneur d'un Omayyade, Farazdaq ne trouva rien de mieux que de réunir, chez les ancêtres de son Mécène, les gloires de Ṯaqīf aux illustrations de Qoraiś. Une gratification

---

(1) Les Ṯaqīf sont les « aḫwāl » de Walīd ; Qotaiba, *Poests*, 427, d. l., cf. *Aġ.*, VIII, 2.

(2) *Aġ.*, IV, 81 ; cf. XX, 179, 2 d. l. On y mentionne كتابَي ثقيف وقريش, où se trouvaient consignés les hauts faits مآثر طرفيهِ de la double généalogie, à savoir Qoraiś et Ṯaqīf, de Walīd II. De tels recueils existaient-ils dès cette époque ? Ce calife aurait possédé une bibliothèque, renfermant les écrits du célèbre Zohrī. Cette assertion se propose de justifier l'existence d'une *Sīra* et d'innombrables ḥadīṯ, attribués à Zohrī. Se rappeler d'autre part que Walīd II en voulait à mort à Zohrī, à cause du rôle de ce dernier, au temps du calife Hiśām.

(3) Un poète glorifie Walīd II de descendre de Ḥaǧǧāǧ ; *Aġ.*, VI, 101 ; le poète maḫzoūmite Ḥāriṯ ibn Ḫālid met en relief la généalogie ṯaqafite ; *Aġ.*, III, 109.

(4) Nom propre, commun dans l'onomastique des Omayyades, surtout dans la famille du richissime Aboū Oḥaiḥa.

(5) *Aġ.*, VI, 103. Comp. le vers de 'Abdallah ibn Faḍāla (*Aġ.*, S. I, 259, 8) :

مِن الاعياص او مِن آل حربٍ   اغرُّ كغرّة الفرس الجوادِ

Comp. *Aġ.*, I, 9, haut.

de 10.000 dirhems servit de réponse à ce distique (1). Preuve qu'il n'avait pas déplu et qu'on ignorait alors les bruits fâcheux répandus plus tard sur le passé de Ṯaqīf (2), à l'époque où Bagdad donna le mot d'ordre de dénigrer tout ce qui rappelait la dynastie syrienne.

---

(1) *'Iqd*[1], I, 119, 11. Les poètes proclament Ḥaǵǵāǵ « descendant de Mo'attib » ; *Aǵ.*, XVI, 60, 6 d. l. « Qoraiś et Mo'attib l'ont engendré »; *Aǵ.*, XIII, 44 ; comp. 45, 4 d. l.

(2) Antérieurement à Farazdaq, un autre poète loue une fille d'Aboū Sofiān de sa parenté ṯaqafite ; *Aǵ.*, III, 105, bas.

X

LES ÉCOLES ET LE MOUVEMENT INTELLECTUEL.

Pratique de l'usure ; pourquoi Ṭāif est mise en cause ? — Les Ṯaqafites, mangeurs de froment ; d'où leur réputation de finesse, leur habileté dans les affaires. — Les « dāhia » ṯaqafites. — L'écriture, les écoles à Ṭāif. — La profession de pédagogue chez les Arabes. — Ḥaǧǧāǧ fut-il maître d'école ? — L'éloquence, les grammairiens, les médecins à Ṭāif. — Le dialecte ṯaqafite et celui des Banoū Hoḏail.

Dans toutes les places commerçantes de l'Arabie, l'usure florissait (1), sous forme de prêt à intérêt. Cet intérêt était considéré comme une compensation pour le *lucrum cessans*. Personne ne semble en avoir contesté la légitimité. Nous le constaterons plus tard pour la Mecque. Les auteurs musulmans ont articulé avec insistance l'accusation d'usure contre l'entreprenante population chrétienne de Naǧrān (2). S'inspirant du Qoran, la primitive annalistique appuie lourdement sur l'interdiction de l'usure. Elle eût agi plus sagement, en nous décrivant le corps du délit. Avec la rareté extrême du numéraire, l'insécurité des conditions économiques, l'impossibilité presque absolue d'obtenir des garanties et, ajoutons, la loyauté rudimentaire des Bédouins en matière commerciale (3), les banquiers

(1) Du Médinois Oḥaiḥa ibn al-Ǵolāḥ, il est rapporté : يتبعُ بَيعَ الربا بالمدينة حتى كادَ يحيط بأموالهم ; *Aǧ.*, S. II, 21.

(2) Cf. *Yazīd*, 351-352. On m'a reproché de n'en avoir pas reconnu le bien-fondé. J'ai surtout contesté aux usuriers de Qoraiš le droit de soulever ce grief.

(3) Voir notre *République marchande*, passim.

du Ḥiǵāz ne pouvaient trop se précautionner contre les surprises. Quand il leur serait arrivé d'exagérer la rigueur de ces mesures, nous n'aurions pas le droit de nous en étonner. C'est l'ensemble de ces précautions, nécessitées par le commerce de l'argent, tel qu'on le pratiquait en Arabie, que la Tradition musulmane condamne en bloc, sous le nom d'usure.

Le Qoran (4, 159) reproche aux Juifs la pratique de l'usure. Ce reproche atteignait-il ceux de Ṭāif? Il est permis de se le demander, puisque, aux environs de l'hégire, on ne signale, parmi les Juifs établis à Ṭāif, ni banquiers ni gros commerçants. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils n'étaient pas les seuls à être visés. Témoin les stipulations attribuées à Mahomet, au moment de la conversion des Ṯaqafites (1). Ces prescriptions ne se trouvent pas reproduites dans la version plus ancienne d'Ibn Isḥāq (2). Mais la Tradition les ayant admises pour les Mecquois, elle n'a pas pensé pouvoir se dispenser de les appliquer aux « Qoraiś de Ṭāif », après nous les avoir dépeints comme les moins scrupuleux, les plus retors des citadins du Ḥiǵāz, قوم مَناكير . On prête volontiers aux riches. Les Ṯaqafites se voyaient tout indiqués pour atténuer la culpabilité des Mecquois (3). Ainsi l'accusation d'usure n'atteindrait pas ceux-ci seuls et surtout ʿAbbās, nommément désigné dans les *Ṣaḥīḥ* et les *Mosnad*.

En résumé, les Ṯaqafites, dans leur convention avec Mahomet, se contentèrent de réclamer la réciprocité de traitement. Le Prophète leur

---

(1) Voir précédemment, p. 90. Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 56, 7; *Osd*, I, 216 ; Yāqoūt, Wüst., III, 500.

(2) Ibn Hiśām, très attentif pour compléter Ibn Isḥāq, paraît également les ignorer. Cf. Ibn Hiśām, *Sīra*, 914 sqq.

(3) Ils auraient été qualifiés de اهل الله ; voir les preuves apocryphes réunies par Azraqī, Wüst., 380-82. La Tradition oscille entre deux tendances : montrer leur déplorable situation morale, avant l'islam, et ménager l'amour-propre national de Qoraiś. Ainsi on attribue aux fraudes commises sur le modeste marché de Médine la révélation de سورة المطففين ; Wāḥidī, *Asbāb*, 232-33. Comp. Nöldeke-Schwally, *Geschichte*, I, 105.

imposa de renoncer à percevoir l'intérêt de leurs capitaux. Ils exigèrent en retour qu'on les dispensât de payer à leurs créanciers les rentes de l'argent emprunté par eux ; على ان ما لهم من ربا على الناس وما كان للناس عليهم من ربا فهو موضوع (1). Rien ne prouve qu'ils aient perdu à cette combinaison. Vivant du commerce, Ṭāif a dû pratiquer le prêt d'argent. Il resterait à montrer qu'on l'y ait exercé avec plus de rigueur qu'à la Mecque. Les capitaux s'y trouvaient moins abondants et l'on ne cite parmi les Ṯaqafites contemporains de l'hégire aucune fortune comparable à celle des grands banquiers de Qoraiš.

L'étude sur le *ḥilm* (2) nous l'a déjà appris : l'Arabe distinguait malaisément entre la ruse et l'intelligence (3). Les Ṭāifites passaient pour les *dāhia* de l'Arabie. Or, parmi les conditions requises pour mériter ce titre envié, la rouerie entrait pour une part considérable. Leur finesse les mettait absolument hors de pair au Ḥiǵāz. Pour l'expliquer, on croyait devoir l'attribuer à l'habitude de se nourrir de froment (4), au lieu de dattes et de lait, le menu traditionnel des Arabes. Le subtil Ǵāḥiẓ, lequel n'aime pas les opinions toutes faites, s'élève contre cette explication, qu'il traite de matérialiste. Assurément « à Ṭāif, la fertilité du terroir, l'excellence du climat sont admirables », ثقيف اهل دار ناهيك بها خصباً وطيباً . Mais la géographie et la physique n'ont rien à démêler dans cette question, assure Ǵāḥiẓ ; à preuve, l'intelligence des Médinois (5), grands mangeurs de dattes ; et à l'appui de son argumentation, il cite le culte de la poésie,

(1) Ṭab., *Tafsīr*, III, 66, 1-2 ; Wāḥidī, *Asbāb*, 67-68.

(2) Cf. *Mo'āwia*, 66-109.

(3) *Aǵ.*, X, 20,6 d. l., attribue aux Ṭāifites une adresse spéciale pour torturer les prisonniers. Dans *Naqā'iḍ Ǵarīr*, 228, 3 sqq., on trouvera une explication plus humaine. Ils nourrissent de force un prisonnier, faisant la grève de la faim.... à l'effet de ne pas perdre la rançon escomptée. L'Arabe n'est jamais gratuitement cruel. A l'époque du مبعث de Mahomet, les premiers les Ṭāifites auraient observé الرمي بالنجوم ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 131, version plus complète que celle de I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 107. Cf. 110,9 sqq.

(4) *Aǵ.*, XII, 48-49 ; *'Iqd*[1], I, 211, 8 ; *Osd*, IV, 173.

(5) Cette protestation est très rare dans la littérature arabe, où l'on raille volontiers les « paysans, انباط يثرب », comme les Bédouins qualifiaient les Médinois.

si florissant à Yaṯrib (1), l'exemple des Banoū 'Oḏra, eux aussi mangeurs de dattes (2).

On vantait également l'initiative des Ṭaqafites et leur esprit pratique. Il éclatera plus tard dans la fondation de Baṣra (3), une de leurs créations. Ils en profiteront pour s'y attribuer les meilleures terres et jeter la base de fortunes colossales. Cette tournure d'esprit positive ne les empêchera pas d'user largement de ces biens (4). La famille d'Aboū Bakra (5) en donnera des preuves éclatantes à Baṣra. On proclamait le Mecquois extrêmement serré et économe (6). Nulle part on n'émet la même observation à propos des Ṭāifites. Parmi les quatre plus grands *dāhia* du règne de Mo'āwia, deux étaient originaires de Ṭāif : Moġīra et Ziād ibn Abīhi. L'admission, dans ce quatuor, de 'Amrou ibn al-'Aṣi et du génial souverain, le fils d'Aboū Sofiān, venait heureusement rétablir l'équilibre en faveur de Qoraiš. La proportion n'en tournait pas moins à l'honneur de l'intelligente population de Ṭāif. Elle lui assurait l'estime de toute l'Arabie, accordant son admiration à la ruse plus volontiers qu'à la pénétration de l'esprit.

*
* *

La connaissance de l'écriture y était non moins répandue qu'à la Mecque (7). Jusque sous la dynastie 'abbāside, les écoles de Ṭāif conservè-

---

(1) *Ḥaiawān*, IV, 123, 1. Les Banoū Morra également grands amateurs de dattes ; et types du *ǵafā'* bédouin; *Aǵ.*, II, 90, 8 d. l. Ils étaient voisins de Ḫaibar et de Fadak; *ibid.*

(2) Ǵāḥiẓ, *Avares*, 258, 16.

(3) Cf. *Mo'āwia*, 229.

(4) Ǵāḥiẓ, *Avares*, 169, 10. Ziād confie aux A. Bakra la destruction des pyrées, la *liquidation* des *congrégations* mazdéistes ; cette opération leur vaut des millions ; leurs prodigalités inouïes ; Balāḏorī, *Ansāb*, 324 *b* ; 327-328.

(5) Voir le tableau généalogique, p. 68.

(6) Qotaiba, *'Oyoūn*, 425, 1 ; Maqdisī, 34, 6 : لا اطمع من اهل مكة .

(7) Omayya ibn Abi'ṣ-Ṣalt, *Dīvan*, I, 4 ; de ce vers on a déduit que l'écriture arabe remonte à Yād. Assertion incontrôlable, comme toute l'histoire ancienne de Yād.

rent leur réputation (1). Non pas pourtant que la profession de pédadogue ait été estimée à l'époque impérialiste. Pédagogue et beaucoup plus « pédagogue fils de pédagogue » ! Autant de sanglantes injures ! La bêtise des magisters avait passé en proverbe (2). Quand ils voudront humilier l'orgueil de leurs rivaux de Qoraiš, les traditionnistes de Médine affirmeront que les prisonniers de Badr se virent contraints à donner l'enseignement primaire aux petits Anṣāriens (3). Dans l'estime des Arabes, autant valait les condamner aux travaux forcés. Ces préjugés ont inspiré un des traits satiriques dirigés contre un des plus illustres enfants de Ṭāif, l'incomparable homme d'Etat Ḥaǵǵāǵ. On l'a représenté, lui et son père (4), comme ayant exercé la profession déconsidérée de maître d'école, معلّم ابن معلم (5) ! Cette prétention n'offre pas même le mérite de la vraisemblance. Ibn Ḫaldoūn (6) en convient sans détours. Peut-être l'auteur du distique suivant n'a-t-il pas eu le courage d'avouer sa paternité littéraire; car on le trouve attribué à plusieurs poètes (7), une circonstance justement suspecte :

---

(1) *Aǵ.*, IX, 49, 2-3.

(2) Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 100 ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 442, 12 ; *Mo'āwia*, 358-61. On cite un pédagogue arabe « par esprit de religion » ; *Aǵ.*, XVI, 111, 2.

(3) Ḥanbal, *Mosnad*, I, 247 ; I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 14. L'écriture était donc répandue à la Mecque. La Tradition a prétendu le contraire pour avoir interprété de travers l'adjectif qoranique *ommī*, lequel signifie non pas « illettré », mais « gentil, païen ».

(4) Mobarrad, *Kāmil*, (Wright), 290-91 ; *'Iqd*[1], III, 7, 2 ; Qotaiba, *Poesis*, 206, 14 ; Ibn Rosteh, *Géogr.*, 216, 13, 22 ; Ibn Doraid, *Ištiqāq*, 187, 2 ; Périer, *al-Ḥadjdjādj*, 6 ; *Mo'āwia*, 360-61. Le fameux sayyd Ġailān est lui aussi énuméré parmi les pédagogues ; Ibn Rosteh, *loc. cit.* ; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 185.

(5) Qotaiba, *Oyoūn*, 442 ; Périer, *al-Ḥadjdjādj*, pp. 6-7.

(6) *Prolégomènes*, I, 60, 62.

(7) Nommons Farazdaq, Borǵ ibn Ḫinzīr, Mālik ibn aḏ-Ḏīb (ou mieux : ibn ar-Raib) etc. ; donc anonyme ? Qotaiba, *'Oyoūn*, 283-84 ; Yāqoūt, E. III, 304 ; Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, (Fr.) 330 ; E. II, 109. Dans la lettre attribuée au calife 'Abdalmalik, où l'on a condensé toutes les injures contre Ḥaǵǵāǵ, on ne parle pas de la profession de pédagogue ; Dīnawarī, *Aḫbār*, 327.

فلولا بَنُو مروان كان ابن يُوسُف كما كان عبدًا مِن عبيد ايادِ
زمانَ هو العبد المُقِرُّ بذِلَّةٍ يُراوِح صبيانَ القُرَى ويغادِي

Sans les Marwānides, le fils de Yoūsof (1) *serait demeuré, comme ci-devant, un ilote de Yād,*

Au temps, où, vil esclave, conscient de sa bassesse, il se démenait, soir et matin, pour instruire les gamins des écoles (2).

A l'époque contemporaine des *Maġāzi*, le moindre Bédouin aurait cru déroger en exerçant une profession abandonnée aux esclaves ou aux affranchis (3). Que dire alors de Ḥaǵǵāǵ, appartenant au patriciat de Ṭaïf, se proclamant le descendant « des nobles dames de Qoraiš عقائل قريش ? » (4). Et ce n'était pas là une vaine forfanterie; puisque par son grand-père maternel, 'Orwa ibn Mas'oūd, il comptait, parmi ses aïeules, l'illustre Omayyade Sobai'a, un nom demeuré fameux dans toute l'Arabie occidentale. Les poètes de l'opposition antiomayyade aimaient, nous le savons (5), à l'appeler l'esclave de Ṯaqīf (6), l'esclave d'Aboū Riġāl. Entre l'esclave et le maître d'école, ces rimeurs apercevaient une si mince différence! Quoi d'étonnant s'ils ont fini par le confondre avec les pédagogues ? Ḥaǵ-

---

(1) Ḥaǵǵāǵ ibn Yoūsof ibn al-Ḥakam. Pour la carrière publique de Yoūsof, le père de Ḥaǵǵāǵ, voir Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 135-36 ; Périer, *op. cit.*, 28-29.

(2) Aboū Tammām, *Ḥamāsa*, loc. cit. On cite encore un autre distique, dirigé contre un certain Kolaib ; cf. Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 185, bas. Or c'était, assure-t-on, un des noms (?) de Ḥaǵǵāǵ. Cette assertion très contestable prétend s'appuyer sur une anecdote invraisemblable, se rapportant aux derniers jours de Ḥaǵǵāǵ ; cf. Périer, *op. cit.*, 6-7, 331. Mépris professé pour les pédagogues ; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 151 ; 180, 1. Walīd II aurait eu un précepteur de nationalité arabe (*Aǵ.*, VI, 134, 14) ; le fait est signalé comme exceptionnel.

(3) Cf. *Mo'āwia*, 358-61 ; Périer, *op. cit.*, 7.

(4) Voir *Aǵ.*, VI, 25. Il était arrière petit-neveu de Ġailān, de 'Orwa ibn Mas'oūd; *Kitāb al-Fāḍil* (ms. Beyrouth, 425 d. I.). D'après '*Iqd*[1], I, 94, bas كان جدّ الحجّاج لامّه عروة بن مسعود.

(5) Voir plus haut, p. 57.

(6) De nouveau on se demande devant cette insistance si 'Abdṯaqīf n'aurait pas été le nom de Ḥaǵǵāǵ ? Comp. : عبد ثقيف يعني الحجّاج ; *Aǵ.*, VII, 171, bas.

ǵăǵ fut incontestablement un puriste, très zélé pour la conservation et l'atticisme du langage arabe (1); de plus un orateur puissant et châtié, كان فصيحا مفوّها بليغا (2). Toutes ces qualités, il les partagea avec un de ses plus illustres prédécesseurs, également originaire de Ṭāif, le fameux Ziād ibn Abīhi (3). Et quand même la satire aurait raison sur ce point, il s'ensuivrait que les écoles de Ṭāif se trouvaient dans une situation particulièrement florissante, puisque les hommes les plus considérés — des *sayyd* comme Ġailān — ne pensaient pas déchoir, en y donnant l'enseignement, que ces écoles enfin auraient formé les deux premiers orateurs de la période omayyade, la plus brillante pour l'éloquence arabe : Ziād et Ḥaǵǵāǵ.

Parmi les grammairiens arabes un des plus anciens est le Ṯaqafite 'Isā ibn 'Omar (4). On rencontrait encore à Ṭāif les médecins les plus renommés de l'Arabie préislamite (5).

Le dialecte, parlé à Ṭāif, passait pour un des meilleurs de la Péninsule. Un jour, on présenta au calife 'Oṯmān une copie incorrecte du Qoran. « On voit bien, observa le calife, que le copiste n'était pas de Ṯaqīf et qu'il n'a pas écrit sous la dictée d'un Arabe des Banoū Hoḏail » (6). Le géographe Hamdānī (7) — un écrivain yéménite au style embarrassé dont la clarté n'est pas le grand mérite — Hamdānī veut bien rendre hommage à la pureté, فصاحة, du dialecte de Ṭāif. Il émet cependant des réserves sur la langue des tribus du Sarāt, voisines du Yémen, langue mêlée de locutions

(1) *'Iqd*[1], I, 293, haut. Voir précédemment, p. 80.

(2) Yāfi'ī, مرآة الجنان (ms. Paris), 67, *b.*; Périer, *op. cit.*, 304 sqq. D'après Ibn Hiśām, *Sīra*, 131, 10, on s'intéressait également à l'astronomie parmi les Ṯaqīf. I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 107.

(3) Cf. notre *Ziād*, pp. 23, 34 ; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, II, 5, bas.

(4) Mort en 154/770 ou 149/766 ; Flügel, *Grammat. Schulen*, 29 ; Brockelmann, *Gesch. der arab. Litterat.*, I, 99.

(5) *'Iqd*[1], III, 2, 414 ; *Aġ.*, XI, 102, 6 ; I. S. *Ṭabaq.*, III[1], 104, 5 ; V, 372, 1. On cite principalement Ḥāriṯ ibn Kalada, « le médecin des Arabes » ; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 97, 116 ; Périer, *op. cit.*, 5. Voir le tableau généalogique, p. 68.

(6) Cf. la revue *Al-Manār* du Caire, V, 22.

(7) *Ǵazīra*, 186, 7.

et de tournures ḥimiarites. Dans leur propre pays, les Ṯaqafites se trouvaient en contact incessant avec les Bédouins de Hoḏail (1), la tribu poétique et puriste par excellence du Ḥiġāz et même de toute l'Arabie. Les califes abbāsides n'en jugèrent pas différemment. Leurs médiocres sympathies pour la patrie des Ziād et des Ḥaġġāġ ne les empêchèrent pas d'envoyer à Ṭāif leurs serviteurs étrangers pour y apprendre le beau langage et s'y perfectionner dans la connaissance de l'arabe classique (2).

---

(1) Leurs voisins dans le Sarāt. Au temps de Burckhardt, *Voyages*, I, 87, les principaux jardins de Ṭāif leur appartiennent encore ; cf. Tamisier, I, 349 ; *Handbook of Arabia*, I, 70. Pureté du dialecte des B. Hoḏail ; cf. Maqdisī, *op. cit.*, 97, 2.

(2) *Aġ.*, IX, 49, 2-3. Mahomet disait à son entourage : « De vous tous, je parle le plus pur arabe, انا اعربكم انا قرشيّ واسترضعتُ في بني سعد بن بكر » ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 106, 5 d. l. Ces Banoū Sa'd formaient une fraction des Hawāzin ; I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 71, 17.

XI

LA POÉSIE A ṬĀIF.

L'Arabe, mal doué pour la poésie — Les poètes hoḏailites. Pourquoi les poètes sédentaires sont inférieurs à leurs collègues bédouins ? — Le rang d'ordre qu'on accorde aux poètes sédentaires. — Omayya ibn Abi'ṣ-Ṣalt : la défaveur attachée à sa poésie. — Jugement sur les poètes ṯaqafites. — Monotonie de la poésie arabe. — Aboū Miḥǵan, son inspiration plus indépendante, plus spontanée. — Les musiciens de Ṭāif ; moins considérés que ceux des « Villes saintes ». Cette infériorité tient à la décadence graduelle de Ṭāif, non à un relèvement dans la moralité. — Pourtant les poètes ṯaqafites affichent plus de réserve que les rimeurs contemporains. — Quelle était la Zainab chantée par Nomairī ?

Dans son *Bestiaire* ou *Kitāb al-Ḥaiawān* (1), le spirituel Ǵāḥiẓ a observé que « la poésie arabe ne supporte pas la traduction », لا يُستطاع ان يُترجَم ولا يجوز عليه النقل. Dans ses remarques sur les poètes arabes, l'abbé Mariti (2), lequel se piquait d'érudition, s'est rencontré sans le savoir, avec Ǵāḥiẓ. Il constate, à son tour, l'imperfection des versions existantes. Mais il croit devoir l'attribuer à l'impéritie des orientalistes et prend à partie le vieil arabisant hollandais Schultens. « En voulant conserver, écrit-il, avec trop de scrupules les pensées de ses auteurs, il les a rendues ridicules. Pour traduire un poète, il faut être poète soi-même. Scultens (*sic*) n'est qu'un savant ». Plus perspicace, Ǵāḥiẓ observe que les chefs-d'œuvre littéraires des Grecs et des Iraniens ne perdent pas à être traduits. Confusément il a

(1) I, 37-38.

(2) *Voyages dans l'isle de Chypre, la Syrie et la Palestine*, (Paris, 1791), II, 262-263.

senti le vide de la poésie arabe, dont tout le mérite consiste — il en convient — dans le rythme et le mètre ; « on n'y trouve rien d'original, aucune idée dont les étrangers n'aient eu la primeur », conclut en terminant Ǵâḥiẓ.

Que l'Arabe nous semble mal doué pour la vraie poésie, nous nous en sommes expliqué ailleurs, en étudiant la situation faite au *sayyd* dans l'Arabie préislamite (1). Au dire des critiques musulmans, les moins favorisés sous ce rapport seraient les sédentaires. Ce jugement nous paraît fondé, mais pour des raisons qui ont échappé à la perspicacité des littérateurs arabes. Les Bédouins, disent-ils, décrivent des scènes vécues. Cet avantage manque aux poètes des villes, totalement étrangers à la vie nomade et la détaillant, au petit bonheur, وضعوه في غير مواضعه (2).

C'était convenir ouvertement que le nomadisme — ce stade d'une humanité primitive — devait demeurer l'idéal de la société arabe, le cadre obligé de sa littérature poétique. Je me demande si on pouvait plus candidement en déprécier la valeur, en ravaler le niveau esthétique, la vider plus sûrement d'images, de symboles, évocateurs de pensées, pour la limiter à la représentation réaliste de formes et de couleurs, de l'horizon borné où se meut l'existence d'un peuple de pasteurs. Avec ses luttes, ses agitations stériles pour la possession d'un puits, d'un pâturage, avec sa licence anarchique, seule la vie du désert était capable, nous ne disons pas d'inspirer l'Arabe, mais de le griser de termes sonores (3), d'images violentes, de lui suggérer les énormes hyperboles, *ifrāṭ* (4), la virtuosité verbale, la grandiloquence, que les contemporains, les chameliers de la steppe, et la postérité après eux, ont bien voulu confondre avec la poésie. Ainsi 'Abīd ibn al-Abraṣ (5) s'écrie :

---

(1) Cf. *Berceau*, I, 226 etc. ; ensuite *Ziād*, 35.

(2) *Aǵ.*, II, 18, bas.

(3) Et extraordinaires, recherchés, le *ǵarīb* ; cf. *Aǵ.*, II, 18, 6 d. l.

(4) Même à un poète, d'ailleurs si naturel, Ǵamīl ; cf. Qotaiba, *Poesis*, 267 ; *Aǵ.*, XVI, 188, 16 ; *Berceau*, I, 226. Il abonde chez 'Abīd ibn al-Abras : voir son *divan*, la pièce II ; XIV, 1-2.

(5) *Divan*, IV, 20.

Nous refusons de nous laisser guider, jusqu'à ce que l'humanité se mette docilement à notre suite.

Comprenons: l'humanité arabe ou simplement bédouine. L'expression الناس كلّهم de 'Abīd n'a pas d'autre sens, tout comme الناس كافّة du Qoran (1). Le trait n'en paraîtra pas moins bédouin !

Un poète qaisite affirme que « ses contribules n'auraient qu'à faire un geste pour arrêter la marche du soleil » (2). Et 'Antar : « la mort emprunterait mes traits, si elle se montrait aux hommes » (3) !

Le séjour dans les bazars sans air, malodorants, l'attente du client, derrière le comptoir de l'échoppe ou le guichet des banques, l'habitude de soupeser les ballots, les métaux précieux — à l'instar des commerçants de Ṭāif et de la Mecque — ou bien l'horizon d'une exploitation agricole, d'une palmeraie — comme dans les oasis de Médine et du Ḥiǧāz septentrional— tout ce pacifique décor enlevait à l'Arabe sédentaire l'excitation nerveuse dont sa nature passionnée, son organisme surmené par les privations physiques, ont besoin pour l'arracher aux préoccupations de son existence banale (4). Electrisé par cette secousse, grisé par l'air du désert, il se figure « nager dans l'Océan de la poésie ; il y plonge à des profondeurs, qui défient tous les rivaux ». Il n'hésite pas à leur crier alors :

سَل الشعراء هلْ سبحوا كسَبحي بحور الشعْر او غاصوا مغاصي (5)

Pareil à Pégase, « il fait jaillir, abondantes comme la mer, les sourçes de l'inspiration où se baigne le rapsode » (6).

Grattez le Bédouin le plus intellectuel, vous découvrirez infailliblement le descendant de l'Ismaël biblique. Les débris rigoureusement authen-

---

(1) Voir précédemment, p. 8.

(2) *Aǧ.*, II, 117, 13.

(3) *Aǧ.*, VII, 150, 8 d. l. comp. *ibid*, VII, 41, 9 d. l. (cf. p. 39) ; 78, 4 d. l.

(4) Dans la longue liste des poètes, cités par Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 304-313, le Ḥiǧāz n'est représenté que par les Hoḏailites. Encore ces derniers appartiennent-ils au Ḥiǧāz, pris *lato sensu*.

(5) 'Abīd ibn al-Abraṣ, *Divan*, XXIII, 8

(6) *Aǧ.*, II, 108.

tiques de la poésie préhégirienne (1) tiendraient commodément dans un fort volume. Ce recueil a donné naissance à une littérature pseudo-historique (2), dont le transport exigerait une caravane de chameaux. Ces chants monotones reprennent, sans se lasser, le *leitmotiv* du *manus omnium contra omnes* : « nous avons tué, nous avons pillé » قتلنا ou encore : « nous avons anéanti.... exterminé », ابدنا .... اهلكنا. Dans le divan de ʿAbīd ibn al-Abraṣ, six vers de la 17e *qaṣīda* ne connaissent pas d'autre début (3). C'est l'obsession, la vantardise naïve de mœurs violentes, exagérées jusqu'au grotesque (4). Signe que le génie de la race s'y complaisait (5). Avec raison, le Qoran traite les poètes de menteurs : « ils affirment ce qu'ils n'ont jamais fait » (6). On ne pouvait mieux juger et stigmatiser ces incorrigibles fanfarons de la violence, beaucoup plus vantards et larrons qu'assassins (7). Les razzias ne poursuivaient d'autre but que le vol. Nulle part, les guerres n'ont été moins sanglantes qu'au désert. Quand mort d'homme s'ensuivait, c'était par accident ou par maladresse (8). Mais que penser d'une société où la rapine et la soif du sang se transforment en motifs poétiques ?

---

(1) Je parle de celle qui nous a été conservée et dont nous puissions contrôler le contenu.

(2) Moins que jamais — surtout pour la période préhégirienne — nous croyons que la tradition historique fut indépendante de la poésie.

(3) ونحن قتلنا ; *Divan*, XVII, 7-13 ; comp. XVIII, 5, 9 ; XX, 1 ; ʿAmir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, IV, 2 ; *Aǧ.*, IX, 10, l. 11 ; 13, 11 d. l.

(4) On rencontre aussi بقرنا, « nous avons éventré » les femmes enceintes ; ʿAmir ibn aṭ-Ṭofail, *Divan*, XII, 7 ; cf. notre *Chantre*, p. 135.

(5) La tribu s'en glorifie. De là les innombrables vers débutant par منّا, « de notre tribu est sorti.... » ! Comp. *Aǧ.*, XVIII, 69, 9 : ... وقاتل خاله بابيه منّا. « A nous le héros, qui pour venger son père tua son oncle maternel ! ».

(6) Qoran, 26, 226.

(7) Avec les B. Hoḏail, ils disent à leurs victimes : إنّا والله ما نريد قتلكم ولكنّا نريد ان نصيب بكم شيئا من اهل مكّة, (Ṭab., *Annales*, I, 1432) « nous songeons, non à vous massacrer, mais à vous vendre aux Mecquois ».

(8) Cf. *Berceau*, I, 247.

Les Ṭāifites comptaient parmi leurs voisins (1) les Banoū Hoḏail, ramassis de gueux et de pillards, perpétuelle menace pour leurs troupeaux et leurs jardins. Jusque sous les murs de la cité, ces nomades venaient vider leurs querelles avec leurs rivaux de Hawāzin (2). Mais en revanche quels poètes ! Aucune autre tribu n'a déployé, en ce domaine, une égale habileté. Aṣma'ī (3) comptait, parmi les Hoḏailites, 40 poètes, tous *coureurs* devançant au galop les méharis et les chevaux (4). Traduisons en français : tous brigands. Burckhardt les décharge de l'accusation portée contre leurs voisins, les Bédouins de « Toueirek », d'être « des larrons très experts ». Les Hoḏail, reprend-il aussitôt, sont « des déterminés voleurs de grand chemin » — titre très bien porté — comme jadis les *ṣa'loūk*, chevaliers-brigands de la Sarracène classique. Comme nous l'avons observé ailleurs, les titres de *ṣa'loūk* et de poète allaient généralement ensemble (5). Dans leurs appréciations sur l'ancienne poésie arabe, Aṣma'ī et ses confrères ont négligé de tenir compte de cette exégèse trop réaliste à leur sens. L'existence plus paisible dans les villes, dans les oasis, excluait l'agitation, les scènes de rapt, de meurtre, où le nomade puisait son inspiration poétique. Et voilà pourquoi les sédentaires occupent la dernière place sur le Parnasse arabe.

Voici maintenant quel rang d'ordre leur assignait la critique musulmane. En première ligne les Médinois, ensuite les 'Abdalqais, enfin les Ṯaqafites (6). La prééminence accordée à Médine semble avoir été influ-

---

(1) Voir plus haut p. 143 ; Yāqoūt, E, III, 168. Al-'Arǵ est placée tantôt chez les Hoḏail, tantôt chez les Hawāzin ; Yāqoūt, E, VI, 141.

(2) Bakrī, *Mo'ǵam*, 181, 8 ; et avec les habitants de Ṭāif, comme au temps de Burckhardt, *Voyages*, III, 309 : comp. I, 90.

(3) *Foḥoūlat aš-šo'arā'* cité, *Berceau*, I, 159, 191. Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 263, bas.

(4) Comp. *Aġ.*, S. I, 282 : احد الصعاليك المغيرين على قبائل العرب وممّن كان يعدو على رجليه يسبق به الخيل .

(5) *Berceau*, I, 159-160 ; 248. Au directeur de la revue *Al-Manār* (XX, 113) son guide hoḏailī affirme que ses contribules préfèrent « mourir de faim que de se livrer au brigandage » !

(6) *Aġ.*, III, 187 ; IV, 3 ; Baihaqī, *Maḥāsin*, 453, 9 ; cf. Cl. Huart, *Littérature arabe*, p. 5. On observe que Ǵarīr est un sédentaire عربيّ قرويّ ; *Aġ.*, S. I, 279, 6.

encée par des préoccupations étrangères à la littérature (1). Cette ville avait produit Ḥassān ibn Ṯābit, le poète-lauréat du Prophète, le chantre inspiré par Gabriel. Quoi qu'il en soit, à la veille de l'hégire, Omayya ibn Abi'ṣ-Ṣalt a joui d'une vogue incontestable (2). Il fut le poète des « deux cités », chargé de célébrer les grands banquiers de la Mecque — tel Ibn Ǵod'ān—et de glorifier la mémoire des vaincus de Badr. Une constatation déconcertante, c'est de voir combien peu cette notoriété a suffi pour protéger l'œuvre littéraire de l'aède ṯaqafite. Elle montre combien le scepticisme semble conseillé, quand il s'agit de poètes plus anciens et moins célèbres ; ajoutons : moins intéressants pour la *Sīra* et la préhistoire islamite. Les pièces, les fragments incolores et incohérents, qu'on substitua d'assez bonne heure aux compositions originales et perdues, constituent probablement le divan laborieusement publié par le Prof. Schulthess. Cette compilation ne pouvait manquer d'éveiller les soupçons des connaisseurs contemporains (3) et justifie sans doute la défaveur manifestée par les critiques arabes (4). Par contre, le *Tafsīr*, l'exégèse qoranique, ne cesse d'alléguer l'autorité d'Omayya. N'aurait-on pas, à son intention, manipulé les compositions du Ṯaqafite ? C'est ce qui rend malaisé, insoluble peut-être, le problème repris par M. Clém. Huart, à savoir, la dépendance réciproque du Qoran et du divan d'Omayya.

L'ostracisme témoigné par les critiques arabes tient à des causes encore mal connues ; assez peu—comme le prétendent les grammairiens 'abbāsides—à l'exubérance de termes exotiques, émaillant ces étranges élucubrations. Cette explication ne semble pas recevable. Chez tout autre poète, ces exotismes auraient causé la joie des commentateurs et des lexicographes, tous infatigables collectionneurs d'archaïsmes et d'expressions rares, *ǧarīb*. Dans l'exclusivisme, dont a souffert la mémoire d'Omayya, ce

---

(1) D'autre part, les incessantes guerres civiles favorisèrent, à Médine, l'éclosion d'une poésie très bédouine.

(2) Voir précédemment, p. 79.

(3) Comme Ḥaǧǧāǧ ; cf. Périer, *op. cit.*, 287 sqq.

(4) *Aǧ.*, III, 187.

Ṯaqafite se trouve associé à un poète chrétien ʿAdī ibn Zaid (1), d'une inspiration nullement inférieure à celle de l'anṣārien Ḥassān. Cette constatation amène à se demander si des préjugés de nature dogmatique n'auraient pas influencé le verdict de la critique.

L'illustre sayyd Ġailān, un contemporain d'Omayya, fut seulement un poète d'occasion, شاعر مُقِلّ (2). Ses productions — la collection complète existait encore au temps d'Aboū'l-faraǵ (3) — nous sont tròp imparfaitement connues pour permettre une appréciation. Aŭ jugement du calife ʿAbdalmalik, expert en la matière (4), les poètes islamites de Ṭāif n'égalèrent pas leurs prédécesseurs d'avant l'hégire (5). Le monarque marwānide émit cette opinion à propos d'un rimeur ṯaqafite de son temps, Yazīd ibn al-Ḥakam, d'une inspiration franchement médiocre (6). Ṭoraiḥ, de Ṭāif, se fit le panégyriste de Walīd II, poète lui-même et très fier de sa descendance ṯaqafite (7). « La production poétique de Ṭāif, assure Ǵāḥiẓ, si elle n'est pas énorme, suffit largement à attester la merveilleuse capacité de la population en ce genre, ذلك القليل يدل على طبع في الشعر عجيب » (8). On nous parle, il est vrai, d'un rimeur ṯaqafite, auteur de mille *qaṣīdas* ou grandes odes. Sans scrupules, les collègues du fécond rapsode se seraient

---

(1) Certains littérateurs arabes l'associent pourtant aux فحول (cf. *Aǵ.*, XIX, 84), en compagnie de Ṭarafa, ʿAlqama et ʿAbīd ibn al-Abraṣ. Les Banoū Tamīm allaient plus loin encore et — parmi eux, le celèbre Ḥāriṯa ibn Badr, poète lui-même (cf. notre *Ziād*, 120 sqq.) — ne lui connaissaient pas de rival ; *Aǵ.*, X, 6.

(2) Son fils est également poète; *Aǵ.*, XII, 46. Ibn Ḏi'ba, poète préislamite de Ṯaqīf peu connu ; Ibn Hišām, *Sīra*, 27 ; cf. Nöldeke, *Perser-Araber*, 194. Nous avons cité précédemment des vers du père de ʿOrwa ibn Masʿoūd.

(3) *Aǵ.*, XII, 45, 8, lequel cite جامع شعره , « son divan complet ».

(4) Cf. notre *Chantre des Omiades*, 65.

(5) *Aǵ.*, XI, 102, 8. Même jugement porté sur les poésies de Labīd et de Ḥassān ibn Ṯābit. C'est un *thème*, développé par les partisans fanatiques de l'ancienne poésie.

(6) *Aǵ.*, XI, 100 sqq., notice de ce poète.

(7) Qotaiba, *Poesis*, 427 ; *Aǵ.*, IV, 76-78. Voir précédemment, p. 134.

(8) *Ḥaiawān*, IV, 123, 4 ; à la l. 1, au lieu de المكان lisez لمكان الخصب « l'abondance n'est pas la cause » de leur inaptitude poétique ; elle n'a pas tari chez eux la source de l'inspiration, pas plus que chez Ǵarīr وكان عربيًا قرويًا ; *Aǵ.*, S. I, 279, 6.

approprié ses dépouilles (1). Ajoutons encore les noms d'Aǵrad, trouvère de Ṭāif presque ignoré et celui de Yaḥiā ibn Naufal; ce dernier, d'autre part, réclamé par les tribus du Yémen (2) comme un des leurs.

Chez tous ces rimeurs, le ton, les procédés se ressemblent étonnamment. Ils n'arrivent pas à se rendre indépendants des premiers modèles. Telle qu'elle nous apparaît dans les plus anciens monuments, à partir du 6e siècle, la *qaṣīda* produit sur nous l'impression d'une composition conventionnelle aux formes hiératiques et figées, à la langue artificielle, n'accusant, dans l'immense variété des tribus, aucune différence dialectale. Le trait le plus déconcertant dans la *qaṣīda*, qu'elle soit chant de guerre, panégyrique ou satire, c'est son début, invariablement réservé au *nasīb* ou vers amoureux (3). Nulle part la muse ne s'est courbée sous une discipline plus rigide. Ses attitudes compassées rappellent l'ambiance monotone du désert, attestent la stérilité du génie bédouin, son manque de souplesse.

Si l'histoire ne venait à la rescousse, la critique déciderait malaisément si les auteurs de ces chants uniformes ont grandi dans les oasis, au sein des villes, ou parmi les austères paysages des *ḥarras* volcaniques. Tous exploitent un même fonds d'idées et puisent docilement dans un commun répertoire (4). Leur indéniable virtuosité verbale ne réussit pas à dissimuler cette indigence intellectuelle, sous les oripeaux multicolores empruntés au dictionnaire. Seul Omayya ibn Abi'ṣ-Ṣalt semble avoir tenté de se soustraire à cette tyrannie, étouffant toute spontanéité.

Un autre Aḥlāfite, Aboū Miḥǵan, a affiché la même indépendance. Dans l'inspiration de l'insouciant troubadour ṯaqafite, il est permis de

(1) *Aǧ.*, VI, 150, 6. Ǵāḥiẓ n'a pas connu ou a refusé de prendre au sérieux ce renseignement, témoin son expression « ذلك القليل , mince comme volume ».

(2) Qotaiba, *Poesis*, 460, 463.

(3) Comp. Ig. Guidi, *L'Arabie antéislamique*, p. 41 etc. Comp. réflexions sur le *nasīb*, attribuées au sayyd-poète Ǵailān ; *Aǧ.*, XII, 45, haut.

(4) Comp. p. ex. les fragments, élégiaques du même Ǵailān ; *Aǧ.*, XII, 46, 49. Comment les poètes se copient dans le *nasīb*, voir les exemples accumulés par R. Geyer, *Zwei Gedichte von Al-A'šā*, II, p. 35 etc. Vienne, 1921.

reconnaître l'influence du milieu, d'une nature moins implacable que les mornes steppes du Ḥiǵāz et les terres brûlées du Gaur et du Tihāma. Dans ses vers, on imagine entendre pétiller le jus des raisins mûrissant sur les côteaux voisins de Ṭāif. Et voilà pourquoi Aboū Miḥǵan nous apparaît — même après la révision de la censure musulmane — comme l'Horace des Arabes. Le chantre des Omayyades, le poète Aḫṭal, forcé, un jour, d'entendre les *qaṣīdas* d'un confrère islamite, lui adressa ce compliment ambigu : « Collègue, si tu te réchauffais les entrailles avec une coupe de vin généreux, tu deviendrais le roi de la poésie », ويحك لو نبحت الخمر في جوفك كنت اشعر الناس (1). Aboū Miḥǵan fut un musulman, à la façon de l'opportuniste Moǵīra ibn Śoʿba. Il n'avait pas attendu cette originale recommandation pour hausser le ton de ses compositions. Témoin les vers suivants :

ألا سقّني يا صاح خمرًا فانّني بما انزل الرحمٰنُ في الخمر عالمُ . . .

Allons, ami, verse-moi à boire ! Ah ! je connais les révélations d'Allah au sujet du vin.

Verse-moi une coupe débordante sans mélange. Ainsi croîtra ma culpabilité. Boire pur n'est-ce pas le comble du crime ?

C'est l'enfer, soit ! Mais d'abord j'aurai savouré le plaisir, suivi mon penchant, dussent mes censeurs en crever de dépit ! (2)

Jusque chez ce gai compagnon, on retrouve la note fataliste (3), dominant toute la production poétique de l'Arabie, écho inconscient de la passivité bédouine (4) ; note admise, sinon renforcée par l'influence du Qoran (5). Ce fut d'ailleurs un vaillant soldat. Mis aux arrêts, le matin de la terrible journée de Qādisyya, pour s'être enivré, il exhale ses regrets

---

(1) *Aǵ.*, XI, 39-40 ; cf. *Chantre,*, 34-35.

(2) Aboū Miḥǵan, *Carmina*, XXI (éd. Abel).

(3) Cf. Aboū Miḥǵan, *Carmina*, VI.

(4) Cf. *Berceau*, I, 113.

(5) Pour aller au-devant du reproche de *Feindseligkeit*, nous renvoyons simplement à Qoran, 5, 108, 116 : les Prophètes, et parmi eux ʿIsā, cités devant le tribunal d'Allah et interrogés sur leur carrière, répondent ne rien savoir, لا علمَ لنا إنّك انتَ علّامُ الغيوب . On ne peut pourtant y reconnaître une caricature !

de ne pouvoir se battre à côté de ses frères d'armes :

N'est-ce pas l'excès de l'infortune ! Tandis que les cavaliers croisent la lance, me voici garrotté, chargé de fers !......

La bataille fait rage : je suis retenu loin du combat, quand mes compagnons se couvriront de gloire.

De grâce, qu'on me rende mes armes ! La guerre, je le vois, ira en se prolongeant.

J'engage ma parole à Allah et j'y demeurerai fidèle ; si ma prison s'ouvre, je ne visiterai plus les tavernes (1).

D'autres fragments de son divan le montrent renouvelant cet engagement (2). A Abou Miḥǵan l'islam a maintenu son titre de Ṣaḥābī (3), compagnon de Mahomet ; la plus haute distinction accordée à un fidèle croyant. Sa valeur militaire lui a fait beaucoup pardonner (4). L'Horace ṯaqafite appartient à la classe des poètes désignés dans l'histoire littéraire par le qualificatif de مطبوع, spontané. Il dénote les rimeurs à la diction abondante et facile, au vers coulant comme de source. Les poètes daignent l'emploi laborieux du *ġarīb*, des archaïsmes, des vocables ra. recherchés. Abou Miḥǵan se distingue en outre par un tour de pensée agréable, par une pointe d'humour que n'eût pas désavouée son confrère latin, le chantre du Falerne.

Finissons ces lignes, consacrées aux annales poétiques de Ṭāif, par le nom de Nomairī, célèbre surtout pour avoir chanté Zainab, la sœur de Ḥaǵǵāǵ (5). Nous ne possédons plus « le divan de Ṭāif » mentionné par

---

(1) Abou Miḥǵan, *Carmina*, XXIII.

(2) Abou Miḥǵan, *Carmina*, V, XIV, XX.

(3) Voir sa notice dans Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, IV ; Ibn al-Aṯīr, *Osd*, V, 209-291.

(4) Il se serait distingué comme archer au siège de Ṭāif ; Wāqidī, W. 369. Nulle part pourtant je ne me souviens de lui avoir vu accorder la *tarḍia*, distinctive des Ṣaḥābīs ; cf. *Yazīd*, 21-24.

(5) *Aǵ.*, VI, 24-28 ; Périer, *op. cit.*, 278-79.

l'*Aġānī* (1). Nous ignorons si c'était une anthologie ou un *Corpus* poétique complet. C'est sur cette compilation sans doute que Ǵâḥiẓ aura basé l'appréciation critique, citée plus haut (voir p. 150).

Sa conservation nous permettrait de décider s'il y a lieu de réformer le jugement, attribué au calife 'Abdalmalik, sur la valeur comparative des rimeurs de Ṭâif, avant et après l'hégire. Les spécimens enregistrés par l'*Aġānī* et par les anthologies poétiques n'invitent pas à modifier notre opinion sur l'absence de spontanéité constatée chez les chantres du Sarāt, si l'on en excepte Omayya et Aboū Miḥġan.

*
* *

Tamisier (I, 292) a noté l'indifférence que manifestent pour la musique les modernes Ṭāifites. « Pendant les longues nuits, écrit-il, que j'ai passées à Taïffa, je n'ai pas entendu une seule fois le son du tarabouk ou bour de basque venir de la ville » (2). Au siècle de l'hégire, la mu- e paraît pas y avoir été mieux appréciée. Sous ce rapport, Ṭâif se voit distancée, et de beaucoup, par Médine et la Mecque, les deux grands conservatoires musicaux du Ḥiġāz, au premier siècle de l'islam (3). Cet avantage, les cités saintes en furent redevables à leur qualité de capitales islamiques, à la présence de nombreux Mécènes et d'une opulente aristocratie, avide de plaisirs et de distractions (4). Depuis l'institution du califat, ces deux métropoles grandirent aux dépens de Ṭâif, bientôt descendue au rang de 3ᵉ préfecture du Ḥiġāz. Quand les souverains omayyades

---

(1) *Aġ.*, V, 174, 18. J'ignore pourquoi Périer, *op. cit.*, p. 4, accorde au Ṯaqafite Moġīra ibn Śo'ba le titre de « poète ».

(2) Burckhardt, *Voyages*, I, 298, trouve que « les habitants du Hedjaz ont la voix dure et peu claire ; pas de voix sonores et harmonieuses, si ordinaires en Egypte et plus encore en Syrie ».

(3) Cf. *Mo'āwia*, index, s. v. *musique*. Chanteuse mecquoise du temps de Mahomet ; la défaite de Badr l'a ruinée, la ville étant en deuil ; Wāḥidī, *Asbāb*, 314-315.

(4) Cf. Wāḥidī, *loc. cit.* ; *Aġ.*, VII, 124, d. l.

voulaient essayer la capacité d'un fonctionnaire, juger s'il parviendrait à s'imposer aux indociles Bédouins de l'Arabie occidentale, ils commençaient par le nommer à Ṭāif. Si l'essai se montrait satisfaisant, il était envoyé à la Mecque et enfin promu à Médine, siège d'une véritable vice-royauté pour la Péninsule (1). A Ṭāif, on paraît avoir seulement toléré la musique aux lamentations funèbres, celle des نائحة ou pleureuses (2), avec son caractère grave et presque liturgique. Aucun Aboūlfarag̀ ne s'est intéressé à ces archaïques productions. Si la collection de ces vieilles cantilènes nous avait été conservée, nous y retrouverions sans doute une masse de conceptions appartenant au *dīn* des Arabes, à leurs conceptions mythologiques et eschatologiques, véritables « Reste arabischen Heidentums », débris de la gentilité sarracène. Nous apprendrions à mieux connaître le rôle que les Arabes préhégiriens attribuaient au *dahr*, dieu du destin, ensuite la personnalité de la Parque bédouine, Manāt, « la troisième » (3) dans la triade qoraišite; superstitions contre lesquelles s'est acharné l'auteur du Qoran.

Cette polémique a nui à la conservation de ces lamentations (4). De très bonne heure, elles se sont vues enveloppées dans la même disgrâce qui a précipité la disparition de la littérature oratoire des *kāhin*, dont nous ne soupçonnons plus l'originalité, le mouvement passionné et les procédés littéraires que par les plus anciennes sourates mecquoises. Par ailleurs le style heurté, la rythmique populaire de ces compositions ont achevé de les déconsidérer aux yeux des grammairiens de la période ʿabbāside, absorbés dans leur travail de révision, par la dernière mise au point des grands recueils de la poésie nationale. Leur purisme inintelligent a rivalisé avec le zèle destructeur de la censure orthodoxe.

Ṭāif ne posséda donc aucun musicien de renom. Ceux qui s'y adon-

(1) *Moʿāwia*, 32.
(2) *Ag̃.*, I, 99, bas. *Nāḥa* désigne également les musiciens élégiaques.
(3) Cf. Qoran, 53, 20.
(4) Condamnées par le Prophète ; I. S. *Ṭabaq.*, I[1], 88, 89.

nent à la musique, les *maestri* ṯaqafites sont obligés d'aller se produire à la Mecque (1). La brillante et frivole société qoraišite (2), les descendants des anciens Compagnons de Mahomet, enrichis dans les provinces conquises, parfois aux dépens de leurs soldats (3), savaient apprécier à sa valeur et royalement rémunérer le talent musical. On nous parle, il est vrai, d'un habitant de Ṭāif, entreprenant le voyage de la Mecque, à la seule fin d'assister à l'audition d'un air de musique. Encore n'était-ce pas un Ṯaqafite authentique, mais un Qoraišite fixé à Ṭāif (4).

La musique cultivée au 1er siècle, avec ses variations lascives sur des thèmes érotiques, passait pour un « excitant à la débauche », الغناء رقية الزنا (5). L'exode des musiciens ṯaqafites vers la Mecque indique-t-il pour Ṭāif un progrès dans l'austérité des mœurs ? On aimerait à le croire. Mais il tient avant tout à la décadence graduelle de la cité ṯaqafite, depuis l'hégire.

Les grandes familles quittaient la région pour aller chercher fortune dans les provinces ou pour s'attacher à la cause des Omayyades (6). Bientôt Ṭāif conservera seulement les avantages que personne ne pourra lui enlever : la beauté de son site, la fertilité de son territoire et les charmes

---

(1) *Aǧ.*, IV, 82, bas.

(2) A une chanteuse de la Mecque, venant à Médine implorer sa générosité, Mahomet demande : اين انت من شباب اهل مكة ; Wāḥidī, *Asbāb*, 314 d. l. Fils des *Mobaššara* buveurs et pourtant tous مقبول الشهادة (*Aǧ.*, XVIII, 66, bas), « admis à témoigner en justice » ; capacité refusée aux buveurs ainsi qu'aux musiciens de profession.

(3) Leurs plaintes au calife ʿOmar ; *Aǧ.*, XIV, 40, bas.

(4) *Aǧ.*, XX, 10.

(5) Innombrables ḥadīṯ hostiles à la musique et aux musiciens ; cf. notre *Moʿāwia*, 370, etc. ; Wāḥidī, *Asbāb*, 260. Mahomet fait chanter une musicienne devant ʿAiša ; Ḥanbal, *Mosnad*, III, 449 (timide tentative de réaction) ; il interdit d'instruire, de vendre des esclaves musiciennes. « La fin du monde approchera, quand sévira la passion de la musique » ; Tirmiḏī, *Ṣaḥīḥ* (Dehli), I, 154 ; II, 44. Les artistes du Ḥiǵāz déniaient aux Syriens la faculté d'apprécier la bonne musique ; *Aǧ.*, I, 28, haut ; comp. *Aǧ.*, II, 123.

(6) Ces fonctionnaires se montraient — comme Ḥaǧǧāǧ — heureux d'être pris pour des Syriens ; ce terme désignant alors un partisan des Omayyades ; Yāqoût, E. I, 46.

de son climat alpestre. Pourtant les poètes eux-mêmes — il faut en convenir — se montrent à Ṭāif plus réservés (1) que leurs confrères des « deux ḥaram » الحرمان et des « deux masǵid » المسجدان, à savoir la Mecque et Médine. Cette réserve mérite d'être signalée, au milieu de la licence générale, envahissant le Parnasse arabe du Ier siècle H. Pour des considérations politiques, le pouvoir des Omayyades n'aimait pas à se commettre avec la très ombrageuse confrérie des poètes. Leur police ne s'en vit pas moins forcée de surveiller et même d'exiler à Ṭāif le libertin et corrupteur 'Omar ibn Abi Rabī'a. Ce qui n'empêchera pas la population des villes saintes de célébrer comme un deuil national la mort de ce poète. Rappelons les ordures étalées par Ǵarīr dans d'interminables *qaṣīdas* ; Ǵarīr, un poète *'afīf*, affirment nos critiques musulmans. A leur suite, l'appellerons-nous modeste, réservé, chaste même ? Le vocable arabe comporterait ces diverses translations. Pour déterminer un choix, il faudrait n'avoir jamais feuilleté ses *Naqā'iḍ*, ses répliques à Farazdaq (2). Et ce dernier dans ses ripostes trouve encore moyen de dépasser son rival !

S'il arrive aux Ṯaqafites — nous avons déjà nommé Aboū Miḥǵan — de chanter avec ferveur le produit national, le vin de leurs montagnes, on ne rencontre parmi eux ni un Aḥwaṣ (3) ni un 'Omar ibn Abi Rabī'a, ces Catulle de la Mecque et de Médine, les villes saintes de l'islam. Pendant le premier siècle de l'hégire, l'*Aǵānī* (4) ne signale à Ṭāif qu'un seul poète érotique, An-Nomairī. Encore le *nasīb* (5) se présente-t-il chez lui comme

---

(1) Al-'Arǵi rappelait, disait-on, le genre de 'Omar ibn Abi Rabī'a (*Aǵ.*, VII,145). Mais ce poète n'était Ṭāifite que par ses longs séjours, en sa propriété de 'Arǵ. Il incarne en réalité le type du grand seigneur qoraišite, au Ier siècle H. 'Alide, il eût été porté aux nues par notre Aboūlfaraǵ !

(2) Comp. également les *Naqā'iḍ de Ǵarīr et de Aḫṭal*, éd. Salhani, Beyrouth, 1922.

(3) Voir ce nom à l'*index* d'*Aǵānī* et de *Mo'āwia*.

(4) *Aǵ.*, VI, 24 sqq.

(5) Sur le *nasīb*, cf. Guidi, *Il nasīb nella qaṣīda araba* (T. III, *Actes du XIVe congrès orientaliste*). Il serait le reste de l'ancienne poésie amoureuse du désert, incorporée à la qaṣīda, pendant la période classique ; Guidi, *L'Arabie antéislamique*, 44.

une concession parfois burlesque aux formes déjà hiératisées de l'ancienne poésie arabe. Ainsi Nomairī décrit pompeusement la rencontre de sa caravane avec son héroïne Zainab, entourée de ses compagnes. « Quand elles aperçurent le cortège de Nomairī, toutes se détournèrent, manifestant l'émoi produit par cette rencontre »,

وَلَمَّا رَأَتْ رَكْبَ النُّمَيْرِيِّ أَعْرَضَتْ   وَكُنَّ مِنَ انْ يَلْقَيْنَهُ حَذِرَاتِ

La pièce renfermant ce vers avait produit sensation. « Quel était donc ce cortège, ô Nomairī ? » lui demanda un jour le calife ʿAbdalmalik. Le poète répondit : « quatre bourricots transportant du goudron, plus trois autres, chargés de crotin de chameau, ارْبعة احمرة لي كُنْتُ اجلبُ عليها القطران وثلاثة احمرة صحبتي تحمل البعرَ » (1). Badinage poétique ; à tout le moins, façon spirituelle, présence d'esprit pour se tirer d'un mauvais pas ! Le troubadour de Ṭāif se vit soupçonné d'avoir chanté Zainab, le sœur préférée de Ḥaǵǵāǵ. Et le terrible vice-roi de l'Iraq s'était donné le tort d'en témoigner de la mauvaise humeur. En ce temps d'intense fermentation politique, toucher au grand Ṯaqafite, c'était se sentir d'avance assuré de remuer l'opinion publique. En Arabie, dans toute la moitié orientale du califat, cette opinion prenait parti, pour ou contre cet homme d'Etat. De là, le retentissement extraordinaire obtenu par un trait, en réalité fort inoffensif.

Nomairī imagina d'en profiter pour sortir de l'obscurité, de la foule des rimeurs où, jusqu'à cette date, il était demeuré confondu. Il laissa subsister le malentendu. L'intervention personnelle de ʿAbdalmalik, le sang-froid de Nomairī prévinrent une solution tragique. Zainab, un nom extrêmement répandu chez les Arabes ! Dans l'entourage le plus intime du Prophète, on rencontrait au moins trois Zainab, une de ses filles (2)

---

(1) *Aǵ.*, VI, 26, 16 etc. Pour le goudron à Ṭāif, voir précédemment, p. 22.

(2) Cf. *Fāṭima*, 3-11 et *passim*. Prédilection de Mahomet pour le nom de Zainab ; Baǵawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 102.

et deux de ses femmes. Mais la malignité des adversaires de la dynastie omayyade a prétendu reconnaître la sœur de Ḥaǵǵāǵ (1). J'avoue, pour ma part, n'être pas convaincu de cette identification. Qui donc eût osé, à cette époque, mettre en scène la propre sœur (2) du tout puissant lieutenant des califes marwānides ?

---

(1) Tous les détails de l'histoire de Zainab et de Nomairī remontent en dernière analyse à 'Omar ibn Śabba (voir *Aǧ.*, VI, 25, 3 et *passim*), écho des rancunes de l'Iraq. Sur 'Omar ibn Śabba, voir notre *Ziād ibn Abīhi*, 136 etc.

(2) Ḥaǵǵāǵ lui était particulièrement attaché. Ce prétendu bourreau possédait à un haut degré le sentiment de la famille. Zainab était sa « sœur de père et de mère » ; *Aǧ.*, VI, 25.

XII

LE DÉCLIN

LES ṬĀIFITES AU I[er] SIÈCLE DE L'ḤÉGIRE

Le destin de l'islam se décide hors de l'Arabie. — Déclin de Ṭāif, distancée par Médine. — Villégiature de l'aristocratie islamite — Fortune et situation politique des Ṭāifites ; causes qui les favorisent. — Ziād, type de l'homme d'Etat ṯaqafite. — Ils se rallient aux Omayyades, faveur dont ils jouissent.

Ṭāif produit donc l'impression d'une ville absolument unique, au Ḥiǵāz. Par son climat, par les produits du terroir, elle rappelait la Syrie, beaucoup plus que les paysages austères de l'Arabie occidentale. Tel est du moins le jugement de la Tradition musulmane et de tous ceux qui la visitèrent, jusqu'au temps de Burckhardt. Pour le développement intellectuel, la population ṭāifite semble avoir « dépassé notoirement la moyenne des Bédouins et des sédentaires », ان عقولهم كانت ترجح على عقول الناس. Voilà comment le spirituel Ǵāḥiẓ (1), en parlant de Ḥaǵǵāǵ, a cru devoir caractériser les concitoyens du grand Ṯaqafite. Les pages précédentes vont permettre de comprendre le rôle joué par cette ville et par ses habitants dans l'établissement de l'islam.

Ce n'est pas à Médine, ni sous le califat de 'Omar — ne cessons pas de le rappeler — c'est sous la dynastie omayyade, c'est en Syrie, beaucoup plus qu'au Ḥiǵāz que se décida le sort de l'islam. Le meurtre de 'Oṯmān,

---

(1) *Bayān*, I, 108, bas ; Ibn 'Asākir (éd. Badrān) IV, 49.

ensuite l'avènement de 'Alī, mettent fin à l'influence de l'Arabie. Comme jadis pour le mosaïsme, ce pays ne devait porter que le berceau de l'islam. Qu'adviendrait-il de ce système religieux, du pseudo-monothéisme abrahamique, ملّة ابرهيم sommairement esquissé dans

« *Un livre, le Qoran, par Dieu lui-même écrit* » ? (1).

Sa diffusion dépasserait-elle les frontières du Ḥiǵāz et du Naǵd, régions que s'était proposé d'atteindre la prédication qoranique ? Systématiquement Mahomet paraît avoir écarté ces préoccupations (2), comme s'il les jugeait incompatibles avec la prescience, la toute-puissance d'Allah (3). Lorsqu'au tribunal divin, les Envoyés du ciel, ses prédécesseurs, s'entendent interroger, sont appelés à rendre compte de leur mandat prophétique, son recueil nous les représente interdits, sans pensée, s'en remettant au bon plaisir d'Allah, علّام الغيوب, « maître des secrets de l'avenir » (4). Parvenu à la fin de sa carrière, Aboū'l-Qāsim lui abandonna fatalistement le sort de son œuvre. Il compta sur la complicité du temps, sur le zèle, le savoir-faire des compagnons formés par lui. Voici comment Victor Hugo, en s'inspirant du *ḥadīṯ*, a résumé sa dernière allocution :

---

(1) H. de Bornier, *Mahomet*, I, sc. 3.

(2) Voir plus haut, p. 8.

(3) « Mahomet s'est préoccupé, non de toute l'humanité, mais des Arabes... Il considéra son Qoran comme une édition arabe de la révélation destinée par Allah à l'humanité ». Snouck Hurgronje, *De Islam en het Rassenprobleem* (Leiden, 1922), p. 9-10. Une version française de ce travail a paru depuis, dans la *Rev. du monde musulman*, L, pp. 5-27, sous le titre « L'islam et le problème des races ». Le Prof. Snouck Hurgronje m'écrivait, en date du 19 Juillet, 1922 : « Que Mahomet se soit adressé aux peuples non-arabes, je n'ai jamais pu m'en convaincre et le crois de moins en moins. Le Qoran s'y oppose; l'horizon de Mahomet demeura toujours restreint et le petit nombre de textes qui pourraient donner lieu à l'hypothèse d'une mission universelle me semblent admettre une autre explication ». De la locution qoranique الناس كافّة rapprochez le verset (Qoran 7, 157) : « يا ايّها الناس انّي رسول الله اليكم جميعا, ô hommes, je suis l'envoyé d'Allah à vous tous », où l'orateur ne vise que son auditoire médinois.

(4) Qoran, 5, 108, 116.

Il songeait ; tout à coup, pensif, il dit : Voilà,
Vous tous, je suis un mot dans la bouche d'Allah,
Je suis cendre comme homme et feu comme prophète.
J'ai complété d'Issa la lumière imparfaite.
Je suis la force, enfants, Jésus fut la douceur (1).
Le soleil a toujours l'aube pour précurseur...
Vous avez bien souffert, mais vous verrez l'aurore.
Après la froide nuit, vous verrez l'aube éclore (2).

Soit dans la Qoran, soit dans les traditions recevables, nous avons vainement cherché des assurances plus formelles. Aux continuateurs du Prophète, aux califes, aux Omayyades surtout, était réservée la réalisation de cette vague promesse. Contre l'attente de tous, elle devait aboutir à la fondation d'une puissance et d'une religion mondiales. Les Ṭāifites allaient apporter à l'œuvre la plus précieuse des collaborations.

*
* *

A vrai dire, le triomphe de l'islam ne profita pas à leur cité. Elle va plutôt, nous l'avons dit (3), en déclinant. Cette décadence est hâtée, non plus, comme avant l'hégire, par la suprématie économique et religieuse de la Mecque, mais par l'importance soudaine que prend Médine. Cette ville devient, au détriment de la Mecque, non seulement la capitale du Ḥiǵāz, mais de toute l'Arabie. Pendant trois quarts de siècle, elle est le siège du califat, ensuite la résidence favorite de l'aristocratie islamite et du gouverneur du Ḥiǵāz. A ces prérogatives officielles, qu'aurait pu opposer la cité des Ṭāifites ? Elle demeurera le centre du ravitaillement frumentaire, le grand marché de fruits pour la Mecque et le Tihāma (4). En

---

(1) Cf. Qoran, 57, 27.

(2) *La légende des siècles*, I, 198-200 (éd. Hetzel).

(3) Voir plus haut, p. 156.

(4) Maqdisī, *Géogr.*, 79, 7 ; Iṣṭaḫrī, *op. cit.*, 19 : *Chroniken* Wüst., II, 311, 312 ; Ibn Ǵobair, *Travels*², 120, 121, 122, 1 ; Tamisier, *Voyages*, I, 303, etc : Burckhardt, *Voyage*, I, 112.

émigrant d'Arabie vers la Mésopotamie, puis vers la Syrie, le califat allait enlever au Ḥiǵāz l'importance politique injustifiée qu'il avait usurpée momentanément.

Le déclin de Ṭāif fut d'abord retardé par l'adresse des habitants. Ils s'ingénieront pour transformer leurs fraîches montagnes, leurs côteaux boisés, en une *Riviera* d'été, une région de stations climatologiques. Avec plus de succès encore qu'avant l'hégire, ils réussiront à attirer chez eux, non seulement les Mecquois, mais les Médinois. Tous viendront dépenser à Ṭāif une partie des fortunes fabuleuses, amassées dans le gouvernement et l'exploitation des plus opulentes provinces de l'Orient (1).

Devenus possesseurs d'immenses capitaux, de troupeaux d'esclaves, beaucoup, parmi les héros des *maǵāzi*, des conquêtes, tenaient à achever, au pays natal, leur vie d'aventures. Ils voulurent se donner la satisfaction de devenir propriétaires sur le théâtre même où ils avaient débuté par garder les chameaux, par détrousser les caravanes. Cette fièvre d'acquisitions territoriales gagna jusqu'aux souverains, sans en excepter les « justes califes ». Nous en avons étudié ailleurs (2) les manifestations, pendant le premier siècle de l'hégire. Aux environs de Médine et de la Mecque, des domaines à moitié désertiques atteignent alors la valeur d'un million de notre monnaie. On devine si les Ṯaqafites ont réussi à exploiter cet engouement. Nous en avons donné des exemples plus haut (3). Mais s'il enrichit les habitants, il ne put arrêter le déclin de leur cité.

C'est pourtant alors qu'ils donnèrent la meilleure preuve de leur esprit d'initiative. La décadence de Ṭāif (4), la perte de son ancienne autonomie coïncident nommément avec le plus haut degré d'influence politique dont aient jamais joui les Ṯaqafites. Ils parvinrent à se pousser dans les postes les plus élevés et y déployèrent les talents les plus variés. Un instant

---

(1) Cf. Lammens, *La Syrie*, I, 122 ; villégiature des Chérifs, ملوك, de la Mecque ; Maqdisī, *loc. cit.*

(2) Cf. *Berceau*, I, 94, etc.

(3) Voir les pp. 124, etc.

(4) Maqdisī, *loc. cit.*, la qualifie de « petite ».

même, sous Ziād, on s'attendit presque à les voir escalader le trône (1). Ils sauront adroitement exploiter les relations historiques, l'intimité de Ṭāif avec la Mecque, leurs anciens rapports avec les principales familles qoraišites, avec les Omayyades surtout. Ils découvriront dans ce passé une indication pour l'orientation définitive de leur activité politique.

Ils n'auront garde d'imiter la maladresse des Anṣāriens de Médine. Ceux-ci invoquaient étourdiment une prétendue *waṣyya*, testament, du Prophète (2), où je ne puis reconnaître l'inspiration de l'auteur du Qoran. Ils s'y voyaient traités en « parents pauvres », presque en mineurs. Aboū'l-Qāsim était censé les y recommander à la bienveillance de ses compatriotes de la Mecque. Il les engageait à l'indulgence, à fermer les yeux sur « l'insuffisance, les faiblesses des Médinois ». Impossible de relever en moins de mots l'impéritie gouvernementale des Anṣāriens. Ils ne s'en obstinèrent pas moins à réclamer l'égalité absolue avec les rivaux de la Mecque, y compris le droit au califat. Par leur adhésion aux Omayyades, les gens de Ṭāif reconnaîtront franchement la primatie qoraišite; ils éviteront soigneusement de fatiguer par de stériles récriminations les maîtres du pouvoir, les dispensateurs de l'influence. Cette politique adroite leur permettra de « ne pas arriver surnuméraires dans le parlement des tribus, pour y écouter en silence les tirades des orateurs » — comme on le reprochait à certains groupes bédouins :

اذ اجتمع القبائل جئتَ ردفًا امام الاسجين لـك السبالا (3)

Sans prétendre garder le dernier mot, il leur répugnera de se voir réduits à « chuchoter à voix basse, à opiner du bâton, au moment de la décision finale », dans les conseils de l'empire :

مجالسهم خفض الحديث وقولهم اذا ما قضوا في الامر وحيُ المخاصر (4)

---

(1) Cf. *Ziād ibn Abīhi*, 124, 132.

(2) Cf. *Mo'āwia*, 282 ; *Yazīd*, 202-203 ; *Aǵ.*, VIII, 194 ; Ibn Ḥanbal, *Mosnad*, I, 289-290 ; III, 89 ; Ibn Hišām, *Sīra*, 1007.

(3) Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 141, 1 ; voir *ibid.*, 138 sqq.

(4) La مخصرة le bâton de l'orateur arabe ; Ǵāḥiẓ, *Bayān*, I, 140, 7 ; comp. *ibid.*, 139-40.

Demeurés à l'écart des intrigues ourdies autour de la succession du Prophète (1), débarrassés des préjugés islamiques, des préventions politiques, des rivalités divisant les familles mecquoises (2), les Taqafites courront où les conviaient la voix de leur propre intérêt, la claire vision de leur avenir. Par bonheur, cet intérêt, cet avenir coïncidaient, il faut le reconnaître, avec ceux de la race et de l'empire arabes.

A la mort de Mahomet, l'éducation politique et religieuse des Bédouins était à peine ébauchée. L'auteur du Qoran ne dissimule pas les déceptions qu'ils lui avaient causées, à cet égard. Par ailleurs, comment se passer du concours, du dévouement des nomades, qui devaient fournir « la matière de l'islam », مادّة الاسلام, sa réserve, remplir les cadres de l'armée islamique ? Affaiblis par la bouderie des Ansâriens, qui jalousent l'hégémonie qoraišite, les Mecquois accueilleront avec empressement l'adhésion des Taqafites. Aucun groupe ne paraissait mieux qualifié pour guider, pour discipliner le Bédouin fruste que ces citadins du Sarāt, souples, entendus, prodigieusement habiles. Tard venus dans l'islam, ils n'avaient froissé les susceptibilités d'aucun parti ; ils avaient su demeurer neutres dans les grandes querelles religieuses et politiques, où se dépensa l'activité des Compagnons de Mahomet, après la disparition du Maître. Quand on fut sur le point de fermer la tombe d'Aboū'l-Qāsim, leur compatriote Moǵīra se tint sur les bords de la sépulture et distraitement y laissa tomber son anneau. Il se glorifia plus tard d'être demeuré le dernier en contact direct avec le Prophète. Dans ce geste, les Taqafites virent un programme, une direction pour l'avenir. Ils s'ingénieront désormais à ne jamais perdre le contact avec les cercles dirigeants du califat qoraišite.

Cette neutralité plus ou moins spontanée, cette sagesse pratique leur

(1) Cf. notre *Triumvirat*, 113-144 ; *Yazīd*, 55-80.

(2) Hāšimites et parfois aussi les Mahzoūmites contre les Omayyades. Les descendants des premiers califes, ceux d'Ibn Zobair ajoutent leurs intrigues à ces divisions. Les Zobairites se trouvent en hostilité avec les trois grandes familles mecquoises ; cf. *Aǵ.*, S. I, 286-289. Pour Zobair ibn Bakkār, comp. le jugement dans *Aǵ.*, IX, 105, 10 d. l.

valurent tout d'abord la faveur des califes. Pendant le premier siècle, aucune autre tribu, à l'exception de Qoraiś, ne produisit en aussi grand nombre des hommes remarquables : Moġīra, Ziād, 'Obaidallah, Ḥaǵǵāǵ...! Sous la direction des souverains éclairés de Damas : Mo'āwia, Yazīd, 'Abdalmalik, Walīd, ces personnages pourront présider à l'éducation politique des nomades. Seuls parmi leurs compatriotes — en dehors de Qoraiś — les Ṯaqafites possédèrent « les convictions monarchiques » et hiérarchiques que Sprenger (1), jaloux sans doute de Renan, inventeur du désert monothéiste, a si gratuitement prêtées aux Bédouins.

Pendant près d'un siècle, ils travailleront à élever au niveau des Arabes établis en Syrie les plus indociles parmi les tribus nomades, celles émigrées en Mésopotamie, afin de les réunir sous les drapeaux de l'impérialisme arabe et de la théocratie qoranique. L'égoïsme des chefs bédouins de l'Iraq, les révoltes des 'Alides, les intrigues des émissaires 'abbāsides, enfin la chute des Omayyades — laquelle marqua la fin de l'hégémonie arabe — tous ces éléments de dissolution compromettront les résultats, laborieusement acquis par la persévérante politique des hommes d'Etat ṯaqafites. La Péninsule et sa population retomberont dans l'anarchie, où nous les voyons se débattre, depuis douze siècles, à savoir, depuis le triomphe des 'Abbāsides (2).

*
* *

Toutes ces constatations, il nous a été donné de les recueillir, en étudiant la carrière gouvernementale de l'extraordinaire Ziād ibn Abīhi (3). Moins de huit ans lui suffirent pour pacifier l'Iraq, affaibli par ses factions, sous 'Omar et 'Oṯmān, et finalement réduit aux abois par les révolutions du malheureux règne de 'Alī. Pendant ce court laps de temps, Ziād réussit à rétablir l'ordre dans les importants centres de Koūfa et de Baṣra, déver-

---

(1) *Mohammad,* I, 249. « Travail dangereux ! » Ainsi Wellhausen a jugé la compilation de Sprenger.

(2) Cf. Nöldeke, *Zeits. für Assyriol.*, XXXIII, 187.

(3) Cf. notre *Ziād ibn Abīhi*, passim.

soirs des plus anarchiques tribus de la Péninsule. Leurs agitations stériles remettaient en question l'existence, l'unité de l'empire arabe, le travail de 25 années de conquêtes. Sans l'énergique intervention du Ṯaqafite, le mouvement de rénovation nationale menaçait de sombrer, au milieu des convoitises et des compétitions de nomades indisciplinés. L'œuvre inaugurée par Mo'āwia, allait être compromise.

Le régime des quatre premiers successeurs de Mahomet, tendancieusement (1) appelé des « califes justes, راشدون », avait abouti à un échec retentissant. Au cours de cette période tumultueuse, la théocratie arabe, en quête de stabilité gouvernementale, dirigée par des chefs insuffisants, passa par toutes les convulsions politiques, sans en excepter les révoltes militaires, les *pronunciamientos*, se terminant par l'assassinat du souverain. Seul Aboū Bakr mourut de mort naturelle. Il le dut vraisemblablement à son effacement calculé, ensuite à la brièveté de son règne et à la diversion causée par les premières conquêtes. Elles jetèrent hors d'Arabie tous les éléments inquiets, tous les fauteurs de discordes. Le mot d'ordre, encore docilement obéi parmi les islamologues, est d'exalter le régime chaotique du califat médinois, sous 'Omar, sauf à le vilipender avec l'avènement de 'Oṯmān, lequel, victime de l'impéritie de ses prédécesseurs, succomba pour avoir tenté d'inaugurer, dix ans avant Mo'āwia, un gouvernement hiérarchique, au sein de l'islam.

Les Ṭāifites s'étaient, on l'a vu, enrôlés dans le parti des *mo'tazila*, de la neutralité politique (2), évitant de se compromettre entre Qoraišites et Anṣāriens, entre 'Alides et '*Oṯmānyya* (3). Après la faillite du califat médinois, ces observateurs intelligents et merveilleusement placés, semblent avoir, parmi les premiers, deviné que le salut consistait dans la réorganisation administrative. Elle fut inaugurée par les Sofiānides. Ces califes, continués par les Marwānides, reprendront en sous-œuvre la tâche trop

(1) Par opposition aux califes omayyades. « rois » profanes ; cf. *Mo'āwia*, 189, etc.

(2) *Mo'āwia*, 119, etc.

(3) *Mo'āwia*, 109, etc.

lourde pour l'inexpérience de 'Omar et de son successeur, si injustement calomnié, 'Otmān.

« Ali fut, affirme Renan, durant sa vie entière un homme impossible ». Ce qui n'empêchera pas Renan d'énumérer, quelques pages plus loin, le même 'Alī parmi les « figures principales de cette grande époque », à côté de 'Omar et de « deux femmes Aischa et Fatime » (1). En réalité le règne du mari de Fāṭima, son court passage sur le trône ensanglanté des califes rappellent les plus mauvais jours de la *ridda* ou sécession. Le génial Mo'āwia emploiera vingt ans à panser ces blessures, sans arriver à les guérir. Il saura profiter de la lassitude universelle, du besoin d'autorité, commençant à s'éveiller jusque dans la masse confuse des Bédouins. Les Taqafites se montreront les plus dévoués auxiliaires de cette politique pacificatrice. Leurs plus intelligents représentants immoleront à cette œuvre d'union les protestations de leur amour-propre, leurs préjugés, jusqu'à leurs préférences personnelles. Sans redouter l'accusation de versatilité et de palinodie, ils avoueront avoir fait fausse route, en défendant le pseudo-légitimisme des 'Alides. Ainsi Ziād mettra au service de la cause omayyade le zèle, jadis déployé par lui dans le parti de 'Alī, dont il a pu reconnaître l'incapacité. Ḥaǵǵāǵ consacrera vingt années de combats pour sauvegarder l'unité de l'empire et de l'islam, comprimer les violents sursauts de l'anarchie bédouine.

Cette détermination, les Taqafites la manifesteront, au lendemain même de l'assassinat de 'Otmān. Sur le conseil de leur concitoyen, un politique aussi clairvoyant que dénué de scrupules, Moǵīra ibn Śo'ba (2), ils quittèrent en masse le camp de 'Aiśa, sans toutefois aller rejoindre 'Alī (3).

---

(1) Renan, *Etudes d'histoire religieuse*, 264, 287.

(2) Balādorī, *Ansāb*, 568, *a*. Lui-même se retirera à Ṭāif pendant la lutte entre 'Alī et Mo'āwia ; Dīnawarī, *Aḫbār*, 211. D'après la tradition 'alide, il aurait été écarté par 'Alī.

(3) Ṭab., *Annales*, I, 3104. Les défiances de Baṣra pour la cause de 'Alī peuvent avoir été inspirées par les Taqafites, véritables fondateurs de la cité, surtout par l'influent Aboū Bakra (voir le tableau généalogique, p. 68). Leur flair leur permet de deviner le manque de solidité du régime 'alide.

Dans leur propre pays, ils s'étaient trouvés à même d'apprécier les Omayyades, presque leurs concitoyens, leurs parents ou leurs oncles, comme s'était exprimé le Prophète. Contre l'hégémonie des Sofiānides, ils n'éprouvaient ni les rancunes des Anṣāriens ni les jalousies des grandes familles mecquoises. Leurs mains étaient restées pures du sang de 'Oṯmān, sanglante tragédie, où s'étaient compromis les plus intimes amis de Mahomet.

'Amrou ibn al-'Aṣi avait deviné, dans le jeune Ziād, « le fonctionnaire fait pour apprivoiser, dresser les Bédouins ; si seulement il avait été d'origine qoraiśite », لو كان ابوه قُرشيًّا لَساق العربَ بعصاه (1). Les Omayyades verront plus loin. Ils choisiront les compatriotes de Ziād parce qu'il leur importait de trouver, en dehors de Qoraiś, des ministres énergiques et moins suspects de mobiles intéressés auprès des nomades que les Mecquois.

On comprendra donc la faveur témoignée par les califes syriens à des auxiliaires, aussi aveuglément dévoués. Dans la collation des plus importants gouvernements, d'où dépendait le repos de l'empire, ces souverains leur accorderont la préférence sur leurs contribules de Qoraiś et même sur leurs parents omayyades. Seules l'énergie, la froide résolution des Ṯaqafites pourront, opinent-ils, triompher de l'individualisme bédouin. Ziād et ses successeurs conviennent sans détour que ces qualités les ont signalés au choix du calife. Quand il arriva dans son nouveau gouvernement de Koūfa, le ṯaqafite Ḥaǵǵāǵ prononça ces paroles : « Le commandeur des croyants a vidé son carquois. L'une après l'autre, il a mordillé le bois des flèches pour en essayer la valeur ; j'ai été trouvé le plus dur, le plus résistant (2), le plus amer au goût, ان امير المؤمنين كبَّ كنانتَهُ ثمّ عجم عيدانها فوجدَني امرّها عودًا واصلبها عودًا. » (3) C'était, en style arabe, la caractéristique des aides réclamés par les Omayyades pour mener à terme la réorganisation du cali-

---

(1) Ibn 'Asākir (éd. Badrān), V, 410.

(2) Comp. *Berceau*, I, 188.

(3) Ǵāḥiẓ, *Bayān*, II, 32, 8 d. l. ; اصلبها مكسرًا, dans Ṭab., *Annales*, II, 864-65; *Aǵ.*, XIII, 42. Le bois amer, c-à-d, résineux, résiste le mieux à la corruption. On le mordillait pour en éprouver la nature et le degré de résistance.

fat. Mo'āwia débuta par s'assurer le concours de Moġīra ibn Śo'ba. Il n'ignorait pas la moralité douteuse de ce peu scrupuleux Compagnon de Mahomet (1). Mais il escompta sa prodigieuse habileté, l'avantage pour sa dynastie de gagner avec lui l'entreprenante tribu ṯaqafite. Après ce premier pas, il ne se donna pas de repos, avant de s'être attaché par la plus extraordinaire démarche—elle dut coûter à l'amour-propre du souverain—Ziād, devenu bientôt son principal lieutenant, son bras droit dans le gouvernement (2).

Il manifestera sa confiance, en lui assignant la moitié orientale du califat, foyer incessant de révoltes et de guerres civiles, pendant que lui-même se réservera l'Occident et l'éducation politique des Syriens. Cette attribution de l'Iraq à des fonctionnaires ṯaqafites deviendra une tradition gouvernementale de la dynastie. On les laissera vieillir et mourir dans leur énorme vice-royauté. Confiance extraordinaire chez des monarques, qui déplaçaient incessamment les gouverneurs, choisis au sein de leur propre famille, aussi capables peut-être, mais moins maniables que les citadins de Ṭāif. A l'exemple de Mo'āwia, les princes omayyades n'hésiteront pas à ouvrir les rangs de leur famille aux *ḥalīf*, alliés, et jusqu'aux *maulās*, affranchis, de Ṯaqīf (3). Cette faveur ne se démentira plus, même sous le califat de 'Omar II (4), l'homme choisi par la tradition orthodoxe pour incarner ses préjugés et ses préventions (5).

Mo'āwia refusera, il est vrai, la main de sa fille à un sien neveu, fils

---

(1) Voir *Ziād*, pp. 2-15 ; et précédemment, p. 14.

(2) Nous renvoyons pour le détail à notre *Ziād ibn Abīhi*, 25, etc.

(3) Ibn Ḥaǵar, *Iṣāba*, E. I, 29, nº 80 ; *Aġ.*, XI, 125, 7.

(4) Cf. *Yazīd*, 20, 23, 25, 91, 96. Ḫālid fils de Yazīd prend parti pour 'Abbād fils de Ziād contre le calife 'Abdalmalik et lui donne sa sœur en mariage ; Ibn 'Asākir, (*man. cité*), VIII, notice de 'Abbād fils de Ziād.

(5) On les trouvera résumés dans Ibn 'Asākir (éd. Badrān) IV, 80-81. 'Omar aurait fait exiler au Yémen des descendants de Ḥaǵǵāǵ ! ! La notice d'Ibn 'Asākir se ressent considérablement de l'influence iraqaine. Il se montre plus équitable envers Ziād. Encyclopédiste, Ibn 'Asākir tient avant tout à complèter sa collection de ḥadīṯ.

du Ṯaqafite Aboū'l-Ḥakam (1). Mais ce refus se trouvait motivé par la complète nullité du personnage (2). Ḫālid, fils du calife Yazīd Ier, avait dû subir, la mort dans l'âme, l'avènement des Marwānides, au mépris des droits de sa propre famille (3). Quoi d'étonnant si le dépit l'a parfois égaré au point de rappeler à son heureux rival, 'Abdalmalik, que sa mère sortait de Ṭāif (4) ? Mais, à part ces moments de mauvaise humeur, les Omayyades, tant de la branche cadette que de la branche aînée, n'oublièrent jamais leurs obligations envers les intelligents Ṯaqafites.

Il leur arrivera de ne pas s'accorder, de discuter sur la valeur respective des deux plus éminents, parmi les « vizirs » ṯaqafites, Ziād et Ḥaǵǵāǵ, sur leurs méthodes gouvernementales et le succès qui les avait couronnées. Comme il était à prévoir, les Sofiānides exaltaient les mérites de Ziād, les services rendus par lui à la dynastie. Les Marwānides se déclaraient pour Ḥaǵǵāǵ, chaque parti s'efforçant de faire prévaloir son favori (5). Discussions de nature académique et ne mettant jamais en question ni leur savoir-faire ni leur loyalisme. Il faut porter la même appréciation sur l'opposition fomentée par des membres de la famille régnante contre Ziād. Son influence dans les conseils de Mo'āwia fit même supposer que le souverain songeait à lui laisser sa succession (6). Par ailleurs, il arriva au puissant vice-roi de l'Iraq de ne pas toujours user avec la discrétion requise de sa fortune extraordinaire (7). Ainsi il aurait, assure-t-on, demandé l'adjonction du Ḥiǵāz à son vaste gouvernement de l'Orient (8). Or, la préfecture de l'Ara-

---

(1) Voir le tableau, p.68. Il s'agit du Mālikite 'Abdarraḥmān ibn Abi'l-Ḥakam.

(2) *Aǵ.*, XIII, 34 ; voir précédemment, p. 37. Satires contre 'Abdarraḥmān ; *Aǵ.*, XIII, 43.

(3) Ses regrets du pouvoir ; il se déclare contre Ḥaǵǵāǵ ; *Aǵ.*, XVI, 88, 7 ; 89 ; 90, 6.

(4) *Aǵ.*, XVI, 91. Voir pourtant la page précédente. Mobarrad, *Kāmil*, 190.

(5) *'Iqd*[1], III, 4.

(6) Cf. *Ziād*, 132.

(7) Cf. *Yazīd*, 103, 104. Même remarque à propos de Ḫālid fils de Yazīd et de Ḥaǵǵāǵ ; ce dernier excède. Cf. *Aǵ.*, XVI, 89, 4 : « vous auriez dû me consulter », dit-il à Ḫālid.

(8) Cf. *Ziād*, 124.

bie occidentale avait été jusque-là réservée à un membre de la famille omayyade (1). En outre Ziād avait combattu la candidature de Yazīd, fils du calife. Tous ces intérêts de famille parurent un instant se liguer contre l'envahissant ministre. L'opposition ne dura guère et les fils de Ziād continueront à remplir les plus hautes fonctions (2). L'intérêt supérieur de l'Etat suffit pour étouffer les protestations de l'amour-propre froissé, chez les princes omayyades.

(1) Cf. *Mo'āwia*, 30.
(2) Cf. *Yazīd*, 32-34 ; 103.

XIII

POURQUOI LA TRADITION SE MONTRE HOSTILE A ṬĀIF.

Accord des partis antiomayyades dans cette hostilité. — On reproche aux Ṯaqafites les services rendus aux Omayyades. — Acharnement des Šî'ites, en mémoire de Karbalā et des martyrs 'alides. — Comment la Tradition exploite la satire, ramasse les anecdotes apocryphes — On s'en prend au patriotisme des anciens Ṯaqafites ; leurs descendants ont martyrisé la famille du Prophète. — Duplicité des 'Abbāsides.— L'autorité de Mahomet invoquée contre Ṭāif. — « Les deux imposteurs de Ṯaqīf ».— 'Alī et Ṭāif — Origine šī'ite de ces traditions hostiles,

Cette faveur, et non moins, les éclatants services rendus par les Ṯaqafites à la dynastie syrienne, devaient provoquer une violente réaction au sein de la Tradition musulmane (1). En étudiant l'histoire des califes sofiānides, j'ai montré comment cette tradition néglige rarement de trahir son hostilité contre les Omayyades. Cette animosité éclate déjà dans la qualification de راشدون , justes, accordée aux quatre premiers *vicaires* du Prophète. Elle laisse entendre que leurs successeurs immédiats ont rompu avec leurs traditions, celles de la primitive théocratie islamique. Parfois même elle ne leur reconnaît que le titre de *moloūk*, rois profanes (2). Atti-

(1) Le Prophète aurait maudit Omayyades et Ṯaqafites ; la juxtaposition est éloquente ; Goldziher, *Muh. Stud.*, I, 100.

(2) *Mo'āwia*, 191-197. Cf. *Yazīd*, p. 15 sqq. Réserves en faveur de Mo'āwia, articulées dans *Chroniken*, W. III, 88.

tude équivoque dont ses plus intelligents interprètes ont fini par reconnaître le danger et l'illogisme.

Mo'âwia fut le compagnon de Mahomet; il fut aussi le frère d'Omm Ḥabība, la « mère des croyants » (1). Ses successeurs, en leur qualité de commandeurs des croyants, avaient recueilli la *ḫilāfa,* la lieutenance du Prophète. Ces titres imposaient des ménagements. A l'égard des « impies » ministres de Ṯaqīf, on se sentait plus à l'aise. Aussi les annalistes, les poètes, les théologiens au service des 'Abbāsides, ensuite les partisans des 'Alides, les amis des « gens de la maison » (2), tous les écrivains plus ou moins gagnés aux théories šī'ites, se chargeront de faire expier aux « esclaves de Ṯaqīf » (3), le crime de s'être montrés les plus fermes soutiens des « ennemis de la religion » — ainsi affectera-t-on désormais de désigner les Omayyades (4). La même considération poussera les 'Abbāsides à sévir contre les descendants du grand capitaine qoraišite, 'Amrou ibn al-'Aṣi. Ils se verront dépouillés de leurs biens, parce que leur ancêtre s'était rangé aux côtés de Mo'âwia (5). Tel sera le crime principal des Ṯaqafites.

Nous devons également tenir compte des rancunes, amassées par les hommes d'Etat ṯaqafites, ensuite de la jalousie causée par leur invraisemblable fortune et aussi par leurs talents, « leur incontestable supériorité intellectuelle », عقولهم ترجح على عقول الناس . Pour expliquer Karbalā, inutile de tabler sur les fautes accumulées par Yazīd. Les adversaires de la dynastie omayyade ne lui laissèrent pas le temps d'en commettre. C'est au lendemain même de l'avènement du second calife sofiānide qu'éclata la folle

---

(1) Pour la valeur de cette expression, voir *Fāṭima*, 99. Elle regarde bien les épouses de Mahomet; Wāḥidī, *Asbāb*, 267, 6 d. l. Comp. 268, 1, où l'on essaie de combattre cette interprétation.

(2) Jusqu'au sein de la *Sonna,* on trouve le تشيّع حسن. Mas'oūdī en est un des plus caractéristiques représentants ; ajoutons Aboū'l-faraǵ l'auteur de l'*Aǵānī*.

(3) Sur l'interprétation abusive du théophore عبد ثقيف, voir plus haut, p. 57.

(4) On les fait proclamer « les maulās des Omayyades » par Mahomet ; Balāḏorī, *Fotoūḥ*, 56.

(5) *Aǵ.*, X, 169, bas. Ils furent restitués ensuite. Voir dans Naṣr ibn Mozāḥim, *Kitāb Ṣiffīn* (lithogr.), série de ḥadīṯ 'alides contre Mo'âwia et 'Amrou, pp. 111-118.

équipée de Ḥosain.

Cette catastrophe trouve sa meilleure explication dans la durée exceptionnelle, dans les vingt glorieuses années du califat de Mo'āwia. L'envie est demeurée, depuis Mahomet, le défaut national du peuple arabe (1). Les ressentiments politiques, coalisés contre les Omayyades, ne pardonnèrent pas davantage à Ziād et à Ḥaǵǵāǵ leur trop longue prospérité. L'intervention des *Śo'oūbyya* contribua de son côté à envenimer ces préventions injustes. Ḥaǵǵāǵ n'avait cessé de se montrer un impérialiste outré, un partisan intransigeant de la suprématie arabe.

« Nous vous avons, disait le Qoran (**49**, 13), divisés en peuples, شعوب, et en tribus ; devant Allah, sachez que le plus grand parmi vous est le plus religieux ». Les partisans de l'égalité politique entre musulmans, sans distinction de race, s'autorisèrent de ce verset et s'en firent une arme contre l'impérialisme et le chauvinisme arabes. On les appela *Śo'oūbyya* ; dénomination que M. Snouck Hurgronje (2), avec infiniment de vraisemblance, rattache au vocable *śo'oūb*, mentionné par le Qoran. Se considérant comme le défenseur officiel de la suprématie arabe, Ḥaǵǵāǵ devait entrer en conflit avec les *maulās*, les affranchis, les néophytes d'origine iranienne. Il n'est pas indifférent de noter que ce justicier s'attirera d'autre part l'inimitié des *latifondistes* arabes, en défendant contre leurs empiètements les droits du trésor public et ceux des cultivateurs indigènes (3). Viendra le moment — ce sera sous la dynastie 'abbāside — où les descendants des ilotes politiques que furent les *maulās*, au premier siècle de l'hégire, tiendront la plume, inspireront la primitive annalistique et les recueils de *ḥadīṯ*. Ce sera pour rendre toute la tribu de Ṯaqīf responsable de cet odieux passé et de leurs anciennes humiliations (4).

---

(1) Cf. *Berceau*, I, 214.

(2) *De Islam en het Rassenprobleem*, p. 18.

(3) Cf. *Ziād*, 62-63.

(4) Recueil de récits hostiles à la mémoire de Ḥaǵǵāǵ ; voir '*Iqd*[1], III, 22, etc. De cette haine procèdent des expressions comme la suivante, sous la rubrique de l'an 95 H. فيها قلعَ الله الحجّاجَ في ليلة مباركة على الأمّة ; Tağribardī, البحر الزاخر (man. Paris), 35 *a*. Cette phrase

Dans cette explosion de haines, les Ṭāifites se trouveront de nouveau associés à leurs patrons omayyades. Ils seront qualifiés de *'otaqā'*, affranchis, comme ceux-là avaient été stigmatisés par l'épithète synonyme — sortant de la même usine — de *ṭolaqā'*, libérés (1). On y rattachera la grotesque histoire d'Aboū Bakra, de Ziād et des soi-disant esclaves ṯaqafites, qui seraient venus rejoindre Mahomet, lequel se morfondait au pied des murailles de Ṭāif. Une glose enfantine sera citée, à l'appui, sur le nom d'Aboū Bakra. Il l'aurait mérité en cette circonstance, parce que, avec ses compagnons d'esclavage, il se serait laissé glisser, au moyen d'une poulie, *bakra*, le long des remparts de la ville assiégée (2).

Aux fonctionnaires ṯaqafites il arriva de manquer de dextérité. Sans parler de l'étrange Moḫtār, Ziād s'était vu forcé de sévir contre ses propres amis, les fougueux partisans de 'Alī. La vénération pour l'insignifiant Ḥoǵr ibn 'Adī, devenu le protomartyr de la cause śī'ite (3), fut exploitée contre le fils de Somayya. Chez 'Obaidallah son successeur, le zèle pour le maintien de l'ordre confina parfois à la brutalité. Il s'entêta, il manqua de clairvoyance, pendant les jours troublés de Karbalā. Ces defauts transformèrent une simple opération de police — ainsi l'avait conçue Yazīd — la capture d'une bande de révolutionnaires novices, en une boucherie inutile (4). La pitié d'abord, le fanatisme ensuite les métamorphoseront en héros, en martyrs ! Karbalā fournira une riche matière au drame de la « Semaine Sainte » des Śī'ites ; et chaque nouvelle représentation alimentera parmi ces sectaires la haine du nom de Ṯaqīf. Elle fera de Ziād, de 'Obaidallah, les Hérode, les Caïphe de la « Passion » śī'ite (5).

---

a eu un énorme succés. Le cliché a été appliqué à Ziād, à Qorra ibn Śarīq ; Al-Kotobī, عيون التواريخ (man. Paris), II, 95, 98 *b* ; Al-Yāfi'ī, مرآة الجنان (ms. Paris), p.67 *a*.

(1) Cf. notre *Ziād*, p. 2.

(2) Comp. Tamisier, *op. cit.*, II, 171. Les fortins de la région sont « sans portes... Les garnisons se servent d'une corde pour pénétrer dans l'intérieur » et aussi pour s'en évader, comme aurait fait Aboū Bakra.

(3) Cf. *Ziād*, 70, etc.

(4) Cf. *Yazīd*, 131, etc.

(5) Ḥaǵǵāǵ est « Pharaon »; I. 'Asākir (éd. Badrān), IV, 80.

Ḥaǵǵāǵ ne fut pas le tyran, assoiffé de sang, inventé par les écrivains ʿalides et ʿabbāsides (1). Pour son malheur, la véhémence des rancunes politiques accumulées le mit dans l'obligation de se renfermer dans le rôle de justicier. Il lui manqua, non l'énergie, mais le prestige de Ziād, parfois la maîtrise de lui-même, en un mot, la pleine possession du *ḥilm*. C'est, assure Lyall (2), « a difficult word to render ». Plus malaisée encore à définir nous apparaît cette hybride et douteuse vertu qui fonda la renommée des Omayyades — dosage indéfinissable d'intelligence politique et de scepticisme bienveillant.

Une sorte de fatalité mêla les grands gouverneurs ṯaqafites aux plus tragiques aventures, aux catastrophes qui ensanglantèrent, pendant le premier siècle de l'hégire, la famille du Prophète.

Parmi les « gens de la maison » contemporains des Marwānides, le dernier grand martyr fut Zaid ibn ʿAlī, un révolutionnaire plus fougueux, mais non moins inconsidéré que son aïeul Ḥosain. Dans la répression de cette rébellion, allait de nouveau se trouver impliqué le nom d'un gouverneur ṯaqafite, Yoūsof ibn ʿOmar. C'en était trop. La haine šīʿite déborde dans ce distique, par ailleurs si banal, de Komait, le chantre des prosaïques *Hāšimyyāt* :

Le Prophète vient d'être douloureusement atteint dans le crime, perpétré sur son descendant par Yoūsof.

Le misérable, issu d'une lignée plus misérable encore ; en les appelant des débauchés, je ne puis manquer à la vérité.

الخبيث مِن العُصْبة الاخْبثين وإن قُلْتُ زانين لَمْ اقْذِفِ (3)

---

(1) ʿ*Iqd*[1], III, 22 etc. Comp. Périer, *op. cit.*, 313 sqq. lequel relève les plus fortes exagérations.

(2) *Divān* de ʿAbīd ibn al-Abraṣ, 50, n. 5. Cf. *Aǵ.*, XI, 123. bas. Pour la haine contre le frère de Ḥaǵǵāǵ, gouverneur du Yémen, un trait suffira : كان قد جمع المجذومين بصنعاء وجمع لهم الحطبَ ليحرقهم فمات قبل ذلك ; ʿAlī ibn al-Ḥasan al-Ḥazraǵī, تاريخ الكفاية والاعلام فيمن ولي اليمن وسكنها من الاسلام (man. arab. Leiden n° 292), p. 19.

(3) Komait, *Hāšimyyāt*, (éd. Horovitz), IV, 1-2. Comp. Kotobī, *ms. sup. cit.*, 35 *b.* ; لو تحابثت [lis. تخابثت] الأمم وجئنا بالحجاج لغلبناهم» ; quand les autres peuples réuniraient tous

La Šī'a primitive ne fut pas mieux servie par ses poètes que par ses chefs. Le distique insignifiant de Komait n'en désignait pas moins toute la tribu de Taqīf à l'animadversion de l'islam. Les 'Abbāsides sauront exploiter cet état d'esprit. Moins que personne, les ancêtres des califes de Bagdad étaient fondés à prendre position contre les compatriotes de Ziād et de Ḥaǵǵāǵ. Pendant toute la période préhégirienne, nous les avons rencontrés en relations incessantes avec Ṭāif. Les récits qui en font foi ne sont pas tous authentiques et il resterait à réduire considérablement l'importance de ces rapports. Mais jusque dans l'exposé qu'en ont laissé les écrivains dévoués aux 'Abbāsides, il est impossible de découvrir trace d'hostilité entre Taqafites et Hāšimites. Ceux-ci possèdent des domaines à Ṭāif; ils s'y approvisionnent du *zabīb*, destiné à corriger le breuvage de Zamzam; ils y jouissent de la large hospitalité accordée à tous les Qoraišites. En définitive, les Hāšimites ne trouvaient aucun arriéré de rancunes à régler avec la tribu de Taqīf. Entre les deux groupes, aucun sang ne crie vengeance. Une situation aussi franche ne pouvait plus convenir à l'ambition éveillée des 'Abbāsides. Dès la fin du 1er siècle H., ils visent à supplanter Omayyades et 'Alides. Sans jamais se compromettre, l'astucieuse famille chercha à profiter des maladresses accumulées par les « gens de la maison ».

En s'abritant derrière ces infortunées victimes de l'imprévoyance, ils s'ingénièrent pour monnayer le prestige attaché au nom du Prophète, « comme un article de commerce, هولاء قوم جعلوا رسول الله صلعم سوقا » (1). Ainsi les jugera le calife Hišām. Ziād décidera 'Alī à confier, malgré ses répugnances trop justifiées, le gouvernement de Baṣra au cauteleux Ibn 'Abbās, qu'il assistera de ses conseils (2). Nous avons vu les Hāšimites prolonger leur séjour à Ṭāif, profiter de l'asile que leur garantit cette ville : tels Ibn 'Abbās et Ibn al-Ḥanafyya. Le tombeau du premier constitue encore, de

---

leurs scélérats, nous l'emporterions sur eux avec le seul Ḥaǵǵāǵ ! ». Les recueils de *nawādir* sont pleins de sentences analogues : cf. I. 'Asākir, IV, 80 ; *'Iqd*, loc. cit.

(1) Balādorī, *Ansāb*, 749 *a* ; cf. *Fāṭima*, 137 ; Lammens, *La Syrie*, I, 101.

(2) Ibn 'Asākir, *op. cit.*, (Badrān, V, 408).

nos jours, le principal sanctuaire de Ṭāif. Une fois arrivés au pouvoir, les 'Abbāsides, tout en tenant à l'écart les 'Alides, estimeront utile, sans en avoir été priés, de prendre à leur charge la liquidation sanglante des haines, amoncelées entre Ṭāif et les descendants de Fāṭima. S'instituant d'office leurs vengeurs officiels, ils adopteront tout le martyrologe śī'ite (1), depuis Ḥoǵr ibn 'Adī jusqu'à Zaid ibn 'Alī (2). Ce machiavélisme leur rapportera un double avantage: en donnant satisfaction aux rancunes des 'Alides, il se flatta de pouvoir écarter leurs réclamations dynastiques. Il leur permettra ensuite de se débarrasser des personnalités leur faisant ombrage, de tous ceux qui avaient été les plus solides soutiens de la dynastie omayyade.

*
* *

Quand la chute des Omayyades facilita la réalisation de ce programme, les derniers hommes d'Etat ṯaqafites avaient disparu au sein de l'ouragan balayant le trône des califes syriens (3). Devant l'impossibilité de se venger sur leurs personnes — leurs descendants, en majorité réfugiés en Syrie, vivaient dans l'obscurité — la réaction 'abbāside préféra associer ses rancunes aux haines des 'Alides et aux ressentiments politiques de l'Iraq. Elle voulut prendre sa revanche, en s'acharnant sur la mémoire des grands Ṯaqafites. Elle recourut à ses armes habituelles, le faux, la calomnie, s'efforça de mettre au ban de l'histoire la ville de Ṭāif et sa vaillante

---

(1) Voir l'édit du calife 'abbāside Mo'taḍid prescrivant de maudire les Omayyades ; Ṭab., *Annales*, III, 2169, 2170.

(2) Pour ce dernier, voir I. S. *Ṭabaq.*, V, 239 sqq. Les 'Abbāsides se proclament leurs vengeurs ; *Aġ.*, IV, 93, 15; Van Arendonk, *op. cit.*, 37, etc.

(3) Descendants de Ḥaǵǵāǵ ; Qotaiba, *Ma'ārif*, E. 136. Pour les descendants de Ziād, voir notre *Ziād ibn Abīhi*, 133, notes 1, 2. On en retrouvait à Ǵaroūd près de Damas ; Yāqoūt, E. III, 90. Ils étaient encore nombreux à l'époque d'Ibn Qotaiba ; voir son *Ma'ārif*, E. 118-119. Le gouverneur 'abbāside de Baṣra, Solaimān, petit-fils d'Ibn 'Abbās, protégea en cette ville les biens et les personnes des descendants de Ziād. Il rendit le même service aux Omayyades (Balāḏorī, *Ansāb*, 753 *a-b*.), puis les abandonna aux bourreaux.

population. La manœuvre réussit à merveille et, de nos jours encore, parmi les Bédouins contemporains, une véritable défaveur s'attache au nom des Taqafites (1). Pour expliquer la durée de haines aussi persistantes, il faut sans doute escompter l'intervention de la satire. Pendant toute la durée de la dynastie omayyade, on exagèrerait difficilement le rôle politique de la poésie : califes et gouverneurs durent s'en préoccuper (2). Or, au cours de leur carrière publique, les fonctionnaires taqafites s'étaient vus obligés, à maintes reprises, de sévir contre le *genus irritabile vatum*, réclamant pour leur corporation le droit de tout dire, en d'autres termes, de ne rien respecter (3). Les poètes se vengèrent par des diatribes, fidèlement gravées dans la tenace mémoire des Bédouins. Conformément aux déplorables traditions du Parnasse arabe, ces attaques passionnées englobaient, dans une commune réprobation, les hommes d'Etat, leurs familles et leur tribu.

Ramassant toutes ces ignominies, la tradition antiomayyade s'est acharnée contre Taqīf. Dans la boue de la satire arabe, elle a recueilli les traits infamants, glané dans la confusion de l'histoire préislamique les anecdotes les plus odieuses, tous les crimes de lèse-patrie. Les mettant sur le compte des ancêtres de la tribu, elle s'est arrogé le droit de les déclarer étrangers à la race arabe (4). Nous avons vu plus haut (5) quel parti on a prétendu tirer des incohérentes légendes qoraniques. Après la patrie—un

(1) Les *Thegif* de Doughty, *Travels*, II, 174-75, doivent être des Taqīf authentiques, quoique actuellement rattachés aux Banoū Ǧohaina. Ils occupent encore Ṭāif et les environs ; Burckhardt, *Voyages*, I, 113 ; Tamisier, *op. cit.*, I, 344, 349 ; *A Handbook of Arabia*, I, 72.

(2) Voir dans *Mo'āwia*, 252 sqq., le chap.: *la poésie politique*. Ḥaǧǧāǧ lui-même ne dédaigne pas de recourir aux poètes ; *Aǵ.*, XVI, 60.

(3) Vers de Oqaiśir contre Ḥaǧǧāǧ; Dīnawarī, *Aḫbār*, 320. Notice de A'śā Hamdān, *Aǵ.*, V, 146 sqq., 159 ; Ziād et Farazdaq ; cf. *Naqā'id Ǧarīr*, 609, 15 ; notre *Ziād*, 116-117.

(4) *Aǵ.*, IV, 76.

(5) Voir p. 56. Comp. dans Azraqī Wüst., 362, bas, comment Aboū Riǵāl aurait été sauvé du désastre de Tamoūd.

concept demeuré étranger à la mentalité bédouine — la religion se trouvait appelée à déposer contre Ṭāif. Les impies Ṯamoūdites avaient été exterminés par Allah. Or, Ṯaqīf se rattache à cette race maudite. Cette tribu fournit des guides aux Abyssins en marche vers la Mecque (1). Comme preuve on montrait la tombe d'Aboū Riġāl, lapidée par tous les passants en punition de sa trahison (2).

Descendus de ces ancêtres mécréants, les Ziād, les 'Obaidallah, les Ḥaǵǵāǵ, les Yoūsof ibn 'Omar ont simplement continué les traditions impies de leur race ; ils se sont montrés les dignes ministres des Omayyades, ces Pharaons de l'islam (3). Grâce à ces apocryphes impudents, l'histoire du premier siècle acquiert une saisissante unité; tout s'y tient, tout s'explique. La mort des fils de Fāṭima, l'énigme de leur sang, le propre sang du Prophète, versé dans les plaines de l'Iraq, forme un douloureux mystère pour la conscience musulmane, même chez les croyants hostiles aux exagérations des Śī'ites. Comment des hommes, « s'acquittant des cinq prières, مُصَلّون الخمس » (4), ont-ils pu se laisser entraîner à ces excès ? A ces esprits aveuglés par les préjugés, la redoutable influence de l'atavisme doit aider à faire comprendre les abominations des Ṯaqafites, les malheurs des 'Alides, مَقاتل الطالبيّين (5), innocentes victimes des bourreaux de Ṭāif (6).

Restait à expliquer l'attitude réservée et diplomatique, adoptée par Mahomet. Il avait attaché un grand prix à la conversion, publiquement

---

(1) *Aǵ.*, IV, 74-76.

(2) Voir précédemment, p.66. Ancien lieu de culte pour les Ṯaqafites; Cf. *Kanz al-ommāl*, VI, p, 212, n° 3705.

(3) Pharaon est dans le Qoran le type de l'impiété. Voir une *Concordance* du Qoran, au nom de Pharaon. Cf. *Yazīd*, 492-493. Pharaon, synonyme de tyran. Ainsi le Prophète, يبعث رجلاً الى رجل من فراعنة القرب ; Wāḥidī, *Asbāb*, 204. En enfer, Mo'āwia n'est que d'un degré au-dessus de Pharaon ; Naṣr ibn Mozāḥim, *op. cit.*, 111-113.

(4) Les cinq prières quotidiennes de l'islam ; Ibn Hiśām, *Sīra*, 186, 1 ; 138 ; I. S. *Ṭabaq.*, I¹, 104,25.

(5) Titre d'un ouvrage attribué à l'auteur de l'*Aġānī*.

(6) Voir la citation de Komait, *Hāśimyyāt*, plus haut, p. 177.

émis des vœux pour l'entrée dans l'islam (1), des citadins du Sarāt, des intelligents compatriotes de Moğīra ibn So'ba, secrétaire et chambellan du Prophète. Depuis l'échec patent de sa propagande auprès des Bédouins, il semble, les dernières années de sa vie, avoir concentré ses efforts sur l'adhésion des sédentaires, principalement des agglomérations urbaines : Médine d'abord, puis la Mecque, enfin Ṭāif. Ce résultat assuré, comme s'il avait accompli le dernier article de son programme, le Maître rentre à Médine pour s'y accorder un repos mérité (2). La conquête des centres, a-t-il pensé, lui vaudrait incessamment la soumission des nomades. Quoiqu'il en soit, il ne voulut point s'arrêter, avant d'avoir gagné la ville-sœur, la Mecque alpestre du Ḥiğāz méridional.

Nous connaissons ses condescendances, la souplesse de sa politique ondoyante pour s'attacher ces néophytes récalcitrants. Tāif, c'était la brebis égarée de l'islam : une parabole évangélique, attribuée à Mahomet par les *Mosnad* (3). Jusque sous les murs de la ville assiégée, malgré les instances de ses Compagnons, exaspérés par la longue résistance, décimés par la balistique de Ṯaqīf (4), il s'était refusé à maudire la ville et la tribu revêches, se bornant à émettre des vœux pour leur conversion (5). Sa vie durant, le Prophète ne cessa de se défier des Bédouins, de tenir pour sus-

(1) اللهمّ إهدِ ثقيفا ; Bağawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 192 ; *Montaḫab Kanz*, V, 306. Maqrīzī, *Imtā'*, I (ms. Kuprulu), les proclame « oncles du Prophète », à propos de son premier voyage à Ṭāif, يلتمس النصرَ من ثقيف لانهم كانوا اخواله . Je me demande comment on pourrait justifier cette parenté. Sans doute en remontant aux aïeules ṯaqafites du Prophète ; cf. I. S. *Ṭabaq*. I[1] 31, 9.

(2) On essaie d'expliquer cet oubli de la Mecque et du pélerinage ; Azraqī W., 382 sqq. Les Ṣaḥābīs tremblent de commettre des infractions dans le ḥaram ; *ibid.* La Tradition ne pouvait plus ouvertement manifester son embarras.

(3) Ou encore les ouvriers de la 11e heure ; *Kanz al-'ommāl*, VI, p. 230 (cf. p. 234, variantes), n° 4089 ; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 524, 5 sqq. Comp. Ibn Foūrāk, الاحاديث المشهورة (man. Leiden), 72 *a* : « Dieu se réjouit du retour du pécheur plus que... »

(4) Bağawī *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 192 ; Ibn Daiba', *Taisīr al-woṣoūl*, III, 110 ; Ibn Hišām, *Sīra*, 877, 1.

(5) Ibn Daiba', *Taisīr al-woṣoūl*, III, 110 ; I. S. *Ṭabaq.*, II[1], 115, 8.

pects leurs sentiments islamiques. Sur la fin de sa carrière, on lui attribue cette parole : « Je songe à refuser tout cadeau, excepté d'un Qoraiśite, d'un Anṣārien ou d'un Ṯaqafite » (1). Au point de vue musulman, on ne pouvait mettre en meilleure compagnie les habitants de Ṭāif. A tout prix, il fallait détruire l'impression produite par des exemples venus de si haut. Il suffira parfois du changement d'une lettre pour obtenir l'effet désiré : « A sa mort, le Prophète honorait trois clans : les Ṯaqīf, les Omayyades et les Banoū Ḥanīfa ». Au lieu de يكرم , *honorait*, l'auteur zaidite du *Taisīr al-woṣoūl* proposera de lire يكره , *détestait* (2). Les *moḥaddiṯ*, traditionnistes, hostiles savaient comment déformer les dictons du Prophète, comme ils possédaient l'art de démarquer les passages bibliques (3). Avec non moins d'adresse, ils s'entendaient à puiser dans les archives passionnées que forme l'énorme collection des divans poétiques. Au moment de la levée générale de boucliers contre Ḥaǵǵāǵ, l'aède A'šā Hamdān s'était écrié, pour galvaniser le courage vacillant des rebelles iraqains :

ان ثقيفًا منهم الكذّابان كذّابها الماضي وكذّاب ثان (4)

Le premier de ces « imposteurs » sortis de Ṯaqīf, Moḫtār, avait vécu ; le second, c'était Ḥaǵǵāǵ (5). Le trait nous paraît bien décoché. Au moment de lancer les inconsistantes milices de l'Iraq contre les solides légions syriennes, toutes les armes ont semblé bonnes. Le vers d'A'šā avait eu trop de succès, en son temps, pour échapper à l'attention de la Tradition. Elle

---

(1) Nombreuses variantes ; Baǧawī, *op. cit.*, II, 14, 1 ; Tirmiḏī, *Ṣaḥīḥ* D., II, 233, 234 ; Aboū 'Obaid, *Ǧarīb* (man. cité), 71 *b.* ; Ḥanbal, *Mosnad*, II, 247, 292.

(2) Tirmiḏī, *op. cit.*, II, 233 ; Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 420, les déclare odieux à Allah ; Ibn Daiba', *loc. cit.*

(3) Par ex. Ibn Foūrāk, *ms. sup. cit.*, 17 *a*, 18 *a*, 20 *a* : « j'étais malade et vous m'avez visité ; j'étais.... etc. ! ». Le *Pater* attribué à Mahomet ; Ḥanbal, *Mosnad*, VI, 21, 2 ; Baǧawī, *Maṣābīḥ* (ms. Berlin), p. 66 *b*.

(4) « Ṯaqīf compte deux imposteurs : le premier n'est plus, puis (viendra) un second imposteur. »

(5) *Aǧ.*, V, 159. Comp. Baǧawī, *Maṣābīḥ as-sonna*, II, 192. Nombreuses variantes dans Ibn 'Asākir (Badrān), IV, 50.

y a flairé la matière toute prête pour un ḥadīṯ et l'a placé à peine modifié sur les lèvres de Mahomet. « De Ṯaqīf, aurait dit le Prophète, sortiront un imposteur et un *bourreau* » (1). Le bourreau s'appelait Ziād, 'Obaidallah, Ḥaǵǵāǵ, Yoūsof ibn 'Omar... On n'avait que l'embarras du choix, parmi les nombreux fonctionnaires de Ṭāif (2), qui avaient toujours pris au sérieux leur mandat administratif, partant entraînés à sévir contre les éléments anarchiques.

Non content de cette prédiction, le Prophète aurait rappelé aux bons musulmans l'obligation de détester la tribu mécréante (3). Cette précision cadre mal avec les habitudes de l'auteur du Qoran, avec sa recherche constante de l'anonyme et de l'impersonnel. Ce recueil, tout en stigmatisant durement les adversaires du Prophète, évite de les excommunier nommément. La seule exception à cette règle — le verset conservant la mention d'Aboū Lahab — semble avoir été regrettée par le Prophète. En insérant, dans le même ḥadīṯ, l'obligation d'aimer les 'Anṣār, le faussaire a trahi son origine médinoise. Dans la tendance antiomayyade, les apocryphes recommandations en faveur des *Auxiliaires* de Yaṯrib occupent une place considérable (4). Enfin, pour achever de nous édifier sur la provenance de ces récits suspects, on a placé tout le cycle sous le patronage de 'Alī. Le

---

(1) Tirmiḏī, *Ṣaḥīḥ* (Dehli), II, 45 ; *Aǵ.*, loc. cit. ; Mas'oūdī, *Prairies*, V, 25, 265 ; Ibn al-Aṯīr. *Kāmil*, E. IV, 294 ; I. S. *Ṭabaq.*, VIII, 185. Ce ḥadīṯ est successivement exploité par les moḥaddiṯ de l'Iraq, par les partisans de 'Alī et par ceux d'Ibn Zobair.

(2) La Śī'a a dû aussi garder rancune de cette parole d'Aboū Bakra : لان اكون ذبابا انتقل على الجيف احبّ اليّ من ان ادخل فيما دخل فيه علي ; Balāḏorī, *Ansāb*, 323. Le ḥadīṯ des deux imposteurs est d'ordinaire accompagné d'un commentaire, désignant Ḥaǵǵāǵ et rappelant ses 120,000 (*sic* !) victimes ; Tirmiḏī, *loc. cit.*

(3) Ḥanbal, *Mosnad*, IV, 420. Voir les auteurs cités précédemment. *Montaḫab Kanz*, V, 306. Le Prophète ordonne aux siens de lapider la tombe d'Aboū Riǵāl ; *Aǵ.*, IV, 74, 76.

(4) Cf. *Mo'āwia*, 282 ; *Yazīd*, 60. *Aǵ.*, IV, 76, 9 d. l. Voir plus haut la remarque sur la « waṣyya » prophétique en faveur des Anṣārs, et le ḥadīṯ prophétique sur l'obligation de détester les Ṯaqīf et les Banoū Omayya. La juxtaposition est suggestive ! Ibn Daiba', *op. cit.*, III, 110.

mari de Fāṭima, l'ancêtre des médiocres héros pitoyables victimes d'une ambition inconsidérée, 'Alī doit se porter garant de leur authenticité. Or, au moment précis où l'on lui fait articuler ces graves accusations, on nous montre l'imprévoyant calife, parlant sous l'empire de la colère, ripostant comme un vulgaire Bédouin par de basses injures à un manque d'égards, dont des Ṯaqafites se seraient rendus coupables (1).

Nous avons apprécié ailleurs (2) la valeur de sa réputation comme juriste. Il ne faut pas moins se défier de son érudition littéraire et historique ou de celle qu'on lui prête en ces matières. Il n'y a pas que les Šī'ites et nous qui aient tenté de protester contre le rôle envahissant attribué à 'Omar. Plus discrètement, avec moins de franchise surtout, ceux que, parmi les Sonnites, on qualifie de Šī'ites « louables », حسن, ont éprouvé le même besoin. Les deux partis opposent 'Alī (3) à 'Omar.

Le savoir universel du second calife se trouve d'ordinaire pris en défaut par la science surhumaine du gendre de Mahomet (4). Procédés enfantins ! Ils devaient contrebalancer la qualification d'esprit borné, محدود, accolée au nom de 'Alī dans certains *Ṣaḥīḥ* (5). Quant à la masse des ḥadīṯ attribués à 'Alī, on s'explique mal comment ses propres fils se trouvaient

(1) تفاخروا بي. 'Alī se retourne et vomit les injures rapportées, *Aġ.*, IV, 74. Pour la puissance d'injures chez 'Alī, voir *Aġ.*, XVIII, 159. Comme tous les esprits faibles et débordés, 'Alī, à bout d'arguments, se fâche ; cf. *Aġ.*, XV, 30, bas. A l'égard des *tributaires*, la Šī'a a placé sa propre intolérance sous le même patronage ; cf. *Aġ.*, XVI, 36 bas.

(2) *Fāṭima*, 49, 55, 87, 88. Azraqī, W., 171. La Tradition, celle des Šī'ites avant tout, présente 'Alī comme le grand فقيه, le conseiller écouté des califes, en première ligne de 'Omar ; cf. Lammens, *A propos de 'Alī ibn Abi Ṭālib*, dans *MFOB*, VII, 313. Ḥaǵǵāǵ est prédit et décrit par 'Alī : Ibn 'Asākir, (éd. Badrān), IV, 72-73.

(3) Cf. *Yazīd*, 393, etc. Comp. Moslim, *Ṣaḥīḥ*², I, 8.

(4) Azraqī, *loc. cit.*; *Fāṭima*, 87 ; Ya'qoūbī, *Hist.*, I, 271, 272 ; Qotaiba, *'Oyoūn*, 475 ; *Aġ.*, XXI, 219-220 ; Yāqoūt, *Mo'ǵam*, E. I, 44 ; *A propos de 'Alī*, (*MFOB*, VII, 312-313).

(5) Cf. *Mo'āwia*, 79, 83 ; *Fāṭima*, 23, 49, ; *MFOB*, VII, 312. Pour la virtuosité poétique de 'Alī, voir plus haut.

être les premiers à les ignorer (1). Ils se montrèrent heureux de les apprendre, longtemps après la mort de leur père, et de la bouche d'un étranger à leur famille, un certain Ḥāriṯ al-A'war. Pour satisfaire leur curiosité, ce « borgne » traditionniste, partisan fanatique de 'Alī (2), leur en expédia d'énormes recueils, de quoi « charger un robuste chameau », بعث بوقر بعير (3). Or ce Ḥāriṯ, si zélé pour la gloire de 'Alī, jouissait, jusque parmi les partisans de la Šī'a, d'une réputation douteuse. On lui reprochait son manque de critique et de loyauté, له قولُ سَوء وهو ضعيف في روايته (4). 'Alī lui-même l'appelait « un avorton d'homme », نصف رجل (5).

C'est dans ces officines qu'ont dû être élaborées les légendes défavorables à Ṯaqīf. Dans les anciennes rédactions de la Sīra, Ṭāif figure comme le satellite de la Mecque qoraišite, mais sans trace aucune d'animosité ni de préventions. La Šī'a a prétendu corriger cette impression. Un jour même, elle fait déclarer à 'Alī, du haut de la chaire (6), qu'il pense à soumettre au tribut les Ṯaqafites, les ramener à la condition servile de leur ancêtre, Aboū Riğāl, esclave de Ṯaqīf, عبد ثقيف (7). C'était attribuer à 'Alī une méprise grossière et l'inintelligence complète du théophore '*Abdṯaqīf* (8). Dieu

---

(1) Cf. *Yazīd*, 131. Pour les apocryphes attribués à 'Alī et le travail de la Šī'a à ce propos, comp. Moslim, *Ṣaḥīḥ*[2], I, 8 ; *Fāṭima*, 87, n. 3. Traits nombreux cités, Moslim, *op. cit.*, I, 12-13.

(2) من شيعة امير المؤمنين et من مقدّمي اصحاب امير المؤمنين علي ; Ṭab., *Annales*, III, 2524, '5, 19. Cf. I. S. *Ṭabaq.*, VI, 116 sqq. Il est traité de menteur كان كذّابا ; Tirmiḏī, *Ṣaḥīḥ* D., II, 239 ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*[2], I, 11, bas ; Ḏahabī, *Mīzān al-i'tidāl* E., I, 202.

(3) Ṭab., *Annales*, III, 2524, 11-12. Šī'ite exalté, *ğāli*, « menteur sans vergogne dans les ḥadīṯ 'alides » ; Ḏahabī, *loc. cit.*

(4) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 116 ; *Ziād*, 81.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, VI, 116. Comp. les traits cités par Moslim, *op. cit.* I, 11-12 ; Ḏahabī, *op. cit.*, I, 202.

(6). Cette incise est toujours destinée à souligner la solennité de l'affirmation. Cf. *Mo'āwia*, 204-208 ; Azraqī, Wüst., 305.

(7) *Ağ.*, IV, 75-76. D'autres versions font d'Aboū Riğāl l'esclave d'une femme juive. Ici l'intention malveillante se trouve encore moins déguisée.

(8) Voir plus haut. Comp. *Ağ.*, IV, 75, 19, ancien *sağ'* où 'Abd Yād apparaît avoir été primitivement un théophore. En déformant ces théophores, la Tradition fait passer l'ancêtre de Ṯaqīf par toutes les servitudes.

sait pourtant si, au cours de son califat, le mari de Fāṭima chercha à utiliser les talents administratifs des Taqafites — tel le fameux Ziād, d'abord attaché à son service—de même qu'il n'hésita pas à introduire des femmes de Ṭāif dans son harem. Ses descendants (1) connaissaient sans doute ces antécédents, lorsque, pendant les révolutions du Ḥiǵāz, nous les voyons demander asile aux Taqafites hospitaliers. Deux siècles plus tard, le ḥasanide Yaḥyā, le fondateur de l'imāmat zaidite au Yémen, les connaissait également, puisque pour soutenir ses revendications dynastiques, il s'appuiera sur les Taqīf et les Aḥlāf de Ṭāif (2).

---

(1) Nommons 'Alī ibn Ḥosain et Ibn al-Ḥanafyya. On fait prédire par 'Alī le régime du redoutable Ḥaǵǵāǵ ; Mas'oūdi, *Prairies*, IV, 439, 441.

(2) Cf. Van Arendonck, *op. cit.*, 125, 126, 162, 165 et *passim*.

XIV

LES ṮAQAFITES ÉDUCATEURS DES BÉDOUINS; LEUR ÉCHEC.

Les Médinois réclament leur part dans le califat. — Les Ṯaqafites, vizirs des califes, éducateurs des Bédouins.— Contradictions dans la constitution du califat. — Maintien des institutions de la tribu. — Le nomadisme, la Tradition et le Qoran. — Koūfa et Baṣra, agglomérations de nomades. — Lutte des régents ṯaqafites contre l'indiscipline des Bédouins. — Raisons de leur échec. — Services rendus par eux au califat et à l'islam.

Cette guerre sournoise et déloyale constitue, en somme, le plus bel éloge décerné à l'activité des Ṯaqafites, comme hommes d'Etat. Aucune autre tribu n'a mérité pareille distinction, pas même les Kalbites — si odieux aux Iraqains — sur lesquels s'appuya le pouvoir des Omayyades. Il faut dire, à la décharge des Arabes de Syrie, qu'ils demeurèrent absents de Karbalā et ne se trouvèrent qu'incidemment mêlés aux infortunes des 'Alides. C'est une preuve nouvelle que les préventions contre les Ṯaqafites sont, en majorité, d'inspiration šī'ite.

Au lendemain de la soudaine disparition du Prophète, quand il fut question de désigner son successeur, l'homme du *Triumvirat*, Aboū Bakr, s'adressant aux Anṣārs, leur avait tenu ce langage : « نحن الامراء وانتم الوزراء ; à nous, Qoraišites le commandement, l'empire ; vous, Médinois, vous nous assisterez, en qualité de vizirs » (1). C'était pour les Anṣārs la réduction à

(1) Cf. *Yazīd*, 57.

la portion congrue. A cette cavalière mise en demeure, ils opposèrent leur propre programme : « منّا امير ومنكم امير يا معشر قريش ; nous aurons un émir, un chef; vous, ô Qoraiś, vous aurez le vôtre ! » (1). Sans prétendre à l'hégémonie, cette formule réclamait nettement l'égalité de traitement dans le partage de l'autorité. De quel côté se trouvait le bon droit, nous n'avons pas à l'examiner (2). Par l'organe d'Aboū Bakr, les hommes de Qoraiś affirmaient leur détermination de garder pour eux seuls le pouvoir exécutif et invitaient les *Auxiliaires* médinois à les seconder en sous-ordre. De ces deux conceptions politiques opposées, celle des Anṣārs se trouvait être la plus conforme à la mentalité des Bédouins, foncièrement hostiles au principe monarchique, nous l'avons vu précédemment (3). La première, préconisée par les Qoraiś, témoignait seule d'un sens gouvernemental. L'amour-propre, l'étroitesse d'esprit des Médinois ne leur permirent pas de le comprendre. Encore moins ces cultivateurs pouvaient-ils soupçonner leur propre infériorité politique en face des habiles commerçants de la Mecque, rompus au maniement des grandes affaires. Cette inintelligence, ce désaccord entre les deux principales fractions de l'islam, achevèrent de rendre laborieuse la constitution du califat (4).

A l'avènement des Omayyades, trente ans après la mort de Mahomet, ces souverains savaient ne pouvoir compter sur l'aide de Médine. Connaissant par expérience la souplesse, l'intelligence pratique des « cousins » de Ṭāif, ils feront, nous l'avons dit, appel à leur concours. Ces derniers s'empresseront d'accepter la mission subalterne, dédaignée par les Anṣārs; ceux-ci beaucoup mieux qualifiés, semble-t-il, par tous leurs antécédents, par leur dévouement plus ancien à la cause de l'islam. Et voilà comment les habitants de Ṭāif se trouvèrent désignés au rôle de

---

(1) Ṭab., *Annales*, I, 1823 ; comp. notre *Triumvirat*, 137.

(2) *Yazīd*, 73-74; cf. *Triumvirat*, 137. Encore moins la valeur historique de cette scène traditionnelle, exprimant nettement la thèse qoraiśite et la pratique gouvernementale au 1er siècle H.

(3) *Berceau*, I, 197 etc.; 252 etc.; 315 etc.; cf. *Yazīd*, 93, etc.

(4) Acuité de la crise, à l'époque de la « Ḥarra » ; cf. *Yazīd*, 200, etc.

wazīr, de ministres (1) des califes. L'opinion ne s'y trompa pas. Ḥāriṯa ibn Badr et les poètes, ses collègues, souligneront l'importance de cette désignation quand ils interpelleront Ziād :

Ton frère est le représentant d'Allah, le fils de Ḥarb, et toi, son digne, très compétent vizir.

اخوك خليفةُ الله ابنُ حَرْب وانت وزيرهُ نِعْمَ الوزيرُ (2)

Pendant que les Omayyades achèveront la formation politique des Arabes de Syrie, que le christianisme et la discipline des camps romains avaient sommairement dégrossis, ils réserveront à leurs vizirs ṯaqafites la tâche la plus ingrate : l'éducation des Bédouins de l'Iraq (3), rebelles entre tous, « matière de l'islam ». De cette masse demeurée inerte, ils devront tirer ce qu'elle pouvait donner : des soldats et des défenseurs de la religion qoranique. Pour bien marquer leur intention, les califes les préposeront على الحرب وعلى الصلاة, « à la guerre et à la prière » (4).

Se flattèrent-ils en outre de transformer les nomades en citoyens du nouvel empire ? Ces illusions, ils n'auront pu les conserver longtemps. Il suffit de se rappeler le découragement de Ḥaǧǧāǧ (5), à la fin de sa carrière, si remplie, après vingt années de luttes ; ses vibrantes apostrophes à ses administrés de l'Iraq, tous Bédouins (6) émigrés de la Péninsule : « يا اهل العراق يا اهل الفساق ومساوي الاخلاق, ô peuple de l'Iraq, ô race de mécréants, ramassis d'apaches ! » On ne peut pourtant lui reprocher de n'avoir pas travaillé à l'amélioration des mœurs. Ses mesures en faveur de

---

(1) وزير = aide, second dans le Qoran, 20, 30 ; 25, 37.

(2) Ṭab., *Annales*, II, 78 ; autre exemple ; *Aġ.*, XVI, 11, l. 12. Ibn Ḥarb désigne le calife Moʿāwia.

(3) Cf. Qotaiba, *Maʿārif* E., 136, 18.

(4) Conformément à leur diplôme d'investiture. Sur le sens de *prière* dans cette formule, cf. *Moʿāwia*, 112, note.

(5) Cf. notre article Ḥaǧǧāǧ dans *Encycl. de l'islam*, II.

(6) Parmi eux beaucoup de B. Tamīm « اغلظ العرب واجفاها, les moins souples parmi les Arabes » ; *Aġ.*, XVI, 37, 6 d. l.

l'agriculture, du commerce, sa réforme de la monnaie, de l'administration ne tendaient pas à un autre but (1). Mais il était écrit : le califat compterait parmi les Bédouins des soldats, mais non des citoyens. Cet échec ne saurait être attribué à l'incapacité des fonctionnaires de Ṯaqīf : elle tient à la constitution même de l'Etat arabe. Ḥaǧǧāǧ, affirme le Professeur G. Levi Della Vida (2), « assura à la fertile vallée du Tigre et de l'Euphrate une tranquillité, une prospérité dont elle n'avait plus joui depuis l'empire assyrien et qu'elle ne devait plus connaître dans la suite ».

Quand on étudie les origines et l'organisation du califat, on ne tarde pas à découvrir l'instabilité de la base, étayant cette énorme machine(3) : la contradiction perpétuelle entre la grandeur de l'entreprise et la disproportion des moyens employés pour la réaliser. Véritable tare originelle dont les effets ne pouvaient tarder à se manifester. La fondation d'un grand Etat suppose l'ordre, la discipline, la fusion des éléments destinés à entrer dans sa composition ; avant tout, une autorité capable de forcer au respect de la loi (4), l'entente au sein des classes dirigeantes, l'accord entre les conquérants. Autant de conditions de succès, dont on cherche vainement la trace chez les conquérants bédouins, du moins dans les provinces orientales, celles-là même échues en partage aux gouverneurs, originaires de Ṭāif.

Une opération préliminaire, une sorte de révolution sociale s'imposaient. La source première du mal, de l'incurable anarchie de la race, se trouvait dans le nomadisme. C'est le nomadisme qu'il aurait fallu pouvoir supprimer. Or, le Qoran considère bel et bien la vie pastorale comme le lot ordinaire, l'état normal de l'humanité (5) ; لِكلّ أُمّة , dira-t-il, de toute

---

(1) Cf. Périer, *op. cit.*, 253 sqq.

(2) *Rivista di cultura*, Déc. 1920.

(3) Cf. *Mo'āwia*, 273.

(4) « Der Begriff des rechtlichen Zwanges war den Arabern unbekannt ; überall herschte in letzter Instanz das Reservatrecht der persönlichen Entscheidung » ; Procksch, *op. cit.*, 58. Gouverneur de l'Iraq, 'Ammar ibn Yāsir s'entend publiquement traiter de أيّها العبد الاجدع ; Balāḏorī, *Ansāb*, 98 *a*.

(5) Arabe, la seule qu'il envisage ; voir précédemment, pp. 8, 161.

race, de tout groupe social. Ainsi le pélerinage, l'acte le plus solennel de la religiosité arabe, n'aurait, selon lui, d'autre but que de « remercier Allah pour l'augmentation, la prospérité des troupeaux » (1). Et comme si le Qoran craignait qu'on ne se méprenne sur la portée de cette grave affirmation, il ajoute : « pour chaque peuple, لكلّ امّة, nous avons déterminé un cérémonial sacré afin de lui permettre d'invoquer le nom d'Allah sur les troupeaux qu'il lui a accordés » (2). Ce qui nous ramène au concept de la vie pastorale et nomade. Il faut conclure de nouveau que « la révélation » qoranique ne visait que le peuple arabe. Le Prophète n'a pu ignorer à ce point les conditions sociales des empires grec et perse.

Les Bédouins, émigrés de la Péninsule, ne le comprirent pas différemment. Partout où ils se groupèrent dans l'Iraq, ils avaient conservé les mœurs et la vie nomades. Par dessus la tribu, le Qoran (3) avait entrevu la division de l'humanité en groupes moins restreints, شعوب. Il en avait profité pour émettre un timide appel en faveur de l'union. Sourds à cet appel, les Bédouins n'avaient retenu que l'organisation atavique du clan. L'Iraq, c'était Baṣra et Koūfa, les « deux centres », مصران, comme on les appelait (4). Le reste ne comptait guère. Là battait le cœur de la province, dont les fiévreuses pulsations se propagaient et portaient le désordre jusqu'aux frontières de l'immense vice-royauté, soumise aux régents ṯaqafites. D'origine et de fondation arabes, les « deux centres » n'avaient rien d'une agglomération urbaine. Ils représentaient en réalité de vastes *bādias* (5) ; réunion hétéroclite de tentes, de huttes en boue ou en roseaux, de cimetières et d'amas d'immondices. Les nomades gitaient pêle-mêle avec leurs troupeaux et leurs esclaves, groupés au gré de leurs affinités

(1) *Qoran*, 22, 29.

(2) *Qoran*, 22, 35. Kasimirski traduit : « ...*sur la nourriture* que Dieu leur accorde de leurs troupeaux » ; un des nombreux à-peu-près dont fourmille sa version.

(3) Voir plus haut Qoran; 49, 13.

(4) *Mo'āwia*, 31.

(5) Cf. notre *Bādia*, p. 91, etc.

et plus encore de leurs rancunes (1). Ils y mettaient en commun tous leurs instincts de haine, tous les ferments de discorde, toutes les divisions historiques, apportés du désert. A cet arriéré de querelles, de dissensions, dont les poètes bédouins ne cessaient de rafraîchir la mémoire — héritage néfaste de la *ǵāhilyya,* gentilité — étaient venues s'ajouter les convoitises, les rancœurs, allumées par 30 années de conquêtes et de guerres civiles ; ce que l'islam appelle l'âge d'or des Compagnons et des « califes راشدون ».

Cette antinomie ne pourra échapper à l'auteur du Qoran, quand il essaiera de jeter les bases de l'Etat islamique. C'est à son corps défendant, qu'il dispensera ses adhérents bédouins de la *hiǵra,* émigration, à savoir, l'obligation de s'arracher au milieu de leur tribu et de la vie nomade pour venir s'établir à Médine, sa capitale. Fidèle à cette doctrine du Maître, la Tradition ne cessera de polémiquer contre le تَعَرُّب , les mœurs et les conceptions bédouines. Je l'ai montré dans la *Bâdia et la Ḥîra.* Elle considèrera le retour au désert, après la *hiǵra* — à savoir le séjour dans les villes — comme une sorte d'*irtidād,* apostasie ; elle l'énumèrera parmi les *kabā'ir,* péchés capitaux (2). Le motif de cette sévérité, c'est que le séjour dans la *būdia,* désert, amène l'abandon des جماعات , réunions cultuelles (3). Si les ḥadīṯ préconisent l'établissement dans les villes, *fosṭāṭ,* c'est toujours pour le même motif, l'assistance aux جماعات (4). Chez les saints personnages, les traditionnistes blâment le تعرّب , non pas les « beduinische Manieren », comme a compris M. Meissner (5), mais le retour à l'idéal nomade. Avec raison d'ailleurs. En Occident, le *paganus,* habitant des campagnes, adhéra le dernier au christianisme. Ainsi le Bédouin opposera la plus tenace résistance à l'islam et vouera finalement à l'échec les efforts de ses éducateurs, ṯaqafites et omayyades.

---

(1) Cf. *Ziâd*, 27 etc.
(2) Ibn al-Aṯīr, *Nihāya*, E. II, 186 ; III, 78.
(3) Ibn al-Aṯīr, *op. cit.*, III, 137, 5.
(4) *Ibid.*, III, 200, bas.
(5) I. S. *Ṭabaq.*, VII¹, 91, 21, cf. p. XXXII ; Ḥanbal, *Mosnad*, VI, 58.

Qu'on compare ces lignes qu'un « Qoraišite 'alide قرشي علوي, descendant de Mahomet, le prophète arabe»(1), le sayyd Moḥammad Rašīd Riḍā consacre, dans la revue *Al-Manār*, à la situation dans l'Arabie contemporaine. « Des millions d'hommes peuvent affirmer pour en avoir été témoins ou l'avoir appris par des attestations irrécusables que les Bédouins du Ḥiǵāz et des provinces arabes sont retombés dans une barbarie pire qu'au temps de la *ǵāhilyya,* gentilité. Ils razzient, pillent, volent, massacrent, sans égard pour la vie des pélerins, ni pour les villes saintes ni pour les mois sacrés. Aucun de ces excès ne leur paraît blâmable ; ce sont les fruits de leur industrie, comme ils s'expriment. Ils ne pratiquent ni la prière ni le jeûne. S'ils exécutent le pélerinage, ils ne s'inquiètent pas d'en observer les prescriptions, mais ils en profitent pour piller, voler, tuer, quand ils en ont les moyens » (2). Devant cette anarchie, créée et perpétuée par le nomadisme, Ziād et ses successeurs se trouvèrent pratiquement désarmés.

C'est que, pour atteindre efficacement le nomadisme et, par lui, l'individualisme invétéré de l'Arabe, il aurait fallu briser les cadres de la tribu, abolir les institutions primitives, la confusion administrative, introduite par cet embryon d'organisation sociale : tels le *ṯār* ou la loi du sang (3), ensuite le droit de justice privée, reconnu à l'individu par dessus l'autorité hiérarchique ; deux concessions sanctionnées et sanctifiées par la révélation qoranique. Pour ne l'avoir pas mieux compris, ou, si l'on aime mieux, pour avoir voulu concilier l'inconciliable : le *patriarcalisme* bédouin avec l'organisation régulière d'un vaste empire, pour avoir enfin repris la chimère des quatre premiers califes : la fondation d'un Etat exclusivement arabe, la dynastie omayyade et, avec elle, *l'arabisme,* l'hégémonie injustifiée de la race arabe, succomberont. Ces antinomies précipiteront la catastrophe plus sûrement que les intrigues des 'Alides et des

(1) Ce sont les qualificatifs qu'il adopte dans *Al-Manār*, XX, 33.

(2) *Al-Manār*, XXI, 228.

(3) Cf. O. Procksch, *Ueber die Blutrache bei den vorislam. Arabern*, passim. L'islam échoue à briser, au profit de l'autorité, la cohésion de la tribu ; *ibid.*, p. 83 etc.

'Abbāsides contre le régime omayyade.

Un des premiers dans la série des lieutenants ṯaqafites des Sofiānides, semble s'en être rendu compte. Ce fut Ziād ibn Abīhi. Les auteurs arabes le reconnaissent, avec Mo'āwia, comme un maître, un précurseur en matière de politique gouvernementale (1). Je crois découvrir un indice de cette divination dans le programme, développé par lui, à son entrée en charge, dans la mosquée de Baṣra. Dans sa substance, l'authenticité du morceau ne saurait être contestée, pas plus que pour certains discours de Ḥaǵǵāǵ (2). Il semble avoir existé une éloquence officielle, inaugurée par les vice-rois ṯaqafites, dont la tradition devait se perdre sous le régime absolu des 'Abbāsides.

A moins de reconnaître en cette composition un exercice de rhétorique — hypothèse peu vraisemblable chez un personnage aussi convaincu — le programme de Ziād ne saurait être qu'une déclaration de guerre à l'anarchie importée du désert, aux institutions de la tribu, obstinément maintenues dans les cités, fondées par les conquérants. Ziād, le puissant orateur, y expose la contradiction, perpétuée par ces mœurs archaïques, avec la mission d'un grand empire, d'un Etat constitué. Une menace permanente pour la tranquillité publique, c'était la *da'wa*: mot d'ordre ou de passe, cri d'appel ou de guerre, commun à toute une tribu. Ce cri prétendait affirmer l'unité, la parenté qui étaient censées relier les contribules et, d'autre part, mettre sous la protection de toute la tribu le concept religieux, qui seul, dans l'anarchie du désert, garantissait l'existence des individus. A la première audition de la *da'wa*, tous les membres du clan nomade, tous ses alliés ou confédérés, étaient tenus de venir se ranger autour du contribule en détresse, de le défendre, fût-ce contre les agents du pouvoir, en mettant de côté toute autre considération, sans avoir le droit de s'informer des motifs de son appel, de la justice de sa cause; انصر اخاك ظالما او مظلوما, « défends ton frère, à tort ou à raison ». Dans une société inorganique, comme celle

(1) Cf. *Ziād*, 15.

(2) Lequel assimile également le تعرب à l'*irtidād*; Moslim, *Ṣaḥīḥ*[1], II, 92.

de l'Arabie des Scénites, ce dicton avait affirmé une vérité salutaire, la sainteté de la vie individuelle (1), le droit de tous — y compris le plus humble — à l'assistance inconditionnée de leurs frères de sang. Le Qoran (2, 175) observe pertinemment : « le talion, قصاص, devient une garantie pour votre vie, ô hommes doués d'intelligence, si vous craignez Allah ». C'était convenir combien, dans la pratique, cette loi lui paraissait d'une application délicate, dans un milieu aussi passionné que celui des Bédouins. Faussée par leurs tendances extrémistes, elle devait fatalement ruiner le sentiment de l'autorité dans un Etat hiérarchique. Situation d'autant plus alarmante que les tribus se trouvaient maintenant groupées dans des centres. La guerre de conquêtes les avait armées et enrichies. Elles demeuraient sous l'influence de chefs, d'agitateurs sans scrupules, ne poursuivant que leur intérêt particulier.

Ziād n'hésitera pas à bousculer, à traiter de radoteurs (2) ceux qui, parmi les vieux Compagnons de Mahomet, s'obstinaient à glorifier le régime anarchique de l'ancienne Arabie, à déplorer la ruine du chaotique califat médinois. Décidé à briser avec ce passé, voici comme il haranguera ses administrés de l'Iraq :

« Malheur à qui parmi vous fera entendre la *da'wa* de la gentilité (3) ! Il aura la langue coupée. Vous avez inventé des crimes inconnus ; je découvrirai pour chaque méfait un châtiment approprié. Celui qui noiera un de ses concitoyens, je le jetterai à l'eau. Qui percera le mur d'une demeure ou y mettra le feu, je le brûlerai ou lui fendrai la poitrine. Les violateurs de tombeaux se verront enterrés vivants » (4). Telle était la situation à Basra, une des grandes métropoles de l'islam, 40 ans après la mort de Mahomet. Un poète contemporain manifeste son écœurement, à la vue de

---

(1) Cf. Procksch, *op. cit.*, 42.

(2) Ibn 'Asākir (éd. Badrān), V, 420.

(3) دعوة الجاهلية. On la fait interdire par Mahomet ; Moslim, *Ṣaḥīḥ*, I, 43-45 ; de même la عصبيّة de tribu ; Bağawī, *op. cit.*, II, 108 ; comment on cherche à atténuer le sens... انصر اخاك (*ibid.*), pour en émousser la pointe anarchique.

(4) Ṭab., *Annales*, II, 74 ; cf. *Ziād*, 39.

ce spectacle, et ne voit d'espoir qu'en Ziād, l'homme providentiel, « assisté par Allah » :

Esprit libéral, tu apparus, au milieu d'un siècle inique, où le mal s'affichait publiquement ;

Où, les hommes divisés par leurs passions, les cœurs ne prenaient plus la peine de dissimuler leurs haines.

Le sédentaire tremblait ; les alarmes enveloppaient le nomade en marche ou au campement.

A ce moment parut l'épée d'Allah, Ziād... ! (1).

La mort ne lui laissa pas le temps d'achever son œuvre. Son programme sera repris par son fils et succeseur, ʿObaidallah. Il en poursuivra inlassablement l'exécution, au milieu des troubles qui signalèrent le règne de Yazīd Ier (2). L'énergie de Ḥaǵǵāǵ n'aboutira qu'à des « réformes partielles, à tenir en laisse la population de l'Iraq » (3). En désespoir de cause, il faudra, à certains moments, recourir à des mesures extrêmes : la déportation en masse des Bédouins perturbateurs. Ziād en expédiera 50.000 avec femmes et enfants au Ḫorāsān (4). Seul ce remède violent parviendra à assurer un répit momentané aux provinces orientales, où leur insubordination perpétuait l'anarchie. Le Bédouin — et ici nous nous trouvons d'accord avec Ibn Ḫaldoūn — le Bédouin demeure incapable de fonder un gouvernement.

Pour discipliner les nomades, les transformer en citoyens de l'empire arabe, en soldats de l'expansion islamique, Ziād songea à développer parmi eux le sentiment religieux (5). Sprenger s'est laissé éblouir par les

---

(1) Ṭab., *Annales*, II, 78. Le poète ʿOdail (*Aǵ.*, S. I. 139, 4) donne également à Ḥaǵǵāǵ le titre de سيف الله, déjà décerné à Mahomet par Kaʿb ibn Zohair ; *Aǵ.*, XV, 149, 7 d. l. Ḥaǵǵāǵ accuse les traditionnistes de déformer les ḥadīṯ ; Ibn ʿAsākir (éd. Badrān), IV, 76, 7 d. l.

(2) Cf. *Yazīd*, 131-144.

(3) Qotaiba, *Maʿārif*, E. 136.

(4) Cf. *Ziād*, 109 etc.

(5) Il est compté parmi les « ascètes » ; I. ʿAsākir (Badrān), V, 406.

théories renaniennes. Il attribue donc le succès du monothéisme qoranique parmi les Bédouins à leurs prétendues «convictions monarchiques»(1). Ziād connaissait trop ses anarchiques administrés pour nourrir d'aussi extraordinaires illusions. Mais il a deviné l'importance du facteur religieux. Ainsi dans l'Europe médiévale, le christianisme avait civilisé les tribus barbares. Avant et après l'hégire, les poètes attestent la profonde influence produite sur les Arabes par les magnificences du culte chrétien. Par malheur, le rigide monothéisme qoranique ne possède pas de liturgie. Ziād paraît avoir déploré cette lacune. Tout ce qu'il put faire, ce fut de donner plus de solennité à la prière publique du Vendredi.

Ḥaǵǵāǵ poursuivra le même but. M. L. Massignon (2) assure que les sermons de Ḥasan al-Baṣrī, son contemporain, « sont restés les plus sobres et les plus beaux prônes, *khoṭab*, que l'islam ait connus ». Je lui comparerais volontiers ceux de Ḥaǵǵāǵ, à la tournure si foncièrement arabe. Les deux orateurs développent fréquemment des thèmes identiques. Rien n'autorise à supposer que la tradition iraqaine, nettement hostile au vice-roi ṯaqafite, les lui a prêtés gratuitement.

« La mosquée est essentiellement citadine » (3). Pour transformer les Bédouins en citadins, ensuite en citoyens, Ziād imagina de construire des mosquées monumentales qu'il orna de peintures et de mosaïques, à l'instar des basiliques byzantines (4). Les califes marwānides marcheront sur ses traces. C'est aux Omayyades et à leurs lieutenants ṯaqafites que l'islam devra la première ébauche de ce qu'on pourrait appeler le culte musulman. Un neveu de Ziād, le ṯaqafite 'Obaidallah ibn Abi Bakra, pratiquera le premier à Baṣra les ablutions rituelles. Son initiative lui vaudra les plaisanteries grossières de la population bédouine de cette ville (5).

---

(1) *Moḥammad*, I, 249.

(2) *Lexique technique de la mystique musulmane* (Paris, 1922), p. 171.

(3) Renan, *Marc Aurèle*, p. 410.

(4) Cf. *Ziād*, 95. Pour l'éloquence religieuse de Ḥaǵǵāǵ, voir des spécimens dans Ibn 'Asākir, *op. cit.*, IV, 48, 60 ; *'Iqd*[1], III, 22. Je me demande comment M. Nöldeke a pu signaler l' « imponierenden Ceremoniell » de l'islam; *Oriental. Skizzen*, 104.

(5) I. S. *Ṭabaq.*, VII[1], 138, 10-14.

Du Qoran les nomades n'accepteront que les doctrines s'accordant avec leurs conceptions particularistes (1), par exemple la distinction entre conquérants et tributaires; ceux-ci destinés à nourrir les vainqueurs.« Combattez les mécréants...et parmi les possesseurs de l'Ecriture ceux qui ne suivent pas la religion de vérité, jusqu'à ce qu'humiliés ils paient le tribut» (2). Avec cet idéal, comment concilier la fusion des races ? A moins d'adopter la plus récente théorie des nationalistes turcs. Ils n'hésitent pas à distinguer, jusque dans le Qoran, des stipulations « universelles », *moǵmal*, donc perpétuelles, intimées *urbi et orbi*, et d'autres « spécifiques », *mofaṣṣal*, ces dernières ne valant que pour un pays et pour une époque, donc temporaires de leur nature, sujettes à révision (3). Quel que soit l'accueil, réservé à ces doctrines modernistes par l'islam contemporain, les Bédouins du Ier siècle de l'hégire n'étaient, en aucune façon, prêts à les admettre.

Et voilà comment les remarquables hommes d'Etat sortis de Ṭāif échouèrent dans leur mission éducatrice auprès des Arabes de l'Iraq. Ils réussirent toutefois à atténuer momentanément les plus lamentables effets de l'anarchie bédouine. Résultat très appréciable. En permettant aux Omayyades d'organiser définitivement le califat, ils contribueront à la consolidation, ils assureront l'avenir de l'islam, pendant la crise de croissance qu'il traversa, au premier siècle de l'hégire, tâches qui avaient dépassé la capacité de 'Alī et de ses trois prédécesseurs.

---

(1) Pour le *ṯār*, cf. Procksch, *op. cit.*, 66 etc., 73 etc.

(2) Qoran, 9, 29.

(3) Dr Ahmed Muhiddin, *Die Kulturbewegung im modernen Türkentum* (Leipzig, 1921), p. 57.

TABLE ANALYTIQUE (*).

(*) Très complaisamment compilée par mon confrère, le R. P. Ferdin. Taoutel.

Les chiffres indiquent les numéros des pages mis entre crochets. Les chiffres *gras* renvoient aux passages les plus importants.

B.

I.

J.

K.

L.

M.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

Y.

Z.

ERRATA.

P. 14,	n. 3, l. 4,	*au lieu de*	Aḫnaś,	*lire :*	Aḫnas.
P. 19,	ligne 19,	*au lieu de*	Gazwān,	*lire :*	Ġazwān.
P. 20,	ligne 3,	*même correction.*			
P. 21,	note 4 : « Pour اوّل تهامة , Yāqoūt a confondu Al-ʿArǵ de Ṭāif avec celle entre Médine et la Mecque ».				
P. 23,	note 5,	*au lieu de*	evec,	*lire :*	avec.
P. 31,	note 3,	»	nourrít-elle,	»	nourrit-elle.
P. 33,	ligne 11,	»	coigns,	»	coings.
P. 38,	note 1,	»	أزير ق ,	»	أزيرق .
P. 40,	note 5,	»	اكْدر ,	»	اكدَر .
P. 40.	note 5,	*lire :*	*Taisīr al-woṣoūl*, III, 150.		
P. 43,	note 1,	*au lieu de*	مطيّب ,	*lire :*	مطيّب .
P. 46.	ligne 1,	»	*Gaur*,	»	*Ġaur*.
P. 51,	note 0,	»	revindrons,	»	reviendrons.
P. 52,	n. 4, l. 2,	»	صبح .	»	اصبح .
P. 59,	note 6,	»	بقيّة ,	»	بقيّة .
P. 62.	ligne 9,	»	Goḏām,	»	Ǵoḏām.
P. 64,	ligne 2,	»	فاتي ,	»	فواتي .
P. 64,	dern. l.,	»	*ǵār*,	»	*ǵār*.
P. 77,	ligne 12,	»	Gaṭafān,	»	Ġaṭafān.
P. 88,	note 5,	»	Ḏoū Nawās,	»	Ḏoū Nowās.
P. 96,	note 15,	»	aint,	»	aient.
P.110,	note 7,	»	Ṭāifites,	»	Qoraiśites.
P.112,	note 4,	»	Ḥiśām,	»	Hiśām.
P.123,	ligne 1,	*mettre après* « aristocratie mecquoise », *le renvoi à la note* 1.			
P.131,	note 2,	*au lieu de*	Amīna,	*lire :*	Amina, آمنة .
P.153,	note 3,	»	*Osd*, V, 209-291,	»	V, 290-291.

TABLE GÉNÉRALE.